LE

JOURNALISTE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

LE

JOURNALISTE

PAR

M. ÉMILE SOUVESTRE.

TOME I.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Ce.

1839

A Monsieur et Madame Belloc.

GONZALÈS COQUES.

GONZALÈS COQUES.

Un jeune homme portant le beau costume demi-flamand, demi-espagnol des portraits de Van Dyck, était assis devant un chevalet et contemplait, d'un œil pensif, une grande toile presque achevée, représentant l'*Annonciation.* Il tenait encore d'une main sa palette et de l'autre des pinceaux qu'il serrait avec une sorte de désespoir contenu. Après quelques minutes de silence, il laissa tomber pinceaux et palette, joignit les mains, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit; le

jeune peintre s'essuya vivement les yeux, et se leva avec un mouvement d'impatience ennuyée.

La femme qui venait d'entrer avait la taille épaisse et courte, le visage haut en couleur, et portait le costume des commères flamandes; on eût dit une des buveuses de Téniers. Elle s'approcha du chevalet en grommelant :

— J'en étais sûre, dit-elle, tu viens encore de travailler à ton *image* de sainteté, au lieu de terminer les tableaux que l'archiduc Léopold t'a commandés.

Et se détournant vers plusieurs ébauches suspendues à la muraille :

— N'est-ce pas une honte de laisser là, sans les finir, tant de belles choses?

— En effet, reprit Gonzalès ironiquement, quitter des batailles d'ivrognes et des intérieurs de cuisine pour peindre la mère de Dieu!

— La mère du diable plutôt!... Croyez-vous que tout le monde ne reconnaîtra pas dans votre madone le portrait de la Catarina? Comment avez-vous osé donner à la Vierge la figure d'une danseuse de musico?

— Pourquoi Dieu a-t-il donné à une danseuse de musico la figure d'une vierge?

— Dites que vous étiez bien aise d'avoir un prétexte pour attirer ici cette fille. Oh! je ne suis point votre dupe, et je sais pourquoi vous aimez mieux peindre des vierges que des buveurs!...

— Encore, Marguerite! s'écria le peintre.

— Je ne veux plus qu'il entre de femme ici, continua la ménagère en élevant la voix.

— Vous oubliez que je suis le maître chez moi, Marguerite.

— Et vous, Jean, vous oubliez que je suis votre femme.

— Oh! non, je ne m'en souviens que trop, dit le jeune homme avec colère; maudit soit le jour où je vous ai rencontrée!

— Ce jour-là vous n'étiez point si fier.

Gonzalès tressaillit.

— C'est juste, dit-il amèrement; j'étais alors un mendiant sans asile; je n'avais pu trouver six rixdalers de mon meilleur tableau, et mon hôtelier venait de me chasser. Oh! je n'ai rien oublié:

vous m'avez ramassé dans la rue comme un chien abandonné; vous m'avez généreusement donné chez vous une niche et la pâtée.

— Qui vous parle de cela?

— Vous, Marguerite, vous qui me le rappelez; mais savez-vous ce que je vous ai donné, moi, en retour? Je vous ai donné mes espérances et mes plus beaux rêves; je suis devenu votre mari, moi qui aurais pu être votre fils! J'ai travaillé sous vos yeux, comme un ouvrier pour son patron, n'entendant que votre voix grondeuse, ne voyant que votre visage mécontent. Et pourtant je sentais en moi toutes les aspirations de la jeunesse! je rêvais femmes parées, chants suaves, fêtes étincelantes!... Oh! que de fois, en passant devant le palais de Rubens, en entendant la musique de ses bals, j'ai frissonné de désir et de douleur! que de fois je suis resté collé à la grille de son jardin, regardant les jeunes dames et leurs cavaliers se perdre deux à deux sous les charmilles!... Et je n'aurais eu qu'à vouloir pour que la grille s'ouvrît devant moi; car quiconque sait écrire son nom avec un pinceau est le bienvenu

chez Rubens, et Gonzalès Coques n'est point pour lui un inconnu !... Mais il eût fallu déranger la vie monotone que vous m'avez faite; en revenant du milieu de ces femmes aux douces paroles, j'aurais trouvé votre langage plus rude et votre humeur plus pénible : j'ai mieux aimé renoncer au plaisir pour ne pas trop sentir ma tristesse. L'art, d'ailleurs, peut consoler de tout, même de la jeunesse perdue; c'est à lui que j'ai confié mes douleurs; mais, pour Dieu! ne cherchez point à m'enlever cette dernière joie, Marguerite; car là où il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus de patience.

Ces mots avaient été prononcés avec une amertume profonde et une colère maîtrisée; mais la grosse Flamande ne parut pas les comprendre.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit-elle; vous vous ennuyez, vous avez envie d'aller au bal; qui vous en empêche?

Gonzalès fit un geste violent aussitôt réprimé.

— Retournez à votre cuisine, Marguerite, dit-il avec un désespoir résigné.

Ce calme subit exaspéra la Flamande.

— A ma cuisine ! s'écria-t-elle, suis-je donc une servante et n'ai-je point droit de rester ici si je le veux ?... Oh ! je ne suis pas encore si sotte que tu le crois, Jean; au milieu de toutes tes belles phrases, il y a une chose que je comprends, c'est que tu es ennuyé de moi et que tu me voudrais morte... Oui, morte !... Je ne serais plus gênante, alors; tu pourrais aller aux fêtes de Rubens, te perdre avec les belles dames sous les charmilles, et même les peindre en vierges ! Seulement, Jean, quand tu ne m'aurais plus là, il faudrait renoncer à être aussi souvent malade, car les belles dames ont peur de la fièvre et les veilles leur gâtent le teint... Il ne faudrait point leur demander de passer dix jours et dix nuits près de toi; il n'y a que les servantes comme moi qui peuvent faire cela !...

— Oui, dit le jeune homme, vous m'avez soigné comme le bourreau soigne son patient, pour avoir la joie de me tuer ensuite tout à votre aise ! Ne suis-je pas, d'ailleurs, votre propriété; et, en bonne ménagère, ne devez-vous pas conserver un animal domestique dont on peut vendre

les produits? Ce que vous teniez à sauver, ce n'était point ma vie, c'était mon travail.

— Il est beau, ton travail : voilà deux mois que tu n'as pas vendu un tableau; et cependant on t'en demande de tous côtés; mais tu aimes mieux rester des journées entières devant cette grande toile, regardant les mouches voler et te donnant l'air de penser afin de ne rien faire.

— Allez à votre cuisine, Marguerite, répéta Gonzalès, qui sentait sa patience à bout.

— Mais la Flamande avait été blessée au vif, et, comme il arrive toujours en pareil cas, elle sentait sa colère grossir à mesure qu'elle parlait.

— Oui, reprit-elle, ma place est à la cuisine, car c'est celle des honnêtes femmes, et ici on ne reçoit que des filles de joie.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, au nom de Dieu!

— Ici, il ne doit y avoir que les ingrats qui oublient ce qu'on a fait pour eux.

— Sortirez-vous!...

— Que les paresseux qui se laissent nourrir par leur femme.

— Gonzalès ne put en écouter davantage; il saisit Marguerite par le bras, la poussa rudement dehors, referma la porte à clef et vint se jeter sur un fauteuil à l'autre bout de l'atelier.

C'était la première fois qu'il avait recours à la violence pour échapper aux persécutions de sa femme, et il se sentit à la fois triste et effrayé de ce qu'il venait de faire. Gonzalès Coques avait épousé Marguerite un peu par reconnaissance, un peu par faiblesse et sans trop calculer les suites d'un pareil engagement. Il est un âge où l'on essaye tout ce qui est nouveau, sans hésitation, où l'on joue son bonheur, sa vie, par indifférence ou curiosité. Gonzalès avait moins regardé son union avec Marguerite comme un mariage que comme une association domestique. Il n'y avait vu, au premier abord, que le moyen de se faire un intérieur où il serait sûr de trouver quelqu'un qui lui tînt lieu de mère et de sœur; il ne tarda pas à voir combien il s'était trompé.

Marguerite l'aimait d'une affection peu élevée, mais entière et dominatrice. Il est rare que l'a-

mour d'une femme déjà vieille pour un homme jeune n'ait point ce caractère tyrannique : il semble que, dans les attachements tardifs, la passion veuille se dédommager d'une longue retenue, qu'elle tienne à compenser le temps perdu et à dépenser dans ses derniers élans tout ce qu'elle a économisé de tendresse et d'exaltation. Malheureusement ces affections sont de tristes fleurs d'automne auxquelles manquent presque toujours le charme et les parfums. La passion n'a de grâce que dans la jeunesse : c'est alors seulement qu'elle est aimable, caressante, car c'est alors seulement qu'elle est heureuse d'elle-même. Aussi les amours venus après l'âge manquent-ils toujours de loisirs et de possession. Le cœur s'y réchauffe comme les vieillards aux derniers rayons de l'été, avec une joie égoïste et puérile ; on ne songe qu'à écarter tout le monde de son soleil, tandis que, plus jeune, on eût voulu le faire partager à tous. Heureux encore quand d'extravagantes faiblesses ne viennent pas déshonorer ces liaisons et compromettre par le ridicule la sainteté de l'amour !

Marguerite ne sut point éviter ce dernier écueil.

Jalouse et impérieuse, elle poursuivit partout Gonzalès de ses ordres ou de ses plaintes : du reste, son penchant pour celui-ci ne manquait point seulement de jeunesse, mais de distraction, et l'on y trouvait, outre l'égoïsme d'une passion tardive, la grossièreté d'une âme plus soumise à l'instinct qu'au sentiment. Ce qu'elle aimait surtout dans Gonzalès, c'était sa jeunesse, sa beauté; c'était peut-être aussi cette faiblesse maladive qu'elle pouvait maîtriser ou soigner, et qui lui donnait ainsi tour à tour les plaisirs du despotisme et de la protection.

Or aucune nature ne pouvait être plus antipathique au jeune peintre. Autant il y avait chez Marguerite de brutalité ignorante, autant il y avait chez lui de susceptibilité délicate; c'était une de ces âmes amoureuses seulement des idéalités, papillons charmants, mais frêles, qui ne peuvent se heurter à la réalité sans y laisser la poussière de leurs ailes.

Gonzalès Coques ne manquait point pourtant d'énergie, mais c'était une énergie paresseuse à se produire au dehors. Replié sur lui-même, il

était capable de tout supporter, pourvu qu'il fallût souffrir et non combattre. Ne sachant point soutenir l'action, la résistance le lassait vite; aussi n'eût-il rien accordé à la menace ni à l'insulte, mais la tracasserie obstinée finissait toujours par le vaincre.

Là était la cause de la domination presque absolue que Marguerite exerçait sur lui dans tous les détails de la vie, domination facile d'ailleurs, et dont les intelligences supérieures laissent le plus souvent le plaisir aux intelligences vulgaires, soit par indifférence, soit parce que, tourmentées de plus hautes préoccupations, elles dédaignent de combattre pour si peu.

Cependant, depuis que le despotisme de Marguerite s'était étendu sur l'art, Gonzalès commençait à le trouver plus difficile à supporter. Plusieurs fois déjà, lassé de ses accès de jalousie et irrité de ses persécutions, il avait songé à reconquérir son indépendance en quittant Anvers; mais un besoin d'affection le retenait malgré lui : il avait peur de retomber dans l'isolement qui avait attristé ses premières années. Marguerite

était encore le seul être auquel il fût attaché par quelque lien; près d'elle il était malheureux; mais il n'était point seul, et pour ce cœur plein d'amour, la solitude c'était le néant.

La dernière scène que nous venons de raconter lui fit pourtant penser de nouveau à la fuite, et, sans avoir pris de résolution, il se demandait comment il pourrait partir et où il devait aller, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte de l'atelier.

— Qui est-là ? demanda-t-il brusquement.

Une voix douce et un peu tremblante répondit :

— C'est moi, maître.

Gonzalès alla ouvrir, et un enfant d'environ quinze ans, portant un riche costume polonais, entra dans l'atelier.

— Pardon, Antonio, dit le peintre, en passant amicalement la main sur la tête de l'enfant ; j'avais oublié que ce fût ton jour de leçon.

Antonio leva sur lui un regard triste et qui semblait exprimer un reproche.

— Je ne l'oublie point, moi, dit-il doucement.

Gonzalès alla se rasseoir, pensif, et l'enfant s'approcha de lui avec une timidité tendre.

— Vous êtes triste, maître !

Jean baissa la tête.

— Je comprends : elle est encore venue ici.

— Oui, dit Gonzalès ; elle est venue me rappeler qu'elle me nourrissait depuis deux mois à ne rien faire ; et elle a raison : depuis deux mois je n'ai travaillé que pour l'art ; mes journées et mes nuits se sont consumées ici, devant cette toile, où j'efface chaque matin ce que j'ai peint la veille !... car tous mes efforts sont inutiles, Antonio ; j'essaye en vain de saisir les vagues images qui flottent devant ma pensée : au moment de les reproduire, elles s'effacent et se confondent. Et comment en serait-il autrement ? Rien ne me rappelle leur beauté. Je cherche en vain autour de moi des formes à imiter : tout est lourd, grossier, trivial. Oh ! pourquoi ne suis-je pas né en Italie comme nos divins maîtres !... Pourquoi n'ai-je pas grandi comme eux dans une atmosphère de lumière, d'élégance et de poésie !... Ah ! ils étaient heureux, ceux-là !... leurs âmes

n'avaient qu'à refléter la création qui les entourait, et leurs pinceaux qu'à la copier. Ils n'avaient pas besoin, eux, d'inventer le soleil et la grâce. Ils ne prenaient pas pour modèle de vierge une danseuse ramassée sur la place publique! Ils peignaient au milieu de fleurs embaumées, de chants mélodieux, de femmes demi-nues; et leur génie n'était que du bonheur!

En parlant ainsi, Gonzalès s'était approché de son tableau.

— Tout cela est froid et vulgaire, dit-il en secouant la tête. Mon Dieu! ne trouverai-je donc jamais le modèle de cette beauté que j'entrevois dans mes méditations!... O Raphaël! Titien, où sont vos belles maîtresses qui vous ont rendus immortels!...

Il soupira et se tourna vers Antonio.

— Grâce à toi, du moins, enfant, j'aurai trouvé une des formes que j'avais rêvées; regarde, ma tête d'ange est belle, et cependant qu'elle est loin de la tienne! Veux-tu me servir encore de modèle aujourd'hui?

— Je suis à vos ordres, maître.

Gonzalès reprit sa palette, vint se placer devant le chevalet, et compara les traits de l'ange à ceux d'Antonio.

— Que les lignes de ton visage sont nobles! dit-il en regardant le jeune Polonais avec une admiration complaisante; que de douceur et de tristesse dans ton regard!... Ah! si tu avais une sœur qui te ressemblât!...

Il y eut un assez long silence. Gonzalès s'était remis à peindre avec ardeur. Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit, et Marguerite parut de nouveau.

— Des gentilshommes espagnols qui demandent à monter, dit-elle brusquement.

— Au diable! Que veulent-ils?

— Je ne sais; mais ils sont arrivés en carrosse doré.

— Leurs noms?

— Un seul s'est nommé : c'est le comte de los Cavallos.

Antonio jeta un cri.

— Eh bien, est-ce que vous les connaissez, vous? demanda Marguerite.

Mais l'enfant ne répondait pas et jetait autour de lui un regard épouvanté. On entendit des voix sur l'escalier.

— Ce sont eux, dit Marguerite en allant ouvrir la porte.

Antonio courut à Gonzalès.

— Je suis perdu !

— Que veux-tu dire?

— Au nom du ciel, faites-moi sortir sans qu'on me voie.

— C'est impossible.

Les visiteurs étaient déjà sur le palier.

— Cachez-moi alors, cachez-moi ! s'écria l'enfant éperdu.

— Dans ce cabinet, dit Gonzalès, en le poussant vers un refuge où il ramassait ses toiles.

Dans ce moment, le comte, suivi de deux gentilhommes, parut sur le seuil.

— Voici mon mari, cria Marguerite, en présentant Gonzalès aux visiteurs.

— Bonjour, maître, dit los Cavallos; Rubens nous a parlé de toi et nous venons voir ton musée.

— Regardez, messeigneurs.

Les jeunes gentishommes se mirent à examiner les toiles suspendues à la muraille et s'arrêtèrent devant les six tableaux commandés pour l'archiduc Léopold.

— Pourquoi diable ne termines-tu pas ces belles ébauches? demanda le comte à Gonzalès.

— Je travaille à autre chose.

— Oui grommela Marguerite, à une Annonciation.

— De la sainteté? mauvais genre, maître : on ne sait pas où placer cela; c'est indécent dans une chambre à coucher et triste dans une salle à manger. Et où donc est-elle, cette Annonciation?

Coques montra du doigt son chevalet et les trois seigneurs espagnols s'approchèrent; mais à peine le comte eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'il s'écria :

— Et, pardieu! regardez-donc, Cabrella; est-ce que vous ne connaissez point cette tête d'ange?...

— Mais c'est la nièce de la duchesse d'Alcanzo, la belle Dolorès.

— Que dites-vous? messeigneurs, s'écria Gonzalès en s'approchant.

— Ah! tu mets nos grandes dames dans tes tableaux de sainteté, reprit los Cavallos; mais tu connais donc la duchesse? Je ne t'ai pourtant jamais rencontré chez elle; comment as-tu pu faire le portrait de Dolorès? car c'est lui; la ressemblance est merveilleuse.

— Cette tête d'ange, interrompit Marguerite qui s'était approchée, mais c'est le portrait du petit Polonais.

— Quel Polonais?

— Antonio, il était là tout à l'heure; où est-il donc passé?

— Il est sorti, dit vivement Gonzalès.

— C'est impossible : nous l'aurions rencontré dans l'escalier; il faut qu'il se soit caché.

— Il n'est point ici, vous dis-je.

— Je parie le trouver, moi.

Mais Gonzalès lança à sa femme un regard dans lequel il y avait tant de commandement, qu'elle s'arrêta court.

— Qu'est-ce donc? demanda le comte; pour-

quoi nous cacher le jeune Polonais qui a posé pour l'ange.

—Cette femme est folle, monseigneur, j'ai peint cette tête de souvenir.

Los Cavallos regarda Gonzalès d'un air soupçonneux, prit ses compagnons à l'écart et échangea avec eux quelques paroles à voix basse.

Coques sentit qu'il fallait en finir.

—Messeigneurs désirent-ils encore quelque chose? demanda-t-il froidement.

Le comte laissa tomber sur lui un coup d'œil hautain.

—Est-ce que nous te dérangeons, maître?

—Je vis de mon travail, répondit le peintre.

Los Cavallos fit un geste de colère qu'il réprima aussitôt.

—Nous te laissons alors, dit-il; seulement, prends garde, il en coûte cher quelquefois pour peindre de nobles dames.

Et se tournant vers ses compagnons :

—Allons chez la duchesse, ajouta-t-il; nous vérifierons la ressemblance de Dolorès avec l'ange.

Gonzalès leur ouvrit la porte et les vit disparaître dans l'escalier tournant.

A peine seule, Marguerite s'était avancée vers le cabinet, et s'était trouvée face à face avec Antonio.

— J'en étais sûre! s'écria-t-elle.

— Sortez, sortez, Marguerite! dit Gonzalès, qui était accouru.

— Pourquoi se cache-t-il? que signifie tout ceci?

Tout à coup les yeux de la Flamande s'arrêtèrent sur Antonio; elle laissa échapper une exclamation, comme si un soupçon tout nouveau la frappait, et, par un mouvement trop rapide pour être prévenu, elle écarta la pelisse de l'enfant.

— Une femme! s'écria-t-elle.

Gonzalès demeura immobile et sans voix.

— Une femme! répéta Marguerite; est-ce bien possible! Ah! je comprends maintenant!... Voilà donc les élèves auxquels tu donnes des leçons, Gonzalès?

— Taisez-vous, Marguerite.

— Ce n'est pas assez pour toi de la Catarina, il te faut des grandes dames!

— Taisez-vous, taisez-vous...

— Et tu crois que je souffrirai cela? Non, non, je ne laisserai point changer ma maison en un mauvais lieu.

— Hors d'ici! s'écria Gonzalès furieux.

— Oui, je m'en vais; mais je reviendrai bientôt avec la duchesse d'Alcanzo!

Elle s'élança hors de l'atelier; la jeune fille fit un mouvement pour la suivre; puis, s'arrêtant :

— Qu'importe après tout! dit-elle. Et elle s'assit en pleurant.

Pendant toute cette scène, Gonzalès était resté comme frappé de stupeur. Ce qu'il venait d'apprendre était si subit, si inattendu qu'il avait peine à en saisir le sens. Il entrevoyait un bonheur qu'il n'osait regarder en face, et devant lequel il fermait les yeux. Cependant, quand il se vit seul avec la jeune fille, qu'il entendit ses sanglots, il sentit son cœur se fondre; il s'approcha de Dolorès, et, se tenant devant elle, debout et les mains jointes :

— Senora, dit-il d'une voix suppliante, ayez pitié de moi, car j'ai peur d'être insensé. Je n'ose comprendre ni croire... Oh! ne me laissez point de trompeuses espérances, senora; tout ce qui s'est passé ici est si étrange que j'ai peur de le mal expliquer. Ce déguisement... ces visites... Qu'y a-t-il pour moi au fond de tout cela? Est-ce un bonheur ou un désenchantement?...

Et comme la jeune fille gardait le silence et que ses sanglots redoublaient, il se mit à genoux devant elle :

— Senora, un mot seulement qui me dise ce que je dois craindre ou espérer... Oh! regardez, je vous le demande à genoux, senora; regardez... je pleure!

La jeune Espagnole laissa tomber ses deux bras autour du cou de Gonzalès, et prononça son nom tout bas. Celui-ci jeta un cri de joie.

— Dolorès! Dolorès! est-ce donc vrai, mon Dieu! que vous êtes venue pour moi? est-ce vrai que vous m'aimez?...

— Gonzalès!... répéta-t-elle, en appuyant sur le front du jeune peintre sa joue mouillée de larmes.

Celui-ci l'entoura de l'un de ses bras avec délire, et, lui relevant la tête de l'autre main, pour la mieux voir :

— O mon Dieu ! dit-il d'une voix brisée de bonheur, tout ceci n'est-il point un songe?... ne suis-je point fou? Moi aimé de vous, Dolorès, de vous noble fille et si belle!... Mais comment cela peut-il être?... Mais oserais-je vous aimer, moi?... Oh! il me semble que je ne pourrais que vous adorer comme Dieu! Devant vous, je sens le besoin de joindre les mains et d'être à genoux. Rien qu'à vous regarder, je pleure de joie! Oh! qui vous a rendue si miséricordieuse, et comment avez-vous pu arrêter vos yeux sur moi?

— Depuis un an, Gonzalès, je vous connais et je vous aime.

— Où m'avez-vous donc vu?

— Au couvent de Sainte-Marie, pendant que vous peigniez votre Samaritaine. Chaque jour, cachée dans les tribunes voilées, je passais des heures entières à vous regarder. Invisible pour vous, je vivais dans l'intimité de votre cœur; je vous voyais tour à tour le front pâle de désespoir

ou lumineux d'enthousiasme; je vous entendais parler à votre œuvre, la louer ou la maudire; j'assistais enfin à toutes les angoisses de votre inspiration. Quelquefois, quand des curieux venaient vous rendre visite, je vous écoutais parler d'art, de poésie, de religion; tout ce que vous disiez me semblait nouveau, et cependant je sentais que toutes ces pensées étaient en moi. Enfin, un jour (vous l'avez peut-être oublié, vous), un jeune peintre que vous aviez connu dans votre enfance vint vous voir; vous lui fîtes la confidence de vos souffrances, et je vous connus alors tout entier. Votre ami vous raconta à son tour sa vie : il était, lui, plein de force et d'espoir : on l'aimait! Après l'avoir écouté, vous prîtes sa main. « Sois heureux, Rynold, lui dites-vous... Ah! si une femme m'avait aimé, moi, j'aurais eu du génie. » Et vous pleuriez en parlant ainsi : ce fut de ce jour que je vous aimai.

— Ange! ange! s'écria Gonzalès, en serrant la jeune fille dans ses bras, et je n'ai rien su!...

— Peut-être me serais-je trahie; mais je n'en eus pas le temps. Ma tante, qui était en Espagne,

revint et me fit sortir du couvent de Sainte-Marie. Je vous vis alors plus rarement; cependant je vous cherchais partout, et je vous rencontrais souvent sur les promenades ou dans les musées. Mais tout à coup je cessai de vous voir; je fus longtemps avant d'apprendre la cause de votre disparition; enfin, à force d'informations, je sus que vous aviez fait une longue maladie, que vous étiez encore convalescent!... Je ne pus résister plus longtemps à mon inquiétude. Ma tante, uniquement occupée des plaisirs du monde, me laissait toute liberté. Aidée par ma nourrice qui habite ici proche, je me procurai ce costume, et je me présentai à vous pour prendre des leçons de peinture. Vous savez le reste, Gonzalès. Je vous voyais souvent, je vous entendais parler : j'étais heureuse, et je me serais tue longtemps encore, si le hasard n'avait fait tout découvrir.

— Ah! ne vous en plaignez pas, Dolorès, car j'aurai dû au hasard la plus belle heure de ma vie. Si vous saviez ce que j'éprouve! je voudrais vous remercier de mon bonheur et je ne puis; je suis à vos pieds comme un enfant sans force, sans

volonté, anéanti par la surprise et la joie; je n'ose me sentir vivre, j'ai peur qu'un mouvement ne m'éveille, et je voudrais mourir là en entendant votre voix et en vous regardant.

— Gonzalès, vous m'aimez donc aussi?

— Si je vous aime! Dolorès! mais songez donc que vous n'êtes pas seulement pour moi une femme : vous êtes la réalisation de toutes mes espérances, de toutes mes chimères! Si je vous aime, mon Dieu! vous qui êtes descendue comme un ange vers le pauvre abandonné! mais ne voyez-vous pas que vous êtes tout pour moi maintenant, que je ne puis plus vivre que pour vous et par vous? Ah! béni soit le hasard qui a conduit ici ces gentilshommes!...

— Ah! vous me le rappelez; vous m'aviez fait tout oublier; los Cavallos est chez ma tante maintenant.

— Dieu! vous avez raison.

— La duchesse est implacable : elle voudra se venger sur vous de mon amour.

— Que m'importe!

— Songez que Marguerite va les conduire

ici. Oh! je ne veux pas les attendre, je mourrais de honte et de douleur à leurs yeux; puis, ils me sépareraient de vous, Gonzalès.

— Oh! jamais! s'écria le peintre en l'entourant de ses bras. C'est Dieu qui nous a réunis, nous ne nous quitterons plus. Tu ne peux rester ici désormais, Dolorès; eh bien! brisons les liens qui nous y retiennent, renonçons à notre passé et recommençons tous deux une nouvelle vie; que chacun de nous soit à l'avenir pour l'autre un monde et une famille : fuyons ensemble!

. . . .

On apprit quelques jours après, dans les ateliers d'Anvers, que le peintre Gonzalès Coques avait disparu sans que l'on pût en deviner le motif. La duchesse d'Alcanzo annonça de son côté que sa nièce était subitement repartie pour l'Espagne, où un frère de sa mère l'appelait.

Il se répandit bien quelques bruits sourds de fuite et d'enlèvement; mais la duchesse n'eut pas de peine à les faire tomber. Elle continua à donner à ses amis des nouvelles de Dolorès et à leur montrer les lettres que celle-ci lui écrivait, disait-

elle, d'Espagne, si bien qu'au bout de quelque temps son absence n'occupa plus personne.

Cependant la duchesse ne négligeait rien pour découvrir la retraite de sa nièce. Les précautions qu'elle avait prises dans le but de cacher sa fuite lui avaient été bien moins inspirées par l'affection que par la vanité. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était cacher qu'une Alcanzo eût pu descendre à aimer un homme du peuple ; car ce n'était point la faute qui la révoltait, mais le choix de l'amant : peu lui importait l'honneur, pourvu que les convenances fussent sauvées; et Dolorès, épouse de Gonzalès, au lieu d'être sa maîtresse, lui eût semblé encore plus coupable, comme ayant *dérogé* plus irrévocablement. Peu sévère sur le fond des choses, elle comprenait que l'on accordât des faveurs passagères et secrètes à quelques manants doués d'esprit ou de beauté, mais non que l'on se compromît pour eux. Aussi accusait-elle surtout sa nièce de maladresse, et éprouvait-elle, en définitive, moins d'indignation que de dépit.

Mais ce qu'elle voulait à tout prix, c'était la séparer de Gonzalès et la faire reparaître avant

que quelque circonstance inattendue dévoilât la vérité. Son orgueil y était intéressé ; aussi eut-elle recours à tous les moyens pour découvrir les deux fugitifs, mais spécialement à un vieux serviteur de sa maison, dont elle avait éprouvé l'adresse en plusieurs occasions.

Perez avait été autrefois affidé de l'inquisition et y avait acquis cette perspicacité tenace et rusée de tous les gens habiles à l'espionnage. Semblable aux sauvages du Nouveau-Monde, qui retrouvent sur l'herbe l'empreinte du mocassin ennemi, il savait découvrir la trace la plus légère, l'indication la plus fugitive : il suivait votre piste, sentait l'air que vous aviez respiré, reconnaissait le mot que vous aviez jeté sur votre passage à un hôte ou à un mendiant.

Du reste, entièrement dévoué aux Alcanzo, Perez était un de ces vieux serviteurs qui se confondent avec les familles qu'ils servent et en épousent les passions. Tout ce que l'enlèvement de Dolorès avait fait éprouver à sa maîtresse, il en avait ressenti comme le contre-coup ; l'orgueil des Alcanzo avait aussi été froissé en lui. Il jura

donc de rejoindre la jeune fille, et partit muni des instructions de la duchesse.

Ainsi qu'il l'avait espéré, le talent de Gonzalès l'aida à retrouver ses traces. Celui-ci s'était réfugié à Bruxelles, où il vivait du produit de ses tableaux, qu'il avait soin seulement de faire vendre par d'autres mains; Perez trouva à Amsterdam plusieurs de ces peintures récemment mises dans le commerce; il remonta d'acheteur en acheteur, et finit par arriver à Bruxelles, où il découvrit les fugitifs.

Ses mesures furent aussitôt prises pour enlever Dolorès et se débarrasser de son amant. Il se rappelait son ancien métier d'affidé de l'inquisition, et s'effrayait peu des moyens violents. Un soir donc que Gonzalès rentrait avec sa maîtresse, il se plaça sur son passage, accompagné de quelques hommes qui se jetèrent sur le jeune peintre et le frappèrent de plusieurs coups de poignard; mais des bourgeois, attirés par les cris de la jeune fille, accoururent et forcèrent les assassins à prendre la fuite. Perez, arrêté par eux, fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'au bout de

trois mois, et grâces aux démarches de la duchesse d'Alcanzo. Lorsqu'il se retrouva libre, les deux amants avaient quitté Bruxelles.

Il se remit à leur recherche avec une nouvelle ardeur; mais, instruit sans doute par ce qui lui était arrivé, Gonzalès avait pris ses précautions pour que ses œuvres ne le trahissent plus. Perez parcourut en vain les boutiques de marchands, demandant des toiles de Gonzalès Coques et proposant de les couvrir d'or; toutes ses perquisitions furent inutiles; Gonzalès Coques ne peignait plus!

L'envoyé de la duchesse d'Alcanzo avait déjà parcouru vainement la Flandre, la Hollande, la France, l'Angleterre; il revenait à Anvers désespéré, mais visitant pourtant sur sa route les magasins des brocanteurs et prenant toujours des informations. Un jour qu'il se trouvait à Oudenarde, dans l'atelier de Hals, moins célèbre par son talent que par son habileté à trafiquer de celui des autres, ce peintre reçut plusieurs toiles qu'il déballa en présence de Perez.

— Quelles sont ces peintures? demanda le vieil Espagnol.

— Des merveilles, répondit Hals; des tableaux de fleurs d'un jeune homme qui ne s'est révélé que depuis quelques mois. D'ordinaire les plus grands artistes s'annoncent par des ouvrages imparfaits; celui-ci débute par des chefs-d'œuvre. Il y a dans ses productions la grâce du jeune homme et l'expérience du maître. Du reste, vous en pouvez juger, car j'ai ici sa plus grande et sa plus belle toile.

Hals écarta un rideau et montra à Perez un grand tableau suspendu à la muraille.

C'était l'intérieur d'une petite chambre pauvre et gaie. Au fond se montrait un lit de serge avec le bénitier et le rameau consacré, plus près deux chaises grossières; sur l'étroite croisée quelques pots de faïence ébréchée, garnis de tulipes variées, et enfin, au milieu, une corbeille d'osier à demi renversée, et d'où ruisselait la verdure, les fruits et les fleurs.

— Voyez, dit Hals, que de finesse et d'harmonie ! ce ne sont point seulement ici des fleurs, des meubles, des fruits; c'est tout un tableau, et cette chambre déserte a son expression comme

une tête de Rubens. Parmi tous les peintres de notre temps nous n'en avons eu qu'un seul, avant celui-ci, qui ait su donner à ses intérieurs cette poésie, et à sa peinture une étoffe aussi précieuse : c'est Gonzalès Coques.

— Gonzalès Coques ! s'écria Perez, vous dites que le faire de ce tableau ressemble au sien?

— Autant que le faire de deux genres différents peuvent se ressembler.

— Et vous appelez ce peintre de fleurs?

— Henri Staubs.

— Où demeure-t-il?

— A Harlem.

— J'achète le tableau, maître Hals, dit Perez.

Le soir même il était sur la route d'Harlem.

A l'extrémité d'un faubourg de Harlem, et au fond d'un jardin cultivé par le fleuriste Koffman, s'élevait une maisonnette à demi enfouie dans les jasmins. Elle était composée d'un seul étage, auquel on arrivait par un escalier extérieur, que la vigne ombrageait, entrelacée de chèvrefeuilles roses. C'est là que vivaient Gonzalès et sa jeune maîtresse.

Tous deux avaient été séduits par l'isolement de l'habitation, qui les cachait à tous les regards, et par sa grâce rustique. Gonzalès, en outre, y avait trouvé l'avantage d'avoir toujours sous les yeux les fleurs et les fruits qu'il devait peindre.

Ayant compris, après son aventure de Bruxelles, que ses tableaux le feraient toujours reconnaître, il s'était décidé à changer de genre et de nom, afin de donner le change à ses persécuteurs. Il lui en coûta un peu de quitter ainsi une carrière glorieusement conquise pour en essayer une autre incertaine et nouvelle ; mais la sûreté de son bonheur était à ce prix.

Puis, il y avait pour cette âme quelque chose de plus précieux que la renommée, c'était l'art! Peu lui importait, après tout, le bourdonnement des hommes autour de son œuvre; ce à quoi il songeait, c'était à l'œuvre elle-même. Son amour (si profond pourtant et si délicieux) se confondait dans son cœur avec l'adoration pour l'art. Il n'aimait pas Dolorès uniquement parce qu'elle était douce à aimer, mais parce qu'elle était sublime à peindre. Il songeait moins souvent à

son dévouement qu'à son inspiratrice beauté; et ce qu'il voyait en elle, ce n'était pas seulement une femme chérie, mais une part merveilleuse de la création, quelque chose de saint et de beau qui donnait du génie rien qu'à regarder !

Aussi consacrait-il une partie de ses journées à étudier ses grâces, à les reproduire sur la toile. Il s'inquiétait peu que ses progrès ne fussent point connus de la foule, qu'on n'y applaudît pas; lui sentait son talent grandir; il en éprouvait le bonheur; il entrait chaque jour davantage dans la possession de l'art, comme le solitaire pieux dans la possession de son Dieu. Son génie était plus que du génie, c'était de la religion. Pareil aux premiers chrétiens qui adoraient le Christ dans les catacombes sans écouter le bruit que Rome faisait au-dessus, il cultivait la peinture sans s'inquiéter de la renommée.

Quant à Dolorès, tout ce que sentait son amant, elle le sentait. Ces deux âmes semblaient s'être fondues dans une même religion; mais elles étaient arrivées au but par deux points opposés :

Gonzalès avait compris l'amour par l'art ; Dolorès, l'art par l'amour.

Tout le temps dont le jeune peintre pouvait disposer, il le consacrait à des études sérieuses. Condamné à ne peindre pour les autres que des fleurs ou des fruits, il peignait pour lui des madones, des saintes et des anges. Dolorès lui servait de modèle pour ses travaux, qu'il cachait à tous les yeux, et sa vie s'écoulait ainsi dans une succession d'études ravissantes et d'émotions suaves.

A force d'être grand, son bonheur l'effrayait parfois ; aussi craignait-il à chaque instant de le voir s'écrouler et y veillait-il avec une fiévreuse anxiété.

Depuis son arrivée à Harlem, il avait tout fait pour s'effacer et empêcher qu'on ne l'entendît vivre. Le marchand qui lui achetait ses tableaux était le seul homme auquel il eût parlé ; sa maison, la seule dans laquelle il fût entré. Dolorès était encore plus sédentaire : elle n'allait jamais à la ville et évitait les lieux fréquentés. Seulement, quand la soirée était belle, elle des-

cendait avec Gonzalès dans les prairies qui s'étendaient devant le jardin du fleuriste; tous deux cherchaient les sentiers les plus solitaires, et, appuyés l'un sur l'autre, se parlant du sourire, ils s'avançaient à petits pas sur l'herbe fine, cueillant une fleur au buisson, suivant un papillon dans le ciel ou écoutant les oiseaux soupirer dans leurs nids de mousse. Parfois, après une marche longue, ils s'arrêtaient au fond d'une clairière et Dolorès s'asseyait. Alors son amant restait debout devant elle. Les bras croisés et la tête penchée, il regardait le soleil se coucher derrière les arbres, il écoutait les rumeurs du vent dans les feuilles, les chants du laboureur à l'horizon, et au milieu de ces mille harmonies, de ces mille beautés, Dolorès lui semblait la reine de la création.

Puis la nuit descendait lentement; la lune se montrait à travers les peupliers, et tous deux reprenaient la route qu'ils avaient suivie!... — Heures d'amoureuses causeries, où l'on ne se voit plus parler, où le bras serre le bras qu'il soutient, où la tête se penche vers la tête aimée et où la

confidence plus hardie s'éteint dans un baiser!

Depuis quelque temps, Gonzalès travaillait à une sainte Cécile qui, dans sa pensée, devait surpasser tout ce qu'il avait fait jusqu'alors : c'était la première fois qu'il éprouvait cette joie de l'artiste qui reconnaît que la vie s'est communiquée à son œuvre. Un jour, après avoir travaillé avec plus d'assiduité encore que de coutume, il sentit le besoin de se reposer et sortit seul. Le marchand auquel il vendait ses tableaux de fleurs lui devait quelque argent; il se dirigea vers sa boutique pour le lui réclamer.

Une brise légère commençait à tempérer la chaleur du jour; les maisons du faubourg projetaient une ligne d'ombre à l'abri de laquelle on pouvait marcher; des enfants assis sur chaque seuil, faisaient leur repas du soir, et les jeunes filles causaient près des fontaines.

Gonzalès s'avançait en promenant autour de lui un regard enchanté : comme tous les hommes que l'étude a tenus longtemps enfermés il éprouvait, sous le ciel, une ineffable impression de bien-être; il sentait tous ses nerfs se détendre et

son cerveau s'épanouir; l'air embaumé du soir l'enivrait, ses pieds ne touchaient plus la terre, tout lui semblait rayonner et sourire.

Il traversa ainsi le faubourg et arriva à la boutique de Georges Krab. Le fils du marchand s'y trouvait seul; Gonzalès lui demanda son père.

— Il est en haut avec un étranger, répondit l'enfant.

— J'attendrai, dit le jeune peintre.

Et il se mit à examiner les tableaux et les curiosités de tout genre qui garnissaient la boutique de Krab. Un carton rempli de gravures d'après Michel-Ange et Raphaël finit par fixer son attention; il s'assit derrière une grande toile de Rubens placée au milieu du magasin, et se mit à les examiner une à une.

Il y avait déjà longtemps qu'il était là lorsque des voix se firent entendre sur l'escalier. Une porte de ce côté s'ouvrit, et Georges Krab parut avec un étranger.

—Monte, Williams, dit le marchand à son fils, ta mère a besoin de toi.

L'enfant sortit.

— Voilà les deux tableaux dont je vous ai parlé, continua le marchand, en montrant à l'étranger les deux toiles suspendues au mur.

— C'est bien du même Henri Staubs dont j'ai vu les peintures à Oudenarde?

— C'est moi qui revends ses tableaux à maître Hals.

— Peint-il autre chose que des fleurs?

— Non.

— Vous en êtes sûr?

— Sûr.

— Et vous dites que ce Staubs n'habite Harlem que depuis six mois?

— Environ.

— Quel air a-t-il?

— C'est un grand et beau jeune homme, un peu pâle, un peu triste, les cheveux longs et l'œil doux : plutôt un Raphaël qu'un Rembrandt.

— C'est bien cela. Vit-il seul?

— Je ne sais; il ne vient ici que pour m'apporter ses tableaux, et ne parle jamais de lui. Cependant je me rappelle maintenant que le voisin Ryscoff m'a dit l'avoir rencontré un soir, dans

les prairies, donnant le bras à une jeune femme fort belle; la sienne, sans doute.

— C'est cela, c'est cela, répéta Perez; il faut que je le voie.

Le marchand regarda l'Espagnol avec étonnement.

— Vous avez donc affaire à lui? dit-il d'un ton soupçonneux.

Oui, maître Krab; où demeure-t-il?

— Je ne sais pas, répondit Krab, sèchement.

— Comment?

—Maître Hals, à ce qu'il paraît, est las de me payer une pauvre commission sur les tableaux que je lui vends; il veut les avoir de première main.

—Vous vous méprenez, maître; je ne viens nullement de la part de Hals.

—Alors, c'est pour votre propre compte? En tout cas, vous pouvez chercher ailleurs des renseignements sur Staubs; je ne suis pas encore assez niais pour donner l'adresse de mes peintres à un brocanteur.

—Mais il y a erreur, s'écria Perez; je ne suis point un marchand de tableaux.

— A d'autres !

— Je vous jure.

— C'est inutile !

Le marchand reconduisait l'Espagnol vers la porte.

— Maître, dit Perez en l'arrêtant et regardant autour de lui, je vous donne cent ducats si vous me faites connaître la demeure de Staubs.

Et comme le marchand allait faire un signe de refus :

— Écoutez-moi, ajouta-t-il ; il ne s'agit point ici de tableaux, mais d'enlèvement.

— Que voulez-vous dire?

— Je recherche une jeune fille, dont le ravisseur, si je ne me trompe, est votre peintre de fleurs, qui ne s'appelle pas Staubs, mais bien Gonzalès Coques.

— Est-ce possible?

— J'ai tout lieu de le croire ; mais vous pouvez m'aider à m'en assurer.

— Que faut-il faire?

— Me mettre à même de voir la jeune femme avec laquelle votre peintre se promène.

—Ce sera difficile; il habite seul une maisonnette dans le faubourg neuf, sort rarement, et ne reçoit personne.

—Nous nous arrangerons de manière à l'en faire sortir. Je puis compter sur votre discrétion, maître?

—Comme moi sur vos cent ducats?

—En voici la moitié; le reste après le succès.

—C'est convenu, dit Krab en comptant l'argent.

Perez s'approcha des tableaux que le marchand lui avait montrés, lorsqu'ils étaient entrés, et lut le nom écrit au bas :

—*Henri Staubs*, oui, oui, murmura-t-il; tu as cru qu'il suffisait de changer de genre et de signer un faux nom pour me dérouter; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais la chasse aux hommes, et je savais bien que je retrouverais ta piste quelque part.

—En effet, dit le marchand qui s'était approché, maintenant je trouve dans ces peintures de fleurs quelque chose de la touche de Gonzalès Coques.

— N'est-ce pas, maître Krab? Oh! c'est lui; j'en suis sûr! il n'eût pu m'échapper qu'en cessant de peindre et en se perdant dans la foule; mais ces grands artistes ont besoin de dire ce qu'ils ont dans le cœur, il faut toujours qu'ils soient en correspondance avec le public. Ils croient bien se cacher en changeant d'écriture, et ne songent pas que, tôt ou tard on reconnaîtra la plume. Adieu, maître, je vais prendre mes précautions, et demain nous nous mettrons en campagne.

En parlant ainsi, Perez sortit de la boutique, et le marchand le suivit.

Cependant Gonzalès avait tout entendu. Aussitôt qu'il se vit seul, il quitta sa retraite, et, ouvrant une porte de derrière qu'il connaissait, il s'élança hors du magasin, et se mit à courir vers le faubourg neuf.

La conversation qu'il venait d'écouter ne pouvait lui laisser aucun doute : on avait découvert ses traces, et une prompte fuite était devenue nécessaire. Mais cette fuite ne devait le soustraire au danger que pour quelques instants ; l'heureux hasard qui l'avait servi ne se reprodui-

rait pas toujours; alors même que Dolorès et lui échapperaient encore une fois aux poursuites des Alcanzo, ne s'y trouveraient-ils pas bientôt exposés de nouveau, et tous leurs soins pour se cacher seraient inutiles. Perez l'avait dit, le pinceau du jeune peintre devait *signer son nom!*

Il fallait bien que Gonzalès le comprît enfin; il était placé dans l'alternative de renoncer à Dolorès ou de renoncer à l'art! et pourtant, entre ces deux malheurs, le choix lui paraissait impossible : le peintre et l'amant s'étaient désormais tellement confondus en lui, que, perdre l'une de ses joies, c'était les perdre toutes deux! Que serait, en effet, l'art sans Dolorès, sinon la nature sans le soleil; mais aussi, comment refuser le génie au moment où il allait venir; n'était-ce point là un sacrilége qu'expieraient les remords de toute une existence? — Oh! s'il n'avait fallu que se décider entre la pauvreté et la richesse! entre la vie ou la mort!... Mais briser son cœur en deux parts, et choisir!... Gonzalès devenait fou à cette pensée. Également dominé par ses deux amours, il allait sans cesse de l'un à l'autre;

on eût dit une mère entre deux enfants également chéris et dont un seul pouvait être sauvé. Par instants, l'art était le plus fort; puis Dolorès l'emportait à son tour. Il se débattait en vain au milieu de cette lutte, essayant de remettre la décision à plus tard; une voix qu'il ne pouvait étouffer lui criait de *choisir*. Il sentait comme un besoin d'embrasser sa situation tout entière; l'heure de la crise était venue, et son âme se révoltait contre une plus longue incertitude.

Il traversa le faubourg sans rien voir, sans rien entendre, et arriva éperdu, au jardin du fleuriste, mais à l'aspect de la maisonnette, il s'arrêta.

Dolorès était là, qui l'attendait, sans doute, et rien n'était encore décidé dans sa pensée! Il se laissa tomber sans forces sur un banc de gazon; son incertitude était devenue du désespoir.

Il promena autour de lui un œil égaré: les fleurs fatiguées commençaient à relever leurs têtes; l'eau des bassins frissonnait sous le vent du soir, et le soleil couchant étincelait comme un incendie à travers les acacias. Cette beauté de la création saisit Gonzalès.

— Oh ! non, murmura-t-il, en étendant les bras, non, je ne renoncerai point à tout cela ! Je veux vivre avec les fleurs et le soleil; je suis peintre, je suis peintre !

Dans ce moment, un chant doux et retenu se fit entendre. Le jeune homme tressaillit, et, écartant avec précaution le feuillage du berceau sous lequel il était caché, il aperçut Dolorès penchée à la fenêtre, et qui semblait interroger la route du regard. La jeune Espagnole tenait à la main un vase de terre commune qu'elle essuyait, en chantant à demi-voix un *romancero* de son pays...

..... « Et le pâtre dit à Inès : Je vous aime depuis sept ans, senora, et j'ai voulu vous le dire une fois.

« Maintenant, faites venir les soldats du comte votre père, pour qu'ils me chargent de chaînes; appelez le bourreau pour qu'il mette mes membres à la torture; commandez pour moi un cercueil, car je sais que j'ai mérité la mort.

« Inès répondit au pâtre : Il sera fait selon votre désir; mais, pour chaînes, vous aurez mes

bras; pour tortures, mes baisers, et pour cercueil, le lit nuptial.

« Moi aussi, je vous aime, et, pour vous, je quitterai le château du comte; j'étais riche, je serai heureuse; j'étais puissante, je serai aimée.

« J'irai habiter votre cabane. Sanchez, je garderai avec vous les chèvres dans les rochers; je serai une épouse laborieuse et soumise, comme il convient.

« Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien; il brunira bientôt sur la montagne; ne t'inquiète pas si mes mains sont faibles; elles se fortifieront par le travail; mais regarde-moi du cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Pendant que Dolorès chantait, une révolution avait semblé s'opérer dans l'âme du jeune peintre. Ses deux mains s'étaient portées à son cœur comme pour en comprimer les battements; ses lèvres avaient murmuré le nom de Dolorès, et des larmes avaient mouillé ses paupières. Lorsque la jeune fille eut quitté la fenêtre, il demeura longtemps immobile; enfin, relevant la tête

comme s'il eût pris une résolution, il quitta le berceau, monta l'escalier de la maisonnette et ouvrit doucement la porte.

Dolorès dressait la table pour le repas du soir : à l'aspect de son amant, elle poussa une exclamation de joie et vint se jeter dans ses bras.

— Que tu as tardé ! dit-elle : j'allais devenir inquiète.

Gonzalès l'embrassa sans répondre.

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille en reculant, tu es pâle.

Il s'assit et attira Dolorès sur ses genoux.

— On a découvert notre retraite, dit-il.

— Dieu !

— L'homme qui a voulu m'assassiner à Bruxelles est ici.

— Perez !... qui te l'a dit?...

Gonzalès raconta ce qui lui était arrivé chez maître Krab, et la conversation qu'il avait entendue.

— Tu le vois, ajouta-t-il, il faut que je renonce à la peinture ou à toi : le choix est fait.

Et courant à son chevalet, où la sainte Cécile était exposée :

— Je ne suis plus peintre! s'écria-t-il; tu m'as sacrifié ton rang et ton honneur, Dolorès, moi je te sacrifie mon art.

Il serra le tableau sur son cœur et y posa ses lèvres.

— Adieu, répéta-t-il, ô ma sainte adorée, qui devais me donner la gloire! adieu, mon espérance; adieu, mon rêve!

Et saisissant la toile avec rage, il la déchira sous ses pieds.

Deux années s'étaient écoulées depuis le jour où Gonzalès avait fui Harlem, et Perez avait inutilement continué à le chercher partout. Réfugié dans la petite ville de Carigliano, en Italie, l'amant de Dolorès avait été fidèle à sa résolution : ce n'était plus le peintre Staubs, mais le vannier Gonzalès Cano.

Cette métamorphose avait complétement dérouté l'émissaire de la duchesse d'Alcanzo; mais elle avait été fatale à Gonzalès. Lorsqu'il avait sacrifié la peinture à Dolorès, il n'avait pas compris combien cette résolution lui deviendrait cruelle; le sacrifice contraire lui eût été peut être,

plus facile. La perte de sa maîtresse eût sans doute brisé son cœur; mais elle ne l'eût point anéanti; sa douleur eût trouvé à s'épancher dans l'art, elle eût pu avoir une expression et fût devenue du génie, tandis que maintenant son amour pour Dolorès demeurait condamné au silence. C'était seulement en reproduisant les grâces de la jeune Espagnole, en faisant passer son âme sur la toile, que Gonzalès savait dire combien il la chérissait; plus il la peignait belle et céleste, plus il lui révélait son amour; la voix, pour lui, c'était le pinceau. Aussi, depuis que cette voix lui manquait, il ne savait plus exprimer sa tendresse; les paroles lui semblaient froides; elles appartenaient à tout le monde, tandis que son langage d'autrefois n'était qu'à lui!

Ainsi obligé de se taire, sa passion s'oubliait elle-même; depuis qu'il ne s'occupait plus aussi continuellement de Dolorès, il craignait de l'aimer moins, et cette pensée l'indignait. Il accusait son cœur d'ingratitude, d'insensibilité; il l'interrogeait comme un cadavre dans lequel on cherche à trouver de la vie. Malheureusement, plus il le

torturait ainsi, plus il le sentait refroidir. Dolorès était toujours ce qu'il aimait le plus au monde, mais il aimait moins toute chose; il y avait en lui comme une source amère qui coulait sans cesse et empoisonnait ses joies; il sentait enfin une sorte d'impuissance à désirer et à vouloir qui n'était autre chose que l'incapacité du bonheur.

Sa position matérielle ajoutait à ses souffrances. Il avait été habitué au travail capricieux de l'artiste, aux gains faciles, et il se lassait d'un labeur assidu qui lui apportait à peine chaque jour de quoi vivre le lendemain. Élevé au milieu d'ateliers tapissés de peintures, d'armes, d'étoffes précieuses, et accoutumé depuis l'enfance à tout ce qui était éclat et couleur, il sentait ses yeux blessés par la nudité de sa nouvelle demeure; la tristesse monotone de ces murailles blanchies se communiquait à tout son être.

Dolorès s'en était aperçue avec une surprise douloureuse. Pour elle, l'indigence n'avait rien d'amer; son amour enrichissait tout; il illuminait sa cabane et en faisait un palais de fées; non qu'il fût plus sincère que celui de Gonzalès, mais il

était unique. Aucune autre passion n'y faisait obstacle, il n'y avait pour cette vie qu'un courant et qu'une étoile.

Puis son âme était jeune ; elle n'avait rien perdu de sa première souplesse, tandis que celle de Gonzalès avait vieilli dans les épreuves. Le bonheur lui était venu trop tard ; c'était maintenant une maladie chez qui la joie elle-même éveillait un frisson douloureux.

Un jour que Dolorès était sortie pour rapporter quelques ouvrages de femme à la comtesse d'Apani, qui habitait une villa près de Carigliano, Gonzalès vint s'asseoir seul au seuil de sa cabane. Depuis qu'il ne peignait plus, sa seule joie d'artiste était de contempler la campagne, et de voir les jeunes Napolitaines gagnant la ville avec leurs corbeilles de fruits, ou agenouillées aux pieds des Madones. Il trouvait là tout ce que l'école d'Italie avait fait passer dans sa peinture : c'était un tableau immense qui comprenait tous les autres, et devant lequel il s'oubliait des heures entières.

Il l'admirait déjà depuis longtemps, lorsqu'une main folâtre se posa sur ses yeux, comme

un bandeau; le jeune homme la reconnut et la baisa.

— C'est toi, Dolorès?

— Oui, moi, mon Gonzalès; mais lève donc la tête... ne vois-tu pas dans mes yeux que je t'apporte une heureuse nouvelle?

— Laquelle?

— Oh! tu attendras... je suis venue en courant; laisse-moi respirer et fais-moi une place près de toi.

Gonzalès l'assit sur ses genoux.

— Qu'y a-t-il donc, joyeuse messagère? voyons.

— Tu sais que je viens de voir la comtesse d'Apani? et nous avons causé longtemps. Elle m'a appris que la jeune fille qui veillait chez elle à tous les travaux de femme était partie, et elle m'a proposé de la remplacer.

— Toi, s'écria Gonzalès, au service de la comtesse!

— Pourquoi non?

— Oublies-tu qui tu es, Dolorès?

— Je suis la bien-aimée d'un vannier.

Gonzalès la pressa contre sa poitrine en soupirant.

— Mais ce serait nous séparer, dit-il.

— En vérité!... Croyez-vous que je n'y aie point pensé, signor Cano?... c'est la première chose que j'ai objectée à la comtesse. » Eh! mon Dieu! m'a-t-elle répliqué, ton mari écrit bien, j'ai vu les mémoires qu'il envoie à ses pratiques; le comte a justement besoin d'un copiste, il le prendra.

— Et qu'as-tu répondu?

— J'ai accepté.

— Y songes-tu? Nous attachés à la maison du comte... sous ses ordres... presque ses valets... Je ne pourrai m'y décider.

— Oh! ne dis pas cela, Gonzalès; tu accepteras, car je le désire, et tu ne voudrais pas me refuser. N'aie pas plus de fierté que moi, ami. Que t'importe d'être le vannier Cano ou le copiste du comte d'Apani? Il ne faut point être orgueilleux avec le bonheur, et là tu seras heureux, Gonzalès: les murailles de cette pauvre cabane n'attristeront plus tes regards; nous habiterons,

dans le parc, la joyeuse maisonnette que nous avons tant de fois regardée et enviée en passant sur le chemin; tu vivras au milieu des fontaines de marbre, des tableaux, des statues, de tout ce que tu aimes et qui te manque maintenant. Puis, songes-y, nous nous assurons un asile. Si jamais nous étions découverts, le comte nous protégerait. Oh! ne refuse pas, je ten conjure.

Dolorès avait passé ses deux bras autour du cou de son amant, et levait sur lui des yeux pleins de prière.

— Qui pourrait te refuser, dit-il avec enchantement? nous irons chez le comte.

Le lendemain, tous deux se présentèrent à la villa Apani. C'était la première fois que Gonzalès y entrait; il fut frappé de sa grandeur et de sa richesse; à l'aspect des fresques qui ornaient le vestibule, il sentit son cœur battre et ses yeux se voiler: c'était depuis trois ans, les premières peintures qu'il voyait.

On leur fit traverser plusieurs salles, une porte s'ouvrit: ils se trouvèrent en face du comte et de sa femme.

— Voilà votre copiste et ma femme de charge, dit celle-ci.

Gonzalès salua; mais ses yeux, en se levant, tombèrent sur une grande toile placée au fond de l'appartement.

— Un Corrége ! s'écria-t-il.

Dolorès pâlit.

— Pardieu ! dit le comte, vous êtes connaisseur, signor Cano. Comment avez-vous appris à distinguer si bien la touche des maîtres?

— En regardant, répondit Gonzalès.

— Et où avez-vous vu leurs tableaux?

— Chez les marchands et dans les musées.

Le comte ne le pressa point davantage; il lui fit quelques questions, lui donna ses ordres et l'engagea à aller prendre possession avec Dolorès du logement qui leur était destiné.

Mais la vue de cette peinture du Corrége avait troublé Gonzalès jusqu'au fond de l'âme. Tant qu'il n'avait vu que la nature, sa passion s'était agitée sourdement en face de cet immense et écrasant chef-d'œuvre; elle était demeurée comme immobile d'impuissance et absorbée tout entière

dans une incessante contemplation; la sublimité du modèle ôtait même le désir de l'imitation; l'aspect de ce tableau du Corrége, au contraire, le rendit à toutes ses préoccupations d'autrefois. C'était comme un témoignage de ce que pouvait l'art, une leçon qui révélait les moyens d'atteindre le but.

L'amour de Gonzalès pour la peinture se réveilla, accru de toutes les contraintes qu'il s'était imposées longtemps. Ce fut comme un long jeûne dont cette imagination ardente voulait se dédommager enfin. Il n'y eut plus pour l'amant de Dolorès ni calme, ni joie, ni sommeil. Il voulut lutter contre ses tentations, mais en vain : une fièvre de désir, de douleur et de colère s'était emparée de lui; le tableau du Corrége était un talisman fatal dont il ne pouvait vaincre la puissance; il y songeait sans cesse; la nuit, il le retrouvait dans ses rêves; il croyait entendre des voix mystérieuses qui lui criaient : *Regarde! regarde!* Souvent, au point du jour, pendant que Dolorès dormait encore, se levant éperdu, il se glissait comme un criminel le long des murailles de la

villa, franchissait une fenêtre, pénétrait sans bruit jusqu'à la salle où l'œuvre merveilleuse était exposée, et demeurait là. muet, l'œil fixe, jusqu'à ce que les premiers bruits du matin le forçassent à fuir.

Cette visite redoublait chaque fois son exaltation ; il ne savait et ne pouvait s'empêcher de la faire. Semblable à ces hommes qui redoutent l'ivresse et y retombent toujours, il revenait chaque jour attiser ses désirs devant la magique peinture.

Ces émotions ne tardèrent pas à altérer gravement sa santé. La vie de Gonzalès avait toujours été menacée, et la joie inespérée que lui avait donnée l'amour de Dolorès avait pu seule conjurer la maladie ; le bonheur lui avait tenu lieu de forces ; mais avec celui-ci cessa le prodige, et le mal fit des progrès rapides. Chaque jour ses forces diminuaient : cependant jamais la vie n'avait été pour lui si douce, si facile : tout le monde l'aimait à la villa Apani, le comte le laissait libre, et ses journées s'écoulaient à promener sous les bosquets de lauriers, à lire auprès des

cascades, ou à cultiver des fleurs. Mais ces loisirs mêmes entretenaient son mal et lui étaient funestes. Uniquement préoccupé de son rêve, il ne voyait que lui sous les bosquets, près des cascades et au milieu des fleurs. Le médecin du comte avait vainement été appelé pour lui donner des soins, tous les remèdes avaient échoué contre la langueur à laquelle il succombait.

Dolorès ne négligeait rien pour pénétrer la cause de ce mal secret. Elle avait redoublé d'affection, elle avait interrogé Gonzalès ; tout avait été inutile : il avait refermé son âme sur son désespoir! Aussi tendre près de la jeune fille, il continuait à lui sourire, mais de ce pâle sourire qui glace. Celle-ci renonça à obtenir de lui une confidence qu'il paraissait décidé à refuser; mais elle se mit à scruter toutes ses paroles et tous ses mouvements, espérant découvrir, à force de surveillance, ce qu'il lui cachait.

Une nuit, elle crut entendre quelque bruit et se réveilla en sursaut. Gonzalès n'était plus là! Effrayée, elle se leva en l'appelant, et courut à la pièce voisine ; mais elle s'arrêta muette sur le seuil.

Debout devant le mur que la lune éclairait, comme devant une toile préparée, Gonzalès faisait le geste de peindre. Par instants il s'éloignait pour juger de l'effet de son tableau. Son front étincelait d'enthousiasme, et ses lèvres murmuraient des paroles interrompues.

— Courage !... j'ai trouvé ton secret, Corrége... je trouverai le tien, Raphaël... c'est le même... Mêler ses couleurs à un rayon de soleil... Regardez... c'est cela !...

Il fit quelques pas en arrière; sa figure s'illumina d'une joie céleste, et ses mains se joignirent.

— Enfin, mon Dieu! enfin, murmura-t-il.

Il demeura assez longtemps immobile, puis relevant la tête comme s'il sortait d'une profonde rêverie, il s'avança vers le mur, fit le mouvement de fermer un rideau sur sa peinture imaginaire, et s'avança vers l'autre chambre.

Ce qu'elle venait de voir avait tout révélé à Dolorès; elle résolut de sauver Gonzalès à tout prix.

Dès le lendemain, elle demanda à voir la com-

tesse ; elle la trouva causant avec son médecin.

— Que veux-tu donc, mon enfant, dit celle-ci, et pourquoi es-tu ainsi tremblante?

— Signora, répondit Dolorès, je viens vous confier un secret.

Le médecin voulut se lever.

— Restez, signor Juliano, continua-t-elle, vous aussi vous devez tout savoir.

Alors, les yeux baissés, pâle de honte et la voix étouffée, elle raconta son amour pour Gonzalès, comment celui-ci avait renoncé à son art, et comment cette résolution le faisait mourir. Quand elle eut achevé, elle joignit les mains, et laissant couler ses larmes :

— Maintenant, ajouta-t-elle, ayez pitié de moi et sauvez-le. Je ne veux pas qu'on m'arrache à lui, mais je veux qu'il vive. Vous êtes puissante, signora ; chez vous, on n'osera pas nous faire violence : cachez-nous ici, et je serai votre esclave soumise, et Gonzalès tapissera votre palais de chefs-d'œuvre.

Dolorès était tombé aux pieds de la comtesse. Celle-ci, tremblante de surprise et d'émotion,

s'efforça de la relever avec de tendres paroles; mais la jeune fille éperdue restait à genoux en répétant :

— Ne me refusez pas! Oh! ne me refusez pas!

— Qui aurait le courage de vous refuser, pauvre enfant? dit la comtesse. Rassurez-vous; Gonzalès reprendra ses pinceaux, et vous trouverez ici, tous deux, un asile sûr; mais de grâce, relevez-vous.

— Oh! non! non! s'écria la jeune fille, en couvrant de baisers les mains de la comtesse; laissez-moi à genoux pour vous remercier, signora. Oh! répétez-moi que Gonzalès pourra peindre : c'est sa vie, signora. Vous le voyez, depuis qu'il a brisé ses pinceaux, il est plus faible, plus pâle chaque jour...; et si je le perdais... oh! si je le perdais!...

— Ne craignez point cela, enfant, nous le sauverons; n'est-ce pas, docteur, que nous le sauverons?

Le médecin fit, avec hésitation, un signe affirmatif.

A ce geste, Dolorès se dressa sur ses genoux, droite et pâle...

— Ah ! s'écria-t-elle, il est perdu !

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Juliano embarrassé.

— Il est perdu ! reprit Dolorès en se levant d'un bond ; votre geste l'a dit. Oh ! ne me cachez pas la vérité. N'est-ce pas qu'il est perdu ? Depuis longtemps vous ne reveniez plus le voir; vous l'aviez donc abandonné ? O mon Dieu ! n'y aurait-il plus d'espoir ? Mais c'est impossible, depuis quelques jours il cause, il sourit, il est presque bien.

Et comme Juliano restait les yeux baissés, sans répondre.

— Ah ! reprit-elle, j'y pense maintenant : on dit qu'il y a des maladies où l'on est mieux ainsi aux derniers instants... Est-ce la vérité?

— C'est la vérité.

— La jeune fille retomba à genoux en se tordant les mains; puis, comme si son cœur se fût refusé au désespoir, elle reprit :

— Mais maintenant vous connaissez la cause de son mal, signor Juliano... Vous êtes habile.. ; vous le guérirez... Oh! dites-moi qu'on peut le guérir.

— Il est trop tard !

Dolorès jeta un cri. Au même instant, la porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Gonzalès parut, l'œil étincelant.

— Trop tard! répéta-t-il; des pinceaux alors, donnez-moi des pinceaux.

— Ah! c'est moi qui t'ai tué, dit Dolorès en se jetant dans ses bras.

— Des pinceaux! des pinceaux avant de mourir! répétait Gonzalès avec égarement... Je viens de voir le Corrége.... là, près de son tableau...; il m'a parlé... Moi aussi, je suis peintre!

Il voulut faire quelques pas en avant; mais il chancela, s'appuya au mur et s'évanouit.

On le transporta chez lui, où il reprit bientôt ses sens; mais il était en proie à une fièvre ardente. Il voulut qu'on lui apportât tout ce qu'il fallait pour peindre; toile, pinceaux, palette, il toucha tout avec une joie d'enfant : il respirait avec délices ce parfum d'atelier qu'il n'avait point senti pendant deux longues années. Lorsque le chevalet eut été approché, il se dressa sur son lit, pria Dolorès de se placer à quelques pas, et se mit à peindre.

On eût dit qu'une puissance surnaturelle était descendue en lui, et qu'il agissait sous son influence, sans avoir conscience lui-même de ce qu'il faisait. Sa main n'avait ni hésitation ni tremblement; la toile, sous son pinceau, s'animait comme par enchantement. Le comte et Juliano, placés derrière lui, ne pouvaient retenir, par instants, leurs cris d'admiration; mais Gonzalès ne les entendait pas. Les cheveux en désordre, l'œil étincelant, il peignait en chantant les airs de son enfance, oubliés depuis longtemps, et qu'il retrouvait alors comme par miracle. Tout à coup, au milieu de ces chants qui semblaient murmurés par instinct, le *romancero* favori de Dolorès se fit entendre :

« Moi aussi je vous aime, et pour vous je quitterai le château du comte. J'étais riche, je serai heureuse; j'étais puissante, je serai aimée.

. . . .

« Et ne regarde pas si mon front est plus blanc que le tien : il brunira bientôt sur la montagne; ne t'inquiète pas si mes mains sont faibles, elles se for-

tifieront par le travail; mais regarde-moi au cœur, Sanchez, car mon cœur est courageux et fort. »

Les premiers vers avaient été chantés par le mourant comme une vague réminiscence, mais insensiblement ses souvenirs semblèrent se réveiller... et il s'arrêta.

—C'est Dolorès qui chantait cela à Harlem, dit-il... le jour où je lui ai promis de ne plus peindre.

Et apercevant les pinceaux qu'il tenait à la main.

— Malheureux ! j'ai manqué à ma promesse... Perez va venir... il va nous reconnaître... Fuyons... fuyons...

Il voulut faire un mouvement pour s'échapper; le comte et Juliano le retinrent.

—Les voilà ! s'écria-t-il; Dolorès... cache cette toile... déchire-la... déchire-la !...

Il fit un effort pour saisir lui-même son tableau; mais à peine sa main l'eut-elle touché, qu'elle s'arrêta comme impuissante à consommer cette destruction. Ses deux bras se roidirent dans un geste de douleur et de prière, il retomba en arrière avec un soupir, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

LA MAISON

DE LA RUE D'ENFER.

LA MAISON DE LA RUE D'ENFER.

Le jour allait finir, et le soleil couchant ne jetait plus dans l'atelier qu'une lueur mourante; Frédéric recouvrit la pierre lithographique à laquelle il travaillait, et vint rejoindre à la fenêtre Henri Leblanc, qui s'amusait à émietter du pain aux moineaux du Luxembourg.

Eh bien! mon Raphaël, as-tu fini? demanda celui-ci en frappant sur l'épaule du jeune peintre.

— Non, le jour m'a manqué, et cependant l'éditeur doit faire reprendre la pierre demain.

— Tu es donc obligé de livrer ton travail à heure fixe?

— A peu près.

Leblanc haussa les épaules.

— Voilà où nous en sommes venus! s'écria-t-il; les artistes sont maintenant les esclaves de ces gueux de brocanteurs. Tu t'es trompé d'époque en venant au monde, mon pauvre garçon; il fallait naître quand il y avait encore des croyances, quand l'art était compris, et, au lieu de te trouver ici, en blouse de toile, dans une chambre de dix pieds, travaillant au pouce carré pour des entrepreneurs, tu serais en pourpoint de soie, l'escarcelle bien garnie, et occupé à peindre quelque vierge dans une grande cathédrale, ou quelque maîtresse de roi dans un palais.

— Mieux vaut être un pauvre ouvrier libre qu'un laquais opulent.

— Ainsi, tu es content de ton sort?

— Non; mais qui me dit que j'en eusse été plus content il y a cinq siècles?

— Je ne te comprends pas, ma parole d'honneur! on dirait que tu n'es pas artiste : tu ne te

plains jamais. Moi, je suis médecin, et par conséquent désintéressé dans la question; mais j'ai en horreur notre siècle d'épiciers. Je ne puis voir un talent méconnu sans avoir une névralgie! et l'on ne voit que cela aujourd'hui. Hier encore, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme employé aux assurances, qui est auteur d'un poëme admirable sur le *Mont Carmel.*

— Il te l'a lu?

— Non; mais il suffit de voir sa tête pour deviner que c'est un grand poëte. Il a la bosse de l'*idéalité* la plus développée que j'aie jamais rencontrée. Eh bien! personne ne le connaît; aussi est-il décidé à s'asphyxier à la fin de l'année, s'il n'a pas trouvé un éditeur; il a déjà composé la moitié de la pièce de vers qu'il laissera dans la poche de son gilet, pour que les journaux la publient.

Frédéric Garnier sourit tristement sans répondre. Il connaissait trop bien Henri pour essayer de le combattre. Depuis longtemps déjà, celui-ci avait adopté, au nom de l'art, ce rôle de procureur du roi contre l'époque, c'était sa spécialité, et ses confrères le citaient, sinon comme le

plus habile, du moins comme le plus artiste de tous les médecins de Paris.

Leblanc avait en outre cette vanité trop commune qui nous fait transformer tous ceux que nous connaissons en grands hommes, afin de nous dorer aux rayons de leur gloire. Sans cesse à la recherche des génies ignorés, il en avait chaque jour quelques nouveaux en portefeuille. Malheureusement, l'expérience avait mis en garde contre ses faciles enthousiasmes, et, auprès du plus grand nombre, son approbation était devenue plus dangereuse que profitable.

Frédéric était loin de partager les opinions de son ami; mais, voulant éviter une discussion inutile, il changea de sujet, et lui parla de son nouveau logement.

— Regarde, lui dit-il, les arbres viennent jusqu'à ma fenêtre, je suis éveillé par les pinçons qui chantent dans les tilleuls. J'ai là une porte qui donne sur les allées; j'y descends le matin quand tout est encore solitaire, et pendant deux heures je puis croire que le Luxembourg est à moi. Puis, tous les locataires sont à la campagne :

je suis seul dans ce grand hôtel et tranquille comme au fond d'un couvent.

— Tu es décidé à passer ici tout l'été?

— Tout l'été.

— Tu as donc renoncé à ton voyage d'Italie?

— Entièrement.

— Tu as eu tort.

— C'est possible.

La conversation devint languissante, et peu après Leblanc sortit pour se rendre au théâtre de l'Odéon, dont il était médecin depuis quelques mois.

Lorsqu'il fut parti, Garnier demeura accoudé à sa fenêtre, le front penché et le cœur profondément triste.

Henri ne s'était point aperçu en lui parlant de son voyage d'Italie, qu'il touchait à une espérance morte depuis peu et que le jeune peintre avait amèrement pleurée. Encouragé par quelques premiers succès (toujours faciles parce qu'ils ne portent ombrage à personne), Garnier avait fait ce rêve il y avait un an, et, comme il arrive toujours quand on est jeune, il l'avait fait tout haut

devant ses amis, présentant, sans s'en apercevoir lui-même, une espérance comme un projet. Mais la réussite, satisfaisante d'abord, s'étant bientôt montrée plus incertaine, au premier enthousiasme des protecteurs avait succédé l'indifférence. Frédéric comprit qu'on avait fait pour lui comme pour les jeunes soldats, que chacun aide le premier jour, mais auxquels, une fois en marche, on laisse tout le poids de leurs armes et tous les dangers du chemin. Ses travaux diminuèrent, on les paya moins; enfin, il fallut toucher à *cette part de l'espérance* réservée sur ses premiers gains, et loin de prêter à l'avenir, vivre avec les réserves du passé! Il y eut dans cette ruine de ses plus doux rêves bien des suspensions et bien des crises; mais les exigences de chaque jour dévorèrent lentement son pauvre trésor. — Oh! que de fois il s'indigna pendant cette lutte de voir le triomphe de la matière sur l'esprit, et du besoin sur le désir! Que de fois il s'irrita contre les dispendieuses nécessités de la vie, se condamnant à la retraite, réformant ses habitudes élégantes et essayant la faim! Mais, malgré tout,

le moment vint où il fallut reconnaître l'impossibilité de son espérance et renoncer au voyage qu'il avait vu pendant deux années comme une récompense et comme un but. Il y avait huit jours à peine qu'il s'était fait à lui-même cet aveu, et les maladroites paroles de Henri avaient ravivé toute sa douleur.

Il resta longtemps à la fenêtre complétement perdu dans sa rêverie, et ne fut rappelé à lui que par le tintement de l'horloge qui sonnait dix heures. Il remarqua alors que le Luxembourg était silencieux. La brise, qui s'était élevée, apportait jusqu'à lui les senteurs des orangers, et les blanches statues du jardin apparaissaient à travers les arbres mouvants comme une armée de muets fantômes.

Frédéric contempla un instant cette nuit pleine d'étoiles et de parfums, puis repoussa la fenêtre avec un soupir, et fit quelques pas dans l'appartement.

Mais le passage subit du ciel lumineux qu'il venait de contempler à l'obscurité de son atelier lui causa une émotion pénible ; il lui sembla qu'il

manquait d'air, d'espace; sa chambre lui fit l'effet d'un tombeau!... Il s'assit et regarda autour de lui. Quelques masques de plâtre, accrochés aux murs, se détachaient dans l'ombre, et un mannequin bizarrement drapé dessinait confusément dans un coin une forme humaine. Frédéric se sentit oppressé; à sa tristesse avait succédé une sorte de vague effroi qui n'était qu'une autre expression de l'abattement de son âme. Son isolement, qui, tout à l'heure, avait appelé des larmes à sa paupière, lui faisait peur maintenant. Il éprouvait une répugnance craintive à se lever; son oreille était attentive, et ses yeux, errant autour de lui, semblaient attendre quelque étrange apparition.

Tout à coup un pas léger retentit au dehors; la porte s'ouvrit brusquement, et une femme s'arrêta sur le seuil.

Frédéric s'était levé pâle et troublé; la femme parut chercher un instant dans l'obscurité, et apercevant enfin le jeune homme à la clarté des étoiles qui glissait sur le mur, elle s'avança droit à lui.

— M. Frédéric Garnier? dit-elle d'une voix haletante.

— C'est moi, madame.

— Vous avez ici une porte qui donne sur le jardin du Luxembourg?

— Oui, madame.

— Au nom de Dieu, ouvrez-la-moi!

Frédéric fit un mouvement de surprise.

— Oh! je vous en conjure, monsieur, reprit-elle, ne me refusez pas; je vous devrai plus que la vie!

Tout cela était dit avec un accent étranger que Frédéric n'avait jamais entendu, mais d'une voix si déchirante qu'il en fut touché. Par un mouvement rapide et instinctif, il courut à la porte qu'on le priait d'ouvrir; elle était fermée.

— Pardon, madame, dit-il en fouillant à tâtons sur sa table de travail, je cherche la clef.

— Merci, monsieur, oh! merci!... Eh bien!... vous ne la trouvez pas?

— Sans lumière, je ne puis....

— Allumez-en!

Frédéric courut dans la chambre voisine et

reparut bientôt, un bougeoir à la main. Son premier regard se porta sur l'étrangère; il demeura immobile et comme ébloui de sa beauté.

— La clef, monsieur, la clef! répéta celle-ci avec une expression d'irrésistible prière.

Il la trouva enfin parmi ses papiers et courut à la porte pour l'ouvrir; en ce moment un coup de feu retentit dans le Luxembourg. La jeune femme jeta un cri et s'appuya au mur.

— Qu'y a-t-il, madame? demanda Frédéric effrayé.

— La porte! monsieur; la porte!

Il l'ouvrit et elle se précipita dans le jardin.

Il la vit traverser l'allée, courir droit à la statue la moins éloignée, se pencher sur quelque chose de sombre, puis tomber. Il s'élança vers elle, et la trouva à genoux, tenant dans ses mains les mains d'un jeune homme étendu sans mouvement.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé madame?

— Du secours! monsieur; du secours!

Fréderic se pencha pour l'aider à redresser le corps immobile; elle voulut soulever la tête;

mais à peine l'eut-elle touchée, qu'elle poussa un cri horrible... elle venait de sentir cette tête brisée céder sous ses doigts!

— Qu'avez-vous? demanda Garnier.

— Mort! murmura la jeune femme.

Et, ouvrant les bras, elle se laissa retomber sur le cadavre. Tout cela s'était passé en quelques secondes. Frédéric était hors de lui.

La vue de ce sang et de cette femme folle de désespoir lui donnait le vertige; il regardait avec épouvante, ne sachant à quoi se décider, lorsqu'un pas régulier se fit entendre au loin; il tourna la tête et aperçut, à la clarté de la lune, deux gardes qui se dirigeaient de son côté.

La pensée d'être surpris près de ce cadavre, de se trouver peut-être mêlé à quelque crime, le glaça : son premier mouvement fut de fuir; puis il eut honte d'abandonner une femme, dont le hasard l'avait fait le protecteur. Il l'enleva dans ses bras à demi évanouie, et voulut retraverser l'allée, mais il eut à peine le temps de se jeter derrière le socle de la statue; les gardes étaient à quelques pas!

Il y eut alors pour lui un affreux moment d'attente ; les deux vétérans causaient paisiblement ; le plus jeune s'arrêta pour atteindre les branches de lilas, et Frédéric sentait son front caressé par le feuillage agité.

— Voilà un bouquet pour Louise, dit le soldat en respirant le parfum des fleurs qu'il venait de cueillir.

— Une belle nuit, ajouta son compagnon ; il fait bon vivre ici.

Dans ce moment ils tournaient le socle de marbre et leurs pieds heurtèrent le cadavre.

— Qu'est-ce que cela, Pierre?

Pierre se baissa.

— Dieu me pardonne! c'est un homme assassiné.

— Pas possible.

— Vois plutôt.

— C'est donc le coup de pistolet que nous avons entendu tout à l'heure.

— Peut-être.

— Cours au poste pour avertir, moi je resterai, dépêche.

L'un des gardes s'éloigna en courant.

Garnier n'osait respirer; ne pouvant plus fuir, il regrettait de s'être caché, et sentait pourtant qu'il était trop tard pour se montrer. Il entendit bientôt, du côté du palais, des voix et un bruit de pas; le gardien, qui s'était assuré que le cadavre n'avait plus aucun reste de vie, alla au-devant de ceux qui arrivaient; Frédéric comprit qu'il n'avait qu'un moment et qu'une chance de salut. Serrant dans ses bras la jeune femme, il abandonna le piédestal dont l'ombre l'avait jusqu'alors caché, traversa l'allée, atteignit la porte de son atelier et s'y précipita.

Son premier soin, après avoir déposé l'étrangère sur le divan, fut de courir à la fenêtre pour s'assurer qu'il n'avait été ni aperçu ni poursuivi; mais tout était calme dans le jardin : il distingua seulement, à travers les arbres et du côté de la statue, des lumières qui s'agitaient.

Il se hâta de revenir près de la jeune femme, qui commençait à reprendre ses sens.

L'embarras de Garnier était extrême : il y avait dans tout ce qui venait de se passer un mystère

trop incompréhensible pour lui permettre de hasarder aucune parole. Il demeura donc debout, à quelques pas de l'inconnue, gardant le silence et semblant attendre ses ordres.

Cependant, comme elle continuait à promener autour d'elle des regards effarés, il lui dit doucement :

— Vous êtes en sûreté, madame.

Elle attacha sur lui des yeux fixes, garda quelque temps le silence, puis se mit à murmurer tout bas des paroles sans suite. Bientôt sa voix devint plus haute ; elle se redressa d'un air égaré, en appelant Frantz avec des cris. Frédéric, effrayé, voulut en vain la calmer ; son délire alla croissant jusqu'à ce que, brisée par tant d'émotions violentes, elle se laissa retomber sans force et presque évanouie.

Le jeune peintre saisit ses mains ; elles étaient glacées ; il toucha son front, et le trouva brûlant. Quelques gouttes de sang coulaient entre les dents serrées de la jeune femme, et tout son corps était agité d'une convulsion d'agonie.

Une profonde terreur s'empara de Garnier;

tout ce qui venait de se passer lui avait ôté sa présence d'esprit habituelle. Jeté subitement au milieu d'une aventure bizarre, son imagination s'était exaltée, et, depuis quelques instants, il croyait tout possible, excepté une chose ordinaire.

Aussi, la pensée que cette femme allait mourir chez lui et le laisser sous le poids d'un mystère dont on pourrait lui demander compte fut-elle la première qui le frappa. De prompts secours pouvaient peut-être la sauver; mais où en trouver? Il n'avait pas de voisins, le portier lui-même était absent, et n'avait laissé à la loge que son père, vieillard infirme et idiot... Tout à coup le souvenir de Leblanc lui revint; l'Odéon n'était qu'à quelques pas, et il était sûr de l'y trouver. Il n'y avait point à hésiter : il jeta encore un coup d'œil à l'étrangère qui était toujours dans le même état, et courut au théâtre.

Il connaissait heureusement la place où Henri avait l'habitude de se tenir; il arriva jusqu'à lui en escaladant les stalles de l'orchestre au milieu des injures, le saisit par le bras et le força à le suivre.

8.

— A qui diable en as-tu? lui demanda Leblanc, une fois sorti de la foule.

— Tu le sauras, répondit Garnier en prenant sa course sans lui lâcher le bras; viens, viens vite.

— Mais où me conduis-tu?

— Chez moi.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose?

— Oui.

— Un accident?

— Oui.

— Il y a quelqu'un de blessé?

— Oui.

Ils arrivèrent, toujours courant, au numéro 18 de la rue d'Enfer. Frédéric frappa, la porte s'ouvrit; il s'élança vers sa chambre : l'étrangère n'y était plus !...

Il courut à la loge du portier.

— Est-il sorti quelqu'un pendant que j'étais dehors? demanda-t-il.

— Personne, monsieur.

Il revint éperdu, monta le grand escalier jusqu'au dernier étage, redescendit à son loge-

ment, ouvrit les armoires, dérangea les meubles, écarta les rideaux : il n'y avait personne.

— Mais, de par tous les diables ! que cherches-tu ? s'écria Leblanc, qui l'avait suivi dans toutes ses excursions sans y rien comprendre.

Frédéric se laissa tomber sur le divan sans répondre ; la disparition de l'inconnue mettait le dernier sceau aux mystères de cette étrange soirée.

Le lendemain du jour où Frédéric Garnier s'était trouvé le témoin de la scène que nous avons racontée, les journaux annoncèrent que le cadavre d'un jeune homme dont on ne connaissait ni le pays ni le nom avait été trouvé dans le jardin du Luxembourg.

Le jeune peintre espéra en vain de plus amples renseignements : cette affaire parut bientôt oubliée.

Mais elle avait laissé dans l'âme du jeune homme un souvenir profond. Jusqu'alors il avait séparé le monde des livres du monde pratique, et n'avait regardé comme possibles que les faits vulgaires qui se répétaient chaque jour. Ce fut

pour lui un nouvel aspect de l'existence, une réapparition de l'extraordinaire dans ce monde qu'il avait cru soumis aux seuls calculs de la nécessité ou de l'habitude.

Or, une fois cette porte ouverte, tous les rêves de son imagination prirent leur volée. Dès qu'il put croire au romanesque, il ne voulut plus songer à rien d'ordinaire; converti au culte du merveilleux, il y porta toute la ferveur d'un nouveau fidèle, et rappela à lui toutes les chimères qui l'avaient charmé au collége, alors que ses nuits se passaient à lire à la lueur d'une lampe soigneusement cachée.

Il lui sembla impossible que l'aventure dans laquelle il avait été acteur en restât là : c'était, à ses yeux, le commencement d'un livre qu'il se mit à continuer en imagination, bâtissant dans le vide de longs drames dont il faisait le dénoûment heureux ou terrible selon l'humeur du jour.

Du reste, cette crise poétique releva son âme abattue; c'était, après tout, l'espérance qui revenait au logis, déguisée en héroïne de roman.

Frédéric reprit avec courage ses travaux, sûr que quelque grand changement se préparait dans sa destinée.

L'événement ne tarda pas à justifier ses prévisions.

Un matin, qu'il travaillait avec ardeur à un tableau, Leblanc arriva, accompagné d'un visiteur que Garnier n'avait jamais vu.

— Ne te dérange pas, s'écria le médecin en entrant ; c'est devant sa toile qu'il faut voir un peintre. Je te présente M. Vertman, de Munich.

Frédéric, embarrassé, salua.

— Un admirateur enthousiaste de ton talent !

Frédéric, plus embarrassé, salua de nouveau.

— Un amateur dont tu as dû entendre citer la galerie.

Frédéric, salua une troisième fois.

Pendant tout ce temps, M. Vertman était demeuré debout et appuyé sur sa canne, dans l'attitude d'un chevalet qui attend une toile. Garnier l'engagea à s'asseoir ; mais l'Allemand jeta les yeux autour de lui et s'arrêta devant deux paysages que Frédéric regardait comme ses deux

meilleures peintures. Après les avoir examinés assez longtemps, il se détourna vers le jeune peintre.

— Cela est-il vendu?... demanda-t-il.

— Non monsieur.

— J'en offre cent louis.

Frédéric leva brusquement la tête.

— Pouvez-vous les donner à ce prix?

— Sans doute.

Vertman tira son portefeuille.

— Je les ferai prendre aujourd'hui, dit-il, en remettant à Garnier la somme proposée.

Celui-ci regarda Leblanc pour savoir s'il n'était point victime d'une mystification, mais Leblanc semblait aussi étonné que lui.

— Je voudrais avoir également de vous, reprit l'Allemand, quatre vues de Rome, mais prises sur les lieux. Avez-vous vu l'Italie?

— Je la verrai sous peu, monsieur.

Vertman rouvrit son portefeuille.

— Je payerai mille francs chaque tableau, dit-il.

Et il présenta à Garnier deux billets de banque.

Garnier voulut refuser.

— Ce sont les arrhes, dit l'Allemand. J'ai toujours eu l'habitude de m'assurer ainsi les œuvres que je commandais.

Le jeune peintre fut obligé de se conformer à cet usage et d'accepter l'argent. Il signa un reçu à M. Vertman, qui prit congé de lui presque aussitôt.

A peine fut-il parti, que Frédéric sauta au cou de Leblanc.

—J'irai en Italie! j'irai en Italie! Comment, s'écria-t-il, je pourrai voir les fresques de Raphaël et de Michel-Ange!... Regarde! je suis riche; j'ai là de quoi attendre, de quoi devenir peintre!...

Il agitait ses billets de banque comme des castagnettes, et dansait autour de son atelier en renversant les tabourets.

— Et dire, ajouta-t-il tout à coup, que le bonheur, la gloire, tout, enfin, peut dépendre de quelques chiffons de papier comme ceux-ci!... Penser qu'avec 4,500 francs on peut faire un grand homme!... Oh! mes beaux billets de banque, mes protecteurs, mes bons génies, mes dieux!... Et il les embrassait.

Honnête M. Vertman !... et moi qui ne pouvais pas souffrir les Allemands !... la première nation du monde pour acheter des tableaux !... Désormais je veux faire ma prière, les yeux tournés vers le Rhin, comme les vrais croyants vers la Mecque; je veux apprendre à fumer et à aimer la choucroute ?... Mais où diable, Leblanc, as-tu déterré ce vertueux amateur ?

— Mon Dieu, un hasard... je l'ai rencontré à l'Odéon ; nous avons parlé art, je t'ai cité ; il avait vu des toiles de toi chez les marchands, et il m'a demandé à te voir.

— Merci : c'est toi qui as ouvert ma porte à la bonne fortune ; tu auras été mon Mercure ! Je veux te peindre en gilet de flanelle, le caducée à la main, et les ailes rivées aux talons de tes bottes.

— Tu deviens fou...

— De joie, c'est possible ; quand on n'en a pas l'habitude !... A propos, tu restes avec moi !... Je ne veux pas que ce jour finisse comme un jour ordinaire : nous dînerons chez Véry, et je loue une loge à l'Opéra.

— Tu ferais mieux de te faire soigner et de boire de la tisane de laitue.

— Eh! au nom de Dieu, laisse-moi le temps de cuver ma joie; tu ne comprends pas que je jouais mon avenir contre le diable, et que je viens de gagner la partie. Aujourd'hui, vois-tu, j'ai foi en moi; je me sens fort, puissant; le roi de France ne me vient pas au coude. Partons. Je vais acheter une boîte de voyage, un chapeau de paille et un passe-port.

Cinq jours après, Frédéric Garnier était sur la route de Marseille; où il allait s'embarquer pour l'Italie; sa folle joie s'était calmée; il en avait pris possession, et un sentiment de bonheur grave en avait pris la place. Près de voir les chefs-d'œuvre dont la pensée avait occupé si longtemps ses rêves d'artiste, il éprouvait une sorte de sentiment inquiet comparable à celui de la jeune fille qui marche vers l'autel où l'attend son fiancé. Aussi, lorsqu'on lui montra Gênes sortant des brumes du matin, ne put-il retenir un cri : l'Italie était enfin devant lui!

Il visita successivement Florence, Pise, Naples,

Venise et Rome, retrouvant partout, dans les musées, dans les églises, dans la campagne, dans l'air, les sublimes traditions de l'art. Les premiers mois de son voyage furent consacrés à l'admiration; mais bientôt le besoin d'imiter le saisit au milieu de ces œuvres de choix et de cette nature d'élite; il se mit à peindre, et s'aperçut de l'influence que l'aspect du beau avait déjà exercée sur lui. Son œil était devenu plus intelligent, sa main plus ferme; je ne sais quelle incarnation de tout ce qui l'entourait l'avait pénétré à son insu : il acheva en trois mois un tableau plus important que tous ceux qu'il avait essayés jusqu'alors, et l'expédia en France pour l'exposition qui allait s'ouvrir.

Bien qu'il sentît vivement tout ce qui manquait à son œuvre, il espérait qu'elle serait remarquée et lui vaudrait quelques encouragements. Il attendit donc avec une fiévreuse impatience l'ouverture de cette espèce de concours où le public était appelé à juger. Il reçut enfin de Leblanc la lettre suivante :

« Voilà huit jours que les galeries sont

ouvertes ; mais avant de t'écrire, j'ai voulu savoir ce que le public déciderait de ton œuvre.

« Sois heureux, frère, le public t'a compris ! le génie a forcé l'ignorance elle-même à l'admiration.

« Frère, bénie soit la mère qui t'a donné le jour, car la patrie lui devra une de ses gloires, et son fils sera grand parmi les hommes.

« Déjà une acclamation unanime s'élève sur ton passage ; monte au Capitole, triomphateur, sans t'occuper des injures que quelques soldats ivres chantent à la suite de ton char !

« Adieu, te voilà victorieux et tout-puissant ; mais n'oublie point, César, que le premier j'ai su découvrir l'auréole autour de ton front !

« Henri Leblanc. »

« *Post-scriptum.* — N'oublie pas de m'expédier, par Livourne, les cordes de violon et la pâte de macaroni que je t'ai demandées. »

Sauf le *post-scriptum*, qui était fort clair, Frédéric ne comprit pas grand'chose à ce que lui écrivait son romantique ami. Il s'aperçut seulement, à la ponctuation étrange de sa lettre, divisée en

une juste confiance en lui-même et s'avoua sa force qu'il avait jusqu'alors discutée.

Après avoir achevé d'étudier l'Italie, il résolut de revenir en France, où l'appelaient sa réputation nouvelle et des travaux importants qu'il avait acceptés. Il remonta donc jusqu'à Milan et entra en Suisse pour gagner le Rhin vers Bâle, puis Paris.

Il s'attendait à de sublimes spectacles, à de puissantes et douces émotions; il espérait trouver dans ces nids d'aigle de vrais descendants de Guillaume Tell!... il ne vit que de petits peuples sur de grandes montagnes, et la sublime opulence de la création faisant honte à l'avaricieuse rapacité des hommes! La Suisse qu'il avait espérée n'existait plus; celle qu'il parcourut n'était qu'un panorama magique où l'on payait tout, depuis le fromage des chalets jusqu'aux avalanches des montagnes; depuis la bonne mine de la fille d'auberge jusqu'au point de vue de la cascade. Partout il lui sembla contempler de gigantesques décorations peintes par quelque Titan, élève de Daguerre, pour l'amusement des touristes.

A peine s'il put rencontrer de loin en loin quelque ravine oubliée sous les pins, quelque mer de glace hors de la route des voiturins, quelques lacs encadrés de pitons bleuâtres, au bord desquels il lui fût permis de s'asseoir et de peindre sans craindre l'arrivée d'un Anglais en blouse grise; car depuis quinze ans les Anglais se sont abattus sur la Suisse comme les sauterelles sur les plaines des Pharaons, avec cette différence pourtant que les sauterelles dévoraient l'Égypte, et que c'est la Suisse qui dévore les Anglais; vous les coudoyez depuis Sion jusqu'à Berne. Partout où vous apercevez quelqu'un qui mange, consultez un *Guide du voyageur*, vous pouvez chanter le *God, save the queen* avec l'assurance d'être compris.

Frédéric Garnier arriva donc à Bâle , un mois après son départ de Milan, ayant vu plus d'Anglais que de glaciers, fatigué de favoris blonds et de voiles verts, et prêt à chanter avec les jeunes premiers de M. Scribe :

Je suis Français, mon pays avant tout.

Au moment de son arrivée, il y avait grande foule à Bâle pour les élections ; les étrangers affluaient d'Alsace et d'Allemagne, si bien que toutes les auberges étaient pleines. Frédéric sollicita vainement de dix hôteliers une de ces couchettes de plumes ornées de deux serviettes auxquelles on donne le nom de lit en Suisse ; il fut partout repoussé, et il ne lui restait plus à visiter que *les Trois Rois*, hôtel en renom où il avait moins de chances que partout ailleurs de trouver un gîte; aussi ne prit-il point la peine de descendre de son voiturin; il se contenta de l'arrêter devant la porte, et, selon l'usage suisse, l'hôtelier accourut.

— Un lit, demanda Garnier.

— Je n'en ai plus, monsieur.

— Au diable les auberges et les élections! Alors, je dîne, et je continue jusqu'à Saint-Louis.

— Vous allez être servi.

Frédéric se prépara à descendre du voiturin; ses yeux, en se levant, tombèrent sur un voyageur debout à la porte de l'hôtel, et qui causait avec une dame voilée; c'était M. Vertman! Il laissa échapper une exclamation de surprise et

fit un geste ; mais au même instant la femme voilée rentra vivement en entraînant son interlocuteur.

Frédéric se hâta de régler avec le cocher et entra dans la salle des voyageurs pour les rejoindre. Il y avait beaucoup de monde. Il chercha quelque temps inutilement; enfin il rencontra l'hôtelier et lui demanda M. Vertman.

— Il est parti, monsieur.

— Parti?

— Il y a quelques minutes à peine.

— Et où va-t-il?

— A Baden.

— Il était ici depuis longtemps?

— Depuis deux jours seulement. J'ignorais qu'il dût quitter Bâle aujourd'hui.

— Alors vous pouvez disposer de la chambre qu'il occupait?

— Je viens de la donner; mais celle de sa nièce est à la disposition de monsieur.

— Je l'arrête.

Après avoir admiré le Rhin, visité la cathédrale et la bibliothèque, Frédéric, fatigué, se fit indiquer sa chambre et y monta.

Elle était encore dans le désordre où l'avait laissée celle qui l'occupait quelques heures auparavant, et tout y prouvait la précipitation d'un départ inattendu : des papiers déchirés étaient épars sur le parquet; une ceinture avait été oubliée sur un fauteuil, et un livre y était encore ouvert. C'était la *Valérie* de madame de Krudner!

Après avoir parcouru quelques pages de ce dangereux chef-d'œuvre, le jeune peintre revint vers la cheminée, où il avait vu briller un médaillon. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il jeta un léger cri : il venait de reconnaître le portrait de l'inconnue du Luxembourg.

Il se rappela alors la femme qu'il avait vaguement entrevue causant avec Vertman, et il ne douta point que ce ne fût elle. Elle l'avait sans doute aperçu, et son départ subit n'avait eu d'autre but que de l'éviter. Mais comment se trouvait-elle la nièce de ce même M. Vertman qui avait fourni au jeune peintre les moyens de faire son voyage d'Italie?... C'était donc elle qui l'avait envoyé? L'Allemand n'était-il venu qu'à son instigation, et cet achat de tableaux n'avait-il été

qu'un détour adroit pour forcer Frédéric à accepter un bienfait, ou n'était-ce pas plutôt un moyen détourné pour l'éloigner de France?...

Garnier se perdait en conjectures; mais, quel qu'eût été le motif de l'étrangère, il eût voulu à tout prix sonder cet incompréhensible mystère, et la rencontre fortuite qu'il venait de faire à Bâle avait ravivé toutes ses curiosités.

Bien des fois, en lisant la vie des maîtres, il avait envié leur existence aventureuse. Il lui sembla qu'il dépendait de lui de laisser aussi à ses biographes futurs l'occasion de quelque romanesque histoire. Il se trouvait d'ailleurs dans une de ces veines d'audace que donne la réussite; il pensa qu'il touchait peut-être à la découverte de quelque étrange secret; il se rappela la beauté de l'inconnue, réfléchit qu'il pouvait encore, sans inconvénient, retarder de deux mois son retour à Paris et résolut enfin de partir dès le lendemain pour Baden, à la recherche de M. Vertman et de sa nièce.

Mais lorsqu'il y arriva, tous deux étaient déjà repartis pour Vienne. Frédéric balança un instant

à poursuivre; mais ce qu'il venait de voir de l'Allemagne le ravissait. Il avait du temps, de l'argent; il continua sa route, toujours précédé par l'oncle et la nièce, dont il ne perdit les traces qu'en entrant dans la capitale de l'Autriche.

Vienne est le Paris de l'Allemagne. La vie y est facile, le peuple gai et les plaisirs nombreux. Garnier n'était pas tellement préoccupé de son inconnue qu'il oubliât tout le reste; il visita les monuments et les musées dans le plus grand détail. Un soir, en entrant au théâtre, il entendit parler français et se retourna : c'était Henri Leblanc.

Le médecin et le peintre s'embrassèrent comme deux compatriotes qui se rencontrent à l'étranger.

Je te croyais à Rome, dit Leblanc.

— Et moi, je te croyais à Paris.

— Que diable es-tu venu faire ici?

— Me préparer une clientèle.

— Comment! tu voyages en Allemagne pour te faire une clientèle à Paris?

— Cela n'est pas plus étonnant que de retour-

ner de Rome en France, en passant par Vienne.

— Tu te moques de moi.

— Nullement. On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'un docteur Allemand qui a trouvé le moyen de guérir par les infiniments petits.

— Je comprends, tu es venu étudier son système.

— Du tout; je suis venu pour voir les musées de Munich, de Vienne et de Berlin; mais à mon retour à Paris je me fais médecin homœopathe. On saura que j'arrive d'Allemagne; on pensera que j'ai étudié la doctrine sur les lieux, et ma fortune est faite.

— C'est-à-dire que tu tromperas ce pauvre public.

— Des épiciers, murmura Leblanc, en haussant les épaules avec un superbe dédain. Mais où loges-tu?

Garnier lui donna son adresse.

— J'irai te voir. Je veux te présenter dans les salons que je fréquente. J'avais des lettres d'introduction pour tout le monde; on m'a reçu à

bras ouverts, et, depuis quinze jours, je passe toutes mes soirées à manger des tartines de jambon dans les meilleures sociétés de Vienne.

Garnier accepta l'offre de son ami, espérant obtenir des personnes qu'il verrait quelques renseignements sur M. Vertman et sa nièce.

Pour faciliter cette recherche, il pensa à copier en grand la miniature que le hasard avait mise en sa possession, espérant faire plus facilement reconnaître celle qu'il cherchait. Il achevait ce travail lorsque Leblanc entra.

— Ah! ah! dit-il, on sait déjà ton arrivée à Vienne?

— Pourquoi cela?

— Puisque tu fais des portraits!... Je connais cette dame.

— Toi! s'écria Frédéric.

— Moi-même.

— Et sais-tu son nom?

— On me l'a dit, c'est un de ces sobriquets barbares impossible à retenir. Je l'ai vue plusieurs fois chez la comtesse de Rimberg avec son mari.

— Elle est mariée?

— Eh oui, avec un Hongrois à moustaches, qui ne ressemble pas mal à un chat-tigre empaillé... Tout le monde en a peur, y compris sa femme, qui l'a, dit-on, épousé de force.

— Comment cela?

— Oh! il y a toute une histoire! Il paraît que c'était une fille d'un pauvre pasteur de campagne. Le Hongrois en est tombé amoureux, et, comme elle était promise à un autre, il a fait condamner le fiancé pour braconnage, puis il a épousé à sa place.

— Et on reçoit ce misérable?

— Comment donc!... c'est un seigneur riche et fort bien en cour... Il a été chargé de plusieurs missions secrètes.

Frédéric n'en demanda pas davantage, de peur d'éveiller les soupçons de Henri, dont il connaissait l'indiscrétion. Il le pria seulement de le présenter chez la comtesse de Rimberg. Mais le soir même, comme ils s'y rendaient ensemble, en passant par la rue de Leopoldstadt, Leblanc lui montra un équipage qui venait de s'arrêter devant un hôtel somptueux.

— Tiens ! dit-il, voilà le mari de ton beau modèle qui rentre chez lui.

Garnier se détourna vivement et aperçut un homme d'une taille élevée, qui descendait de voiture ; mais il était seul.

Le lendemain, Garnier habitait la rue de Leopoldstadt, et des croisées de sa chambre élevée il pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'hôtel que Henri lui avait désigné la veille. Quelques adroites questions faites à son hôtesse lui confirmèrent le récit de Leblanc, et il résolut de ne rien négliger pour savoir s'il avait réellement retrouvé son inconnue, et pour découvrir enfin le mot de cette curieuse énigme.

Parmi les fenêtres de l'hôtel donnant sur la rue, il en avait remarqué deux dont les stores étaient constamment baissés. Il pensa que ce devait être la chambre de la jeune femme. Deux jours s'écoulèrent sans qu'il pût vérifier sa supposition ; enfin le troisième jour, une des fenêtres s'ouvrit, et le seigneur hongrois vint s'accouder à la balustrade.

Les derniers rayons du soleil couchant jouaient

dans les rideaux et jetaient jusqu'au fond de l'appartement une lueur mourante. Frédéric crut y apercevoir une femme vêtue de blanc étendue sur un canapé; mais elle était trop loin et trop peu éclairée pour qu'il pût la reconnaître. Le Hongrois demeura assez longtemps seul au balcon, et la nuit commençait à venir, lorsque, tout à coup, il se retourna, et, à ses mouvements, Frédéric devina qu'il parlait. Alors l'ombre blanche et confuse que le jeune peintre avait distinguée au fond de l'appartement parut s'agiter; elle se leva avec effort, et s'avança lentement vers la fenêtre.

Frédéric avait soulevé le rideau derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu caché; la tête en avant, l'œil fixe, et retenant son haleine, il attendait que cette forme fût devenue plus distincte. La jeune femme, qui s'était avancée le front baissé, releva tout à coup la tête; ses yeux rencontrèrent ceux de Garnier!... Le jeune homme voulut se retirer; mais, avant qu'il se fût replié en arrière, il la vit étendre les mains, et l'entendit pousser un cri.

Il demeura quelques instants immobile, n'osant

relever le rideau, qu'il avait laissé retomber devant lui; mais bientôt retentit le bruit d'une fenêtre qui se refermait avec violence; il avança la tête... Le Hongrois et l'inconnue avaient disparu, et les stores étaient baissés de nouveau.

Le soir même, son hôtesse lui apprit que l'on était venu demander des renseignements à son sujet; que l'on s'était informé de son nom, de son pays, de ses habitudes, et du motif de son séjour à Vienne. Frédéric devina sans peine la cause de toutes ces questions : on l'avait reconnu! Il comprit tout ce qu'il avait à craindre dans un pays étranger où il se trouvait sans protection et en possession d'un secret que certaines gens pouvaient vouloir étouffer à tout prix; il résolut, en conséquence, d'agir avec la plus grande circonspection.

Quelques jours s'écoulèrent sans événements; les fenêtres de l'hôtel hongrois ne s'étaient point rouvertes, et Garnier commençait à craindre que l'inconnue ne fût partie. Un soir, Leblanc arriva avec deux billets pour l'Opéra.

— Hâtons-nous, lui dit-il, c'est une pièce nouvelle, et il y aura foule aujourd'hui.

Ils eurent en effet beaucoup de peine à se placer. Après une assez longue attente, le rideau se leva. Frédéric reconnut, dès les premières scènes, un opéra français dont il avait vu les premières représentations à son départ de Paris; rien n'avait été changé à l'œuvre français, c'était le même dialogue, les mêmes chants, la même instrumentation; si l'on eût entendu les acteurs chanter juste et l'orchestre jouer en mesure, on se fût cru au théâtre de la Bourse, à Paris.

Déjà les deux premiers actes avaient été joués et le rideau allait se lever pour la troisième fois, lorsque Garnier sentit un papier se glisser sous ses doigts; une main furtive disparut au même instant dans la loge voisine, et, avant qu'il eût songé à ce qu'il devait faire, il entendit la porte de cette loge se refermer.

— Le billet ne contenait que ces mots tracés au crayon :

« Jeudi, trouvez-vous au bal masqué de la duchesse de Remberg, en costume albanais; si l'on vous demande *ce que vous cherchez*, vous répondrez : *Que sais-je?* »

L'écriture du billet était d'une main de femme, et Frédéric ne douta pas un instant qu'il ne vînt de son inconnue.

Leblanc l'avait justement présenté la veille à la duchesse de Remberg, et celle-ci l'avait invité à la fête qu'elle donnait; rien ne s'opposait donc à ce qu'il s'y trouvât; il résolut de se rendre au bal et de tout essayer pour pénétrer le mystère qui le préoccupait depuis si longtemps.

Le jour venu, il revêtit le déguisement indiqué et se présenta chez la duchesse. Son empressement lui avait fait devancer l'heure ordinaire; il y avait encore peu de monde dans les salons.

— Après avoir examiné tous les invités déjà venus, Frédéric se plaça près de la porte pour voir entrer ceux qui arrivaient, espérant qu'un hasard pourrait lui faire reconnaître la femme qu'il attendait; mais la foule le força bientôt à quitter cette place; repoussé peu à peu vers le haut des salons, il renonça à une recherche impossible, et se décida à attendre.

Cependant la nuit s'avançait; les danses avaient été déjà plusieurs fois interrompues et

reprises, l'orchestre venait de se taire de nouveau, et les invités se portaient vers la salle du banquet que l'on venait d'ouvrir. Fatigué de la lumière et du bruit, Garnier laissa passer les flots riants des danseurs; il aperçut une porte entr'ouverte, la poussa doucement et se trouva dans une petite bibliothèque à peine éclairée.

Il se laissa tomber sur un canapé en poussant un soupir de lassitude et d'ennui; il y était à peine depuis un instant qu'un pas léger se fit entendre, il se retourna, une femme en riche costume espagnol était debout derrière lui.

— Que cherchez-vous? lui demande-t-elle à voix basse.

— Que sais-je?...

— Elle fit un mouvement, et regarda de tous côtés.

— Plus bas, monsieur, murmura-t-elle.

— Nous sommes seuls, madame.

Elle s'approcha davantage.

— Qu'êtes-vous venu faire à Vienne, monsieur ?

— Vous chercher.

La jeune femme recula.

— Me chercher, et pourquoi ?...

— Pour la seconde fois, je vous dirai : « Que « sais-je, madame ? » Votre apparition a été un événement si extraordinaire dans ma vie, qu'en retrouvant vos traces j'ai été saisi d'une inquiétude curieuse, et qu'à tout prix j'ai voulu vous revoir.

— Qu'avez-vous à me demander ?

— Tout, madame, car je n'ai rien deviné au drame dont vous m'avez fait le témoin et presque l'acteur. Je ne sais ce que je dois croire, et ce secret me pèse comme un remords. Ah ! vous avez l'âme trop ferme, madame, pour ne pas comprendre que mon impatience de connaître est autre chose qu'une vaine curiosité. C'est je ne sais quel espoir romanesque d'aider à quelque grande réparation, de vous être utile !... c'est le besoin de vous parler de ce que vous avez fait pour moi ; car je le sais maintenant, ce M. Vertman, qui m'a rendu subitement assez riche pour que je pusse visiter l'Italie, était envoyé par vous ; ce que j'avais cru un hasard heureux

n'était qu'un bienfait caché; mais ce bienfait, madame, je dois savoir à quel titre il m'a été accordé et quelle obligation il m'impose. De quoi cet argent était-il le prix, dans votre pensée? payait-il mon silence ou un service rendu ?

— L'un et l'autre, monsieur.

— Alors je le refuse, madame, s'écria Frédéric vivement : je ne vends ni mes services, ni ma discrétion.

— Par grâce, écoutez-moi, monsieur... Vous êtes venu ici, dites-vous, poussé par une noble curiosité; vous voulez me servir; eh bien! monsieur, qu'il vous suffise de savoir que tout ce qui s'est passé est irréparable; que le malheur en pèse sur moi seule désormais ; que votre présence peut me perdre. Je suis une esclave enchaînée dans l'antre d'une bête féroce qui, à la moindre colère, me tuera... Le secret que vous me demandez me coûterait la vie, monsieur, s'il était connu... Oh ! je vous en conjure, quittez Vienne; retournez en France... Vous ne savez pas quel danger vous courez ici... Vous avez déjà excité la jalousie du comte. On vous surveille; on vous

suit. Il a fallu le hasard et le tumulte de cette fête pour que je pusse vous parler. Il me cherche peut-être déjà.

En prononçant ces mots, la jeune femme regarda autour d'elle avec inquiétude. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent vers le fond du cabinet; elle recula en faisant un geste d'épouvante. Frédéric, qui avait suivi son mouvement, aperçut dans une glace le reflet d'une tête penchée à la porte entr'ouverte. Il se leva avec une exclamation de surprise et fit un pas vers la porte ; mais elle s'ouvrit brusquement, et un homme en costume d'Arménien parut debout sur le seuil.

— Je vous dérange? dit-il d'une voix sombre.

A cet accent, l'étrangère recula, chancelante et éperdue.

— Que voulez-vous? monsieur, et qui vous a permis de nous écouter? demanda Frédéric.

Sans lui répondre, l'Arménien voulut s'avancer vers la jeune femme; mais Garnier lui barra le passage : les deux hommes se regardèrent un instant en silence, dans une attitude de provocation et de haine. Enfin tout à coup l'Arménien

arracha son masque, et montra au jeune homme la figure sauvage du seigneur hongrois.

— Me reconnaissez-vous? demanda-t-il d'une voix terrible.

— Je n'ai point l'art de lire les noms sur les visages, répondit Frédéric froidement.

— Votre compagne sera plus habile.

— Arrière, monsieur!

— Bas ces masques!

— Arrière! vous dis-je.

Le Hongrois porta la main à son poignard, et Garnier à son yatagan. Mais dans ce moment la musique se fit entendre; la foule venait de rentrer dans les salons, et une foule de masques se précipita dans la bibliothèque en riant. Frédéric profita de ce moment de tumulte pour ménager à la comtesse les moyens de s'échapper, et lorsqu'il se retourna pour chercher l'Arménien, il ne le retrouva plus.

Le lendemain, il était seul dans sa chambre, occupé à ranger dans une malle quelques effets de voyage, quand le seigneur hongrois entra brusquement.

A sa vue, Frédéric tressaillit; l'étranger s'avança vers lui, et demanda M. Frédéric Garnier.

— C'est moi, monsieur.

— Lisez.

Garnier, étonné, prit la lettre qui lui était présentée et reconnut, au premier coup d'œil, l'écriture du billet qu'il avait déjà reçu; il l'ouvrit et lut :

« Nous n'avons échappé que par miracle au comte; uue seconde entrevue nous perdrait. Si je vous ai jamais inspiré quelque intérêt, partez sur-le-champ : peut-être pourrai-je répondre quelque jour aux questions que vous m'avez adressées, mais il faudrait pour cela du temps et de la liberté. Partez donc sans rien attendre, sans me rien demander; tachez d'oublier une nuit dont je voudrais effacer le souvenir avec tout mon sang. MARGUERITE. »

— Vous avez lu? demanda le comte à Garnier.

— Oui, monsieur.

— Quelles sont vos armes?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

Le Hongrois leva les yeux sur Frédéric avec un étonnement farouche.

— N'avez-vous point lu l'adresse de cette lettre, monsieur?

— C'est la mienne.

— Et qui l'a écrite?

— Je l'ignore.

— Allons, monsieur, la feinte est inutile, s'écria le comte en frappant du pied... Me croyez-vous donc aveugle et sourd?... Je n'ai jamais laissé d'injure impunie, il faut qu'un de nous meure, vous le savez. N'espérez point m'échapper cette fois, nous ne sommes plus chez madame de Remberg; quelque temps qu'il vous faille pour retrouver votre courage, j'attendrai, car je ne veux sortir d'ici que pour recevoir satisfaction.

A ces mots, le comte s'assit, comme s'il eût voulu mieux témoigner de sa résolution; mais en s'appuyant au marbre de la cheminée sa main rencontra le médaillon trouvé à Bâle par Frédéric; il le prit avec distraction, le retourna et reconnut le portrait de la comtesse.

Il se releva avec un cri de rage.

— Monsieur, dit-il à Garnier, les dents serrées, je vais chercher des armes, dans une heure je serai ici. Et si vous refusez de vous battre... je vous tuerai!

Frédéric, resté seul, s'assit pensif. Ce qui s'était passé depuis quelques jours avait fait succéder à sa curiosité première une sorte de repentir. En cherchant à pénétrer le mystère qui se rattachait à la comtesse, il avait obéi à la fois à un caprice poétique et à une vanité romanesque de jeune homme. Il avait rêvé tout un drame, dans lequel il avait eu soin de se donner le plus beau rôle, et dont les péripéties étaient disposées d'avance à son avantage; mais il vit bientôt que, dans son enthousiasme, il n'avait tenu compte ni des difficultés, ni des ennuis, et il commença à comprendre que les grandes aventures étaient plus distrayantes dans les livres que dans la réalité. La scène qui avait eu lieu la veille, chez madame de Reinberg, et dans laquelle la jalousie sauvage du Hongrois s'était révélée, l'avait déjà fait réfléchir, et il était bien résolu à la prudence lorsque la provocation du comte était venue tout déranger.

Il pouvait détruire sans doute l'erreur qui avait amené cette provocation : mais pour cela il fallait tout raconter, livrer un secret duquel dépendaient l'honneur, la vie d'une femme, et ce moyen de salut lui répugnait comme une lâcheté. D'ailleurs, quelle preuve donner à l'appui de ses paroles? Le comte ne pouvait-il pas refuser de croire, ou même d'écouter? Était-il même bien sûr, enfin, qu'il ignorât la vérité, et que sa jalousie ne fût pas un prétexte, et qu'il ne songeât pas à frapper un témoin sous l'apparence d'un rival?...

Frédéric ne savait à laquelle de ces suppositions s'arrêter; cependant, à tout événement, il écrivit à Leblanc une lettre dans laquelle il lui racontait succinctement ce qui s'était passé, lui exprimait ses dernières volontés, dans le cas où il succomberait.

Lorsqu'il eut achevé, il relut sa lettre lentement, et il se sentit pénétré d'une profonde tristesse. Cet adieu à la vie, pourquoi ne l'avait-il point écrit une année auparavant, lorsqu'il était encore pauvre et inconnu? alors rien ne l'attachait

à la terre ; mourir n'eût été pour lui que fermer les yeux et ne plus souffrir ; mais non, la fortune avait voulu lui montrer tout ce que l'existence a de doux, elle l'avait fait riche, heureux, admiré, puis maintenant, au milieu de la joie de son triomphe, elle étendait la main pour le frapper, comme si le bonheur qu'elle lui avait d'abord donné n'avait eu pour but que de lui faire mieux sentir l'amertume de mourir. Cette pensée fit venir une larme aux paupières du jeune homme, mais il maîtrisa son émotion, et plia la lettre.

Comme il achevait, le comte entra : il portait à la main deux pistolets de combat.

— Je suis à vous, dit Frédéric.

Le comte déposa ses armes sur la cheminée.

Garnier cacheta la lettre destinée à Leblanc, mit l'adresse et se leva. — Avant de sortir, monsieur, dit-il, encore un mot : ce sera le dernier. Je jure sur l'honneur que je n'ai jamais aimé la comtesse, que je ne l'ai vue que deux fois, que j'ignore même son nom, que ce portrait dans lequel vous avez vu un gage d'amour a été trouvé par moi à Bâle où il avait été oublié.

— Mensonge! mensonge!... et la lettre!

— La lettre... celle qui l'a écrite a seule le pouvoir et le droit de l'expliquer, monsieur.

— Et elle le fera, dit une voix calme.

Frédéric et le Hongrois se retournèrent en même temps. La comtesse était debout à la porte, qui venait de s'ouvrir.

— Marguerite! s'écria le comte, que venez-vous faire ici?

— Vous empêcher de commettre un crime.

— Sortez! sortez!

— Je ne sortirai qu'avec vous, M. le comte.

— Ah! vous avez peur pour votre amant!

Elle jeta au Hongrois un long regard de mépris et de colère. — Mon amant, dit-elle d'une voix tremblante, vous savez bien qu'il n'est point ici, monsieur le comte...

— Mais cette lettre... cette lettre, madame!

— Avez-vous oublié, monsieur le comte, un jeune homme auquel j'étais promise et que vous avez fait lâchement jeter dans les prisons pour m'arracher à lui?

— Il ne s'agit point de Frantz, madame.

— Vous vous trompez; car celui-là je l'aimais avant de devenir votre femme par violence, et après je l'aimai encore davantage. Vous l'aviez fait condamner comme un criminel avant de me conduire en France, et cependant il parvint à m'y rejoindre.

— Lui!... c'est impossible!...

— Vous étiez absent, monsieur le comte, occupé d'intrigues politiques à Londres : je pus le recevoir sans crainte...

Le comte étendit la main vers ses pistolets.

— Pas encore, monsieur, dit la jeune femme avec un rire amer... il faut que vous sachiez tout... Frantz était à Paris depuis deux mois quand vous m'annonçâtes votre retour. Il me proposa alors de fuir avec lui... Mais j'avais encore mon enfant... J'étais sûre d'ailleurs que nous ne pourrions échapper à votre poursuite, que cet enlèvement coûterait la vie à Frantz... je voulais le sauver! Malheureuse!... je refusai... Je reçus alors une lettre de Frantz qui m'écrivait :

« Ce soir, je serai sous vos fenêtres pour vous attendre ou pour mourir. »

— J'étais à la campagne, j'arrivai à Paris éperdue; le Luxembourg venait de se fermer! je courus chez monsieur, qui demeurait au-dessous de notre appartement; il m'ouvrit une porte donnant sur le jardin, et quand j'arrivai... quand j'arrivai... Frantz était mort, monsieur.

La jeune femme cacha son visage dans ses deux mains.

— Vous comprenez maintenant, reprit-elle après un long silence, pourquoi la présence de monsieur me troubla la première fois que je l'aperçus; pourquoi j'ai voulu le voir et lui écrire pour l'éloigner.

Le comte avait tout écouté dans un calme terrible, un pistolet de chaque main, l'œil fixe et les lèvres serrées. Il s'avance enfin vers Garnier, qui était demeuré muet et épouvanté.

— Vous quitterez Vienne demain, monsieur, dit-il, d'un accent bref.

Le jeune homme fit un mouvement, mais la comtesse lui jeta un regard suppliant.

— Je partirai, monsieur, dit-il froidement.

Alors le comte saisit le bras de la jeune femme,

qui frissonna sous cette étreinte, et tous deux disparurent.

Un mois après, Frédéric Garnier rencontra à Paris, Leblanc, qui arrivait de Vienne. Les deux amis causèrent quelque temps.

— A propos, dit tout à coup Henri, je sais le nom de ta Hongroise; c'est la comtesse Marguerite de Cleswolter.

— Comment l'as-tu appris?

— Je l'ai vu sur ses billets d'enterrement.

— Que dis-tu? s'écria Frédéric épouvanté, la comtesse...

— Est morte le lendemain de ton départ!

PIERRE RIVIÈRE.

PIERRE RIVIÈRE.

En 1830, vivait au village de la Faucterie, commune d'Aunay, un jeune homme de quinze ans, nommé Pierre Rivière, que l'on désignait généralement sous le nom de Rivière l'Idiot. Pierre, en effet, ne ressemblait nullement aux paysans de son âge : on ne l'avait jamais vu danser sur la pelouse du *commun,* lutiner les jeunes filles pendant les *batteries*, ni boire avec des camarades sous les tilleuls du cabaret. Farouche et timide, Rivière fuyait toutes les assemblées ; on racontait même de lui, aux veil-

lées, mille choses étranges. Gabriel Retout, se reposant un jour sous des pommiers, avait entendu dans le chemin deux voix d'hommes en fureur, qui se menaçaient; plein d'épouvante, il s'était levé, et ayant regardé à travers la haie, il avait apercu Pierre Rivière qui marchait tranquillement en injuriant un ennemi invisible. Une autre fois, Marguerite Colleville l'avait vu, vers la brune, passer en courant, devant sa porte, comme s'il eût été poursuivi, et criant d'une voix étouffée : « Le diable! le diable! » Une voisine racontait, de son côté, qu'un matin, Pierre s'étant échappé de chez lui, était demeuré plusieurs jours caché au fond d'une carrière; que, lorsqu'il était revenu, son teint était livide, ses yeux hagards, et qu'il avait dit : « Je l'ai vu, et j'ai signé le pacte! »

Toutes ces choses avaient fait regarder Rivière comme un idiot, et l'avaient rendu le jouet de la paroisse. Les gens du peuple comprennent rarement les infirmités morales; il faut une douleur apparente pour émouvoir leur compassion, et là où il n'y a ni sang ni plaie, ils en raillent

cruellement. Pierre, poursuivi par les moqueries, froissé dans ses bizarreries, c'est-à-dire dans ce qu'il y avait de plus intime en lui, devint donc chaque jour plus sauvage : il cessa de parler aux autres jeunes paysans, se mit à fréquenter les bois, et ne se rendit plus que seul à l'église, évitant même de suivre pour cela les routes frayées.

Cette solitude exalta son imagination déjà en ferment; car l'idiot Pierre Rivière, dont les hommes se moquaient au village, et que les enfants montraient au doigt, était tourmenté de merveilleuses pensées.

Dès son enfance, il avait commencé à se séparer de la foule. Tandis que les jeunes pâtres passaient leur temps à dénicher des oiseaux le long des haies vives ou à écouter les dentellières chantant des cantiques sur les seuils, Pierre, déjà triste et silencieux, lisait et méditait à l'écart. Son instruction y gagna, mais aux dépens de son cœur. Il est rare qu'une solitude exagérée n'amène point les mêmes résultats que les vices bruyants; si ceux-ci éteignent la sensibilité,

celle-là l'endort d'habitude, et l'homme, destiné par Dieu à une association harmonieuse, ne se déprave pas moins dans l'isolement absolu que dans le tumulte du monde. La persécution moqueuse à laquelle Rivière était en butte l'avait d'ailleurs endurci. Cette cruauté curieuse, naturelle à la plupart des enfants, et qui n'accuse le plus souvent chez eux que l'avidité des émotions ou le despotisme d'une volonté sans conscience, avait pris chez Pierre un caractère plus farouche. Il aimait à effrayer les pâtres plus jeunes que lui en les menaçant de sa faux ou les asseyant sur la margelle d'un puits; quand il avait entendu leurs cris d'angoisses, il riait d'une manière étrange, et les laissait aller, comme s'il lui eût suffi de se prouver à lui-même qu'il pouvait aussi faire souffrir. Sa piété, loin d'adoucir son humeur, sembla lui donner une teinte plus sombre. Ce qui le frappait dans les livres saints, c'étaient toujours les expiations sanglantes: il s'arrêtait surtout avec une sorte de complaisance sur la passion du Christ, et, pour en avoir une image complète et vivante, il crucifiait des

oiseaux. Parfois, lorsqu'il conduisait un attelage, et qu'il rencontrait un ravin, il forçait les chevaux à le franchir, et si l'on essayait de l'arrêter en lui démontrant l'extravagance de son essai : « Ils passeront, répondait-il avec un calme inflexible, *j'ai dit que je voulais;* » et la lutte de sa volonté contre l'obstacle continuait jusqu'à ce que l'obstacle fût surmonté.

Ce dédain pour l'impossible et l'oubli des lois de la nature se révélaient en toute occasion chez Rivière; nul ne faisait plus facilement que lui abstraction de l'univers palpable ; à tel point que, par moments, on eût dit qu'il perdait le sentiment de son être physique. Il montait sur les arbres pour regarder le ciel, puis tout à coup, l'idée lui venant de redescendre, il oubliait la distance qui le séparait de la terre, enjambait le vide et tombait de vingt pieds de haut. Il entendait dans l'air des voix qui l'épouvantaient, et on le voyait courir la nuit, au clair de lune, en jetant des pierres contre ses ennemis invisibles et en prononçant des paroles étranges. Témoin des chagrins que sa mère et sa sœur faisaient

endurer à son père, il avait conçu contre elles une haine qui s'était transformée plus tard en horreur pour tout ce qui était femelle. Un singulier scrupule vint augmenter ses éloignements: il se persuada qu'en s'approchant des femmes qui lui étaient liées par le sang, il pouvait s'établir entre leurs âmes et la sienne un contact coupable qui constituerait un inceste spirituel. Lorsqu'on lui demanda l'explication de cette bizarre croyance, il répondit qu'il s'échappait des êtres un fluide qui, venant de sa mère à lui l'aurait rendu coupable d'inceste. Comme on s'étonnait qu'il connût ce mot de fluide : « Pardon, reprit Rivière timidement, j'ai voulu dire une *relation.* » On haussa les épaules et l'on ne poussa pas plus loin ces questions, qui semblaient annoncer de si curieuses révélations. Cependant quelques livres étaient tombés entre les mains de Pierre Rivière, ses pensées prirent un autre cours, et il commença à sentir dans son cœur de vifs élancements vers la gloire. « En allant seul, dit-il dans ses Mémoires, je faisais des histoires où je me supposais jouant un rôle, et je me mettais

toujours le premier des personnages que j'imaginais. J'étais dévoré par les idées de grandeur et d'immortalité ; je m'estimais bien plus que les autres, et j'ai eu honte de le dire jusqu'ici, je pensais que je m'élèverais au-dessus de mon état. » Ces premiers désirs de célébrité éveillèrent en lui des inclinations militaires ; il donne lui-même, à cet égard, des détails intéressants par leur naïveté. « Souvent j'allais dans notre jardin ; et comme j'avais lu quelque chose sur les armées, je supposais nos choux verts rangés en bataille, je nommais des chefs, et puis je cassais une partie des choux pour dire qu'ils étaient tués ou blessés (1). »

Il songea ensuite à s'illustrer par l'invention de quelque machine nouvelle. Il voulut tour à tour fabriquer une voiture qui n'eût pas besoin de chevaux, et un instrument qui pût baratter le beurre tout seul ; mais il s'arrêta enfin au projet de fabriquer une arme pour tuer les oiseaux. Il

(1) Détail et explication de l'événement arrivé le 3 juin à Aunay par Pierre Rivière. Chez Barbot fils, à Vire, pages 52 et 53.

lui donna d'avance le nom de *calibence*, et y travailla longtemps avec persévérance; mais il lui arriva comme aux alchimistes du moyen âge cherchant le grand œuvre : après beaucoup de tâtonnements, d'études et de perfectionnements, il se trouva qu'il n'avait fait qu'une arbalète. Désespéré de son insuccès, il renonça à la mécanique, et, pour donner une sorte de solennité à cette renonciation, il alla, accompagné des enfants du village, enterrer dans une prairie le calibence qui lui avait coûté tant de peine.

Peut-être aussi ses idées de mécanique furent-elles chassées par les nouvelles préoccupations qui commençaient à s'emparer de lui. Comme nous l'avons déjà dit, Rivière avait une mère qui causait à son père de cuisants soucis : ce n'était pas seulement une femme acariâtre; il y avait dans cette âme je ne sais quelle cruauté hargneuse qui se plaisait aux guerres domestiques. C'était chaque jour quelque nouvelle expression de mépris pour le chef de la famille, quelque complot inattendu contre son honneur, sa fortune ou son repos. Tantôt Victoire Brion l'accusait d'en-

tretenir des concubines, tantôt de la maltraiter, tantôt de lui reprocher sa faim et de lui refuser sa nourriture. Toutes ces calomnies venaient s'émousser contre la bonne réputation de Margrin Rivière, qui opposait à chaque injure une douceur plus calme; mais, ingénieuse par méchanceté, Victoire Brion ne cessait de chercher une jointure pour arriver à ce cœur cuirassé de résignation et de miséricorde; elle la trouva enfin. Margrin avait un fils qu'il aimait d'une tendresse toute particulière; il le perdit après une affreuse agonie de trois jours : la mère alla aussitôt répéter partout que l'on avait laissé périr l'enfant faute de soin. Cette fois le coup porta. Blessé dans sa douleur de père, Margrin se plaignit avec amertume et demanda à Dieu de mourir. Mais ce n'était que le prélude d'un nouveau plan adopté par Victoire Brion. Elle commença à faire des dettes considérables au nom de son mari, qui fut forcé de les payer; par suite, les affaires de la famille se dérangèrent, et Margrin comprit que la misère menaçait ses enfants. A cette pensée, tout son courage l'abandonna; il annonça qu'il

en voulait finir avec la vie. Il n'eut pas le temps d'accomplir son projet.

Oublié comme un idiot au coin de l'âtre où il se tenait habituellement accroupi, Pierre étudiait depuis longtemps, avec une sombre attention, les scènes de ce drame de famille. Là, sa haine contre sa mère s'accroissait chaque jour des douleurs endurées par son père, qu'il aimait profondément. La solitude avait déjà vicié la raison de Rivière. Les dissensions domestiques passèrent sur son cœur comme un souffle brûlant, et y desséchèrent toutes les sources de tendresse et de pitié. Son imagination s'enfiévra ; des rêves monstrueux la traversèrent ; ses désirs de gloire s'allumèrent comme un délire, et il entendit, la nuit, ces mêmes voix qu'entendait sans doute Jacques Clément ; et ces voix lui criaient de délivrer son père. La conscience semblait pourtant se réveiller chez lui par instants, et alors il avait horreur de ses pensées ; mais quelques nouvelles méchancetés de sa mère ou de sa sœur l'y ramenaient bientôt. Ces deux femmes vivaient depuis peu de temps dans une maison

voisine, avec un jeune frère de Pierre, qu'elles avaient réussi à attirer dans leur parti : c'était comme une tanière de bêtes malfaisantes placée à quelques pas du foyer domestique. « Je regardai mon père, dit Pierre dans ses Mémoires, comme étant au pouvoir de chiens enragés ou de barbares contre lesquels je devais prendre les armes. Il me sembla même que Dieu m'avait destiné pour cela, et que j'exerçais sa justice. J'avais lu, d'ailleurs, que les lois des Romains donnaient au mari droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants : il me sembla que je m'immortaliserais en mourant pour mon père. Je me représentais ces guerriers qui moururent pour leur patrie et leur roi ; je me disais : « Ces gens-là mouraient pour soutenir le parti d'un homme qu'ils ne connaissaient pas et qui ne les connaissait pas non plus, qui n'avait jamais pensé à eux ; et moi, je mourrai pour délivrer un homme qui m'aime. J'avais vu aussi, dans une histoire de naufrages que m'avait prêtée Lerat, que lorsque les marins manquaient de vivres, ils faisaient un sacrifice de quelqu'un d'entre eux pour sauver le

reste de l'équipage. Je pensais : Je me sacrifierai de même pour mon père ; puis je disais : Notre Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix pour sauver les hommes, pour les racheter du démon, du péché et de la damnation éternelle. Il était Dieu ; c'était lui qui devait punir les hommes qui l'avaient offensé : il pouvait donc leur pardonner sans souffrir ces choses ; mais moi, je ne peux délivrer mon père qu'en mourant pour lui. Lorsque j'entendis dire que près de cinquante personnes avaient pleuré lorsque mon père avait chanté à l'église le dimanche, je dis en moi-même : Si des étrangers pleurent, que ne dois-je point faire, moi qui suis son fils ? Je pris donc mon affreuse résolution ; *je me déterminai à les tuer tous trois,* les deux premières, parce qu'elles s'accordaient pour faire souffrir mon père ; le petit, parce qu'il aimait ma sœur et ma mère. Je craignais d'ailleurs, si je tuais seulement les deux femmes, que mon père ne me regrettât, lorsqu'il saurait que je mourais pour lui ; mais je savais qu'il aimait l'enfant, et je pensai : Si je le tue, il aura une telle horreur de moi, qu'il se réjouira de ma mort, et par là,

exempt de regrets, il vivra plus heureux (1). »

Une fois décidé, Pierre prépara tout pour l'accomplissement de son projet. Il écrivit l'histoire de son père, puis, le jour venu, il revêtit ses plus beaux habits du dimanche comme pour une circonstance solennelle, prit une serpe qu'il avait fait aiguiser et entra chez sa mère. Presqu'au même instant les voisins entendirent des cris. Une vieille femme, appelée Marie, s'élança vers la maison; Pierre en sortait sa serpe sanglante à la main; il passa près d'elle sans parler, sans presser le pas, et ayant rencontré Nativel dans la cour. « Michel, dit-il, allez prendre garde que mon père et ma grand'mère ne se fassent du mal; ils peuvent être heureux maintenant, je meurs pour leur rendre la paix. » Puis il prit lentement la route des *Vergées*, et on le vit disparaître dans les bois d'Aunay. Son intention, en quittant la Faucterie, avait été de se rendre lui-même à Vire, et là, de tout déclarer devant les juges en glorifiant lui-même son action et invoquant les grands

(1) Pages 57 et 58.

souvenirs de Judith et de Charlotte Corday. Mais il sentit bientôt sa résolution chanceler. La campagne était couverte de blés mûrs, le ciel était serein, un vent parfumé venait des vergers et les oiseaux chantaient dans les arbres. Pierre sentit tout à coup quelque chose qui se fondait en lui, ses muscles se détendirent, et il lui sembla qu'il s'éveillait d'un songe horrible. « Dans le bois je repris tout à fait ma raison. Ah! est-il possible, me dis-je, monstre que je suis! est-il possible que j'aie fait cela? Non, ce n'est qu'un rêve. — Ah!... ce n'est que trop vrai; abîmes, entr'ouvrez-vous sous mes pieds; terre, engloutissez-moi! Je pleurai, je me roulai à terre; je considérai les lieux, les bois, j'y étais venu d'autres fois. Hélas! me disais-je, pensais-je que je m'y trouverais un jour dans cet état? Pauvre mère, pauvre sœur, pauvre malheureux enfant qui venait avec moi à la charrue, qui menait le cheval, qui hersait bien tout seul! ils sont anéantis pour toujours, ces malheureux (1)! »

(1) Page 65.

Pierre erra un mois entier à travers les champs et les bois, vivant d'herbes, de racines, de fruits sauvages. Pendant ce temps, ses idées se modifièrent plusieurs fois. Revenu à l'appréciation vraie de son action, il en eut honte et en redouta les suites. Son audace avait disparu avec son exaltation. Tant qu'avait duré son égarement, il était demeuré loyalement et tranquillement féroce; avec la raison, vinrent la ruse et le mensonge. Semblable à cet homme qui, poussé par un défi, gravit follement un pic inaccessible des Alpes, et, une fois au sommet, comprit le danger et ne voulut plus redescendre, Pierre recula devant les conséquences de l'action qu'il avait librement accomplie. Enfin, pourtant, étant entré, le 2 juillet 1835, à Langannerie, un gendarme qui le vit passer avec son arbalète sous le bras, fut frappé de sa figure hâve et de son œil hagard. — D'où êtes-vous? lui demanda-t-il. — De partout, répondit Pierre. — Où allez-vous? — Où Dieu me commande. — Qui êtes-vous? — Pierre Rivière. Il fut immédiatement arrêté.

Les conseils qu'il reçut du prêtre dans sa prison l'éclairèrent ; il résolut de dire toute la vérité, et ce fut alors qu'il écrivit le mémoire auquel nous avons déjà emprunté quelques citations. Mais lorsqu'il le vit imprimé, un scrupule pieux s'empara de lui. Il craignait que l'histoire détaillée qu'il y donnait des dissensions de sa famille ne parût une accusation contre sa mère et ne la rendît odieuse. Dominé par cette idée, il écrivit la note suivante, qui demeura inédite, malgré ses désirs.

« Ce n'est point dans le but d'inspirer de l'horreur pour ma pauvre mère, ni de la faire détester encore, après la mort qu'elle a subie, que j'ai écrit le Mémoire de ses difficultés avec mon père ; mais seulement pour faire connaître l'effet que ces choses avaient produites sur mon esprit. Aussi, ai-je demandé à M. le juge d'instruction si je pouvais exposer le désir que j'avais qu'on brûlât cet écrit après le jugement; mais il me dit que cela ne se pouvait pas, et qu'il fallait qu'on le rendît public.

« En réfléchissant sur le caractère et les pen-

chants de ma malheureuse mère, je vois que ses fautes auraient dû m'inspirer de la compassion pour elle. Cette infortunée avait un esprit d'indépendance et de domination. Elle ne pouvait maîtriser ses idées. Hélas! ses caprices avaient beaucoup de ressemblance avec les miens. J'allais toujours seul; elle allait également seule; et au lieu d'avoir pitié de cette malheureuse, de reconnaître que je lui ressemblais et que je lui devais la plus grande partie de mon caractère, je m'irritai contre elle, et je la regardai comme une bête féroce. Et je l'ai sacrifiée, elle qui m'avait nourri de son lait! Elle ne parut sur la terre que pour y souffrir, car ses fautes n'ont jamais pu lui procurer grand plaisir, et elle est morte de la mort la plus cruelle, sans la prévoir, sans en avoir le moindre doute. O jour malheureux, que ne suis-je encore à ta veille! Si je pouvais encore voir vivre ces malheureux, comme je les voyais les jours d'auparavant!... Mais non, ils pourrissent maintenant dans la terre.

« Mon pauvre petit frère!... Il venait avec moi à la charrue; je l'aimais et il m'aimait aussi. Il

connaissait déjà bien par où il fallait faire aller le cheval. Lorsque j'arrivais, le soir, et qu'il se trouvait dans la cour, il se jetait à débrider; tout le monde s'en admirait. Lorsqu'il venait avec moi, je prenais plaisir à lui raconter plusieurs choses; entre autres, un jour, je lui dis que c'était moi qui, la veille de sa naissance, avais été voir ma mère, et que, sur ce qu'elle se sentait malade, j'étais revenu de la Faucterie; qu'en m'en retournant j'avais trouvé un nid de merle, et que, la nuit suivante, j'avais été sur le cheval pour porter la sage-femme. Regarde, lui disais-je en riant, comme tu me donnas du mal cette journée-là. Ainsi, je parlais familièrement avec lui, et il comprenait ce que je disais. »

Cependant, l'instruction ayant été complétée, Pierre Rivière comparut devant la cour de Caen, le 11 novembre 1835. L'annonce de cette affaire avait excité au plus haut point la curiosité publique. Mille bruits extraordinaires couraient la ville. On parlait de Rivière comme d'un de ces tigres baptisés qui, à peine nés, flairaient le sang; tout le monde voulait voir la bête féroce à

travers ses barreaux ; à peine ouverte, la salle des assises fut envahie ; tous les yeux se tournaient vers la porte par laquelle l'accusé devait entrer ; jamais grand génie ou héros ne fut attendu avec cette impatience ; enfin il parut.

C'était un jeune homme de taille moyenne, aux formes arrondies, aux traits craintifs et doux. Il s'avança la tête baissée avec un air de repentir boudeur, et vint s'asseoir sur le banc des prévenus. Rien n'annonçait en lui ni force, ni ténacité, ni intelligence ; ce tigre n'était même pas un homme, mais quelque chose d'extraordinaire entre l'enfant et l'idiot.

Vis-à-vis, à côté du défenseur, était assis Margrin Rivière, père de l'accusé, noble vieillard, dont le front austère et labouré semblait raconter ses longues souffrances.

Les débats commencèrent dans un silence saisissant. La foule entière était attentive comme un seul homme ; il n'y avait partout qu'un regard, qu'une respiration, qu'une pensée. Une fois, pourtant, ce recueillement avide fut troublé : ce fut au moment où le président de la cour souleva

la serpe rouillée à laquelle pendaient encore quelques cheveux sanglants, et où l'instrument de mort passa par-dessus la tête blanche du père pour arriver jusqu'au fils. En l'apercevant, celui-ci, qui était debout, chancela ; ses deux bras s'étendirent en avant, et l'on entendit ce cri jeté deux fois : « J'ai hâte de mourir ! j'ai hâte de mourir ! »

La foule entière fut agitée d'un indicible frémissement, et des sanglots éclatèrent.

Cependant une scène bouffonne trouva place au milieu de ces émotions terribles, comme dans les drames de Shakespeare : ce fut celle où les médecins, appelés pour donner leur avis sur l'état mental de Rivière, vinrent exposer leurs opinions. Il fut curieux de les voir, dans ce moment suprême où l'on plaçait le cou d'un homme sous leurs syllogismes, développer des théories, et jouter de science en embrouillant la question ; enfin, pourtant, deux d'entre eux parvinrent à s'entendre, et conclurent *que le genre de folie de Rivière n'ayant point été décrit par les auteurs, Rivière n'était point fou* (*). Ce rai-

(*) Voici comment ils résumèrent leur opinion. Pierre

sonnement, que Molière lui-même n'aurait pu inventer, parut frapper les jurés, qui, jaloux pourtant de renchérir en logique sur les médecins, déclarèrent que Pierre Rivière *n'ayant jamais joui entièrement de sa raison*, ils le condamnaient à la peine du parricide.

Il y avait longtemps que l'échafaud n'avait été dressé à Caen, on comprend si cette condamnation fut reçue avec joie par la foule. Il y eut peut-être ce jour-là des parents qui promirent à leurs enfants qu'ils verraient couper la tête de Rivière s'ils étaient bien sages. Dès le lendemain on vendait dans les rues de Caen le jugement de Rivière, portant qu'il serait conduit au supplice pieds nus, avec un voile noir sur la tête, et le

Rivière n'est point fou, et cela pour deux raisons: 1o parce qu'en étudiant sa constitution physique on ne trouve aucune cause qui ait pu déranger son cerveau; 2o parce que son état mental ne peut se ranger dans aucune des classifications adoptées par les auteurs.

Comme on le voit, les *deux raisons* peuvent se réduire à cet aphorisme médical : Je ne conçois point la maladie de cet homme : donc il n'est point malade.

condamné put entendre de sa prison une complainte finissant par ces mots :

Voyez la tête de Rivière
Tomber sous le fer tranchant.

Cependant, quelques hommes qui avaient suivi les débats avec un intérêt poignant, et qui n'avaient point été persuadés par la décision si bien motivée des médecins, prirent à cœur cette affaire; le pourvoi ayant été rejeté, ils se réunirent au défenseur pour adresser au roi une demande en grâce; et comme si tout, dans ce procès, eût dût sortir des lois du prévu et de la logique, les mêmes jurés qui avaient condamné Rivière, sans admettre les circonstances atténuantes, signèrent en sa faveur une demande en grâce. Ce fut par suite de cette demande que la condamnation à mort fut commuée en une détention perpétuelle. Pierre Rivière subit actuellement cette dernière peine à la maison centrale de Beaulieu. Parmi les lettres écrites par lui, de cette prison, à son père, nous copions la suivante, qui nous semble renfermer de précieux

renseignements sur ce caractère excentrique et farouche :

« Mon cher père,

« J'ai reçu votre lettre du 7, par laquelle vous
« m'apprenez que vous êtes tous en bonne santé;
« j'en rends grâces à Dieu, et le prie qu'il vous y
« maintienne et vous conserve.

« Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce jour,
« quoique j'en eusse le loisir (puisque je puis
« écrire tous les dimanches), il ne faut pas que
« vous croyiez que ce soit l'insouciance qui m'ait
« empêché de le faire; mais il faut l'attribuer à
« cette impossibilité que j'ai toujours eue à m'ex-
« pliquer et à parler en société. Lorsque vous
« êtes venu me voir, vous me dites qu'en vous
« écrivant je fisse quelques remercîments et que
« je dise quelques politesses à plusieurs per-
« sonnes de nos connaissances qui s'étaient inté-
« ressées à moi; ce serait en vain que j'y essaye-
« rais, je ne parviendrais qu'à faire des compli-
« ments ridicules, et je préfère me taire.

« J'ai manqué en plusieurs rencontres à ce

« devoir depuis que mes malheurs me sont « arrivés; je me suis trouvé avec des personnes « de distinction qui m'ont prodigué toutes sortes « de soins; j'aurais dû leur écrire et les remer- « cier, et je n'en ai rien fait, parce que je ne « savais pas ce qu'il fallait leur dire.

« Je conçois qu'en vous écrivant de temps en « temps, ces lettres, qui seraient des conversa- « tions, pourraient vous procurer quelque con- « solation et quelque distraction ; mais vous « savez que jamais je n'ai su converser ni parler « comme un autre : *oui* et *non* sont les seuls « mots que je prononçais et que je prononce « encore le plus souvent. Privé des facultés les « plus nécessaires à la vie sociale, je ne puis « m'acquitter d'aucun devoir de politesse.

« Excusez-moi, je vous en prie, de ces « défauts, et soyez indulgent pour un fils qui « (quoiqu'il ne puisse le prouver au dehors par « ses paroles) vous aime et vous a toujours aimé « du plus profond de son cœur.

« A la maison centrale de Beaulieu, le 15 oc- « tobre 1836. « PIERRE RIVIÈRE. »

Depuis son emprisonnement, Rivière tend à devenir un homme vulgaire parmi les compagnons vulgaires, soit que sa raison, après avoir monstrueusement dévié, ait retrouvé sa route, soit que son intelligence ait été énervée par les secousses de son procès, soit enfin que le calme de la prison, la régularité du travail et les habitudes d'une vie nouvelle aient assaini cette âme infirme. Il est rare, en effet, que les natures impressionnables ne cèdent pas rapidement à toutes les contagions morales et ne prennent pas le tempérament de ce qui les entoure.

Nous croyons fermement que Pierre Rivière ne fut ni un monstre ni un fou ordinaire, et c'est pourquoi nous avons raconté ici ce que nous savions de lui. Il y avait à la fois dans cet homme quelque chose du Louis Lambert de M. de Balzac et du Claude Gueux de M. Victor Hugo : rêveur comme le premier et tenace comme le second, Rivière fut plutôt incomplet qu'insensé; comme il le dit lui-même dans sa lettre à son père, il « manquait des facultés les plus nécessaires à la vie sociale. » Toujours seul, il adopta dès son

enfance des habitudes et des croyances bizarres qui le firent regarder comme un idiot et le repoussèrent encore plus à l'écart. Son imagination put alors s'abandonner sans frein à ses fantaisies, et, par suite, cette raison pratique qui nous vient de la raison de tous, et que l'on a si justement appelée le sens commun, lui fit défaut. Il se créa un monde moral comme Descartes avait bâti un univers avec des tourbillons imaginaires; il inventa une logique à son usage, et, à force de vivre dans ses rêves, il perdit le sentiment de l'existence vraie. Tout cela eût été sans danger avec des conditions de famille différentes : jeté dans un intérieur paisible, Rivière n'eût été qu'un visionnaire curieux, peut-être même sa forte intelligence, emportée par l'imagination dans les espaces comme Mazeppa par la cavale sauvage, aurait-elle fini par y apercevoir quelques échappées lumineuses; mais les dissensions domestiques parmi lesquelles Pierre fut élevé ôtèrent tout calme à ses rêveries. D'ailleurs, depuis quelque temps, une pensée dominait en lui toutes les autres; il cherchait quelque chose de grand

à accomplir; le jeune paysan était las de son nom d'idiot, il voulait de la gloire à quelque prix qu'il fallût l'acheter, et ce désir ambitieux se trouvant bientôt d'accord avec un devoir mal compris, il s'arma pour tuer et succomber en martyr.

Tel fut, si nous ne nous trompons, le secret de cette singulière nature, dans laquelle il y eut moins de folie que de mauvaise logique, moins de rage que d'insensibilité. L'action de Pierre Rivière contient, du reste, un grand enseignement qui ne devrait point être perdu pour notre époque : elle montre jusqu'à quel point les fautes des parents peuvent dépraver la raison des enfants. Ce furent les haines et les colères au milieu desquelles il grandit qui endurcirent son cœur; il frappa sa mère en invoquant le lien de famille brisé par elle ; et le crime de cet Oreste idiot fut, pour ainsi dire, un hommage sanglant à la sainteté de l'union domestique.

MADEMOISELLE ANTIGONE HIREL.

MADEMOISELLE ANTIGONE HIREL.

Morlaix est une petite ville qui s'allonge entre deux hautes collines couvertes de jardins, et dont la mer vient tous les jours baigner le pied. Ses maisons encadrent le port sans cesse sillonné par de paisibles caboteurs à voiles roses. Cette ville, fondée par les Romains sous le nom de *Julia*, fut saccagée au douzième siècle par Henri II, roi d'Angleterre; elle se releva bientôt de ses ruines. En 1506, la duchesse Anne, deux fois reine de France, y fit son entrée solennelle, et on lui offrit en présent, dit la chronique, un petit navire d'or

enrichi de pierreries, et une hermine apprivoisée ayant un collier de diamants. Ce fut aussi à Morlaix que débarqua, en 1548, Marie Stuart, cette Française d'Écosse, belle et tendre reine dont la vie fut un roman et la mort une tragédie. Elle se rendait alors à Paris pour épouser le Dauphin, depuis François II. Le seigneur de Rohan la reçut à la tête de la noblesse. Après avoir entendu le *Te Deum*, la princesse était prête à passer le pont-levis du château, lorsqu'il se rompit sous le poids de la cavalerie ; des Écossais s'écrièrent *Trahison!* mais le seigneur de Rohan se détourna en disant : *Jamais Breton ne fit trahison!* et le tumulte s'apaisa. Nobles paroles, qui seraient dans toutes les rhétoriques françaises si elles eussent été prononcées en latin par quelque descendant des bandits de Romulus.

Du reste, Morlaix, qui joua un rôle important dans les guerres de Bretagne, n'est connu aujourd'hui que par ses toiles et ses chandelles ! L'industrie a hérité de la gloire historique sous bénéfice d'inventaire.

C'est peut-être encore pourtant une des villes

de France où le moyen âge a laissé le plus de traces de son passage. La vallée qui s'étend par derrière est parsemée de ruines gothiques, perdues dans des flots de verdure; car il est peu de campagnes plus fleuries, plus brodées de haies vives, plus murmurantes de rivières cachées sous les saules. Les abords du vieux château surtout présentent un site merveilleux. La *coulée* se resserre en cet endroit et forme une sorte de précipice tapissé de jardins, de maisons, de bocages, au sommet duquel la route serpente sous de grands marronniers. C'est là que les enfants viennent lancer leurs cerfs-volants et vider leurs cartels sans danger. Comme c'est aussi le chemin de l'hospice, on voit le long de l'avenue quelques pâles vieillards qui viennent s'épanouir au soleil, quelques convalescents qui regardent la campagne en effeuillant des marguerites, et quelques fous paisibles poursuivant à travers les allées les plus écartées leur chère vision.

Parmi ces derniers, on remarquait encore il y a quelques années une vieille femme timide et douce, que la foule appelait *la Folle d'amour*.

C'était la fille d'un de ces officiers de marine désignés avant la révolution sous le nom d'*officiers bleus*, et qui, sortis des derniers rangs par quelque action d'éclat ou par un heureux hasard, avaient conservé sous leurs épaulettes la rudesse ignorante du matelot. Aussi le père Hirel était-il plus célèbre dans la marine par ses fautes de français que par le combat glorieux auquel il devait son élévation. Les jeunes aspirants, qui avaient reçu les éléments d'une instruction littéraire, trouvaient un plaisir singulier à se jouer de son ignorance, et l'on racontait mille anecdotes réelles ou inventées dans lesquelles le père Hirel jouait toujours quelque rôle ridicule. C'était lui, disait-on, qui, étant à terre, avait écrit un jour à son lieutenant resté à bord un billet ainsi conçu :

Mon Chair,

Anvoyé moi katrom!

Signé, Pierre Hirel.

Le lieutenant vint lui apprendre qu'il avait fait chercher vainement le nommé *Katrom*, et qu'il

ne se trouvait aucun marin de ce nom dans l'équipage.

—Monsieur, s'écria le père Hirel, exaspéré, ne comprenez-vous donc rien à la langue française? Je ne vous ai pas demandé le nommé Katrom; je vous ai demandé *quatre-z-hommes*.

Et, depuis, il avait toujours soin de mettre la marque du pluriel au nombre quatre, racontant ce qui lui était arrivé pour n'avoir point pris ses précautions.

Le capitaine Hirel était donc fort recherché des jeunes officiers, non par estime pour son caractère, qui était pourtant honorable, mais comme objet de moquerie. Il ne s'était heureusement jamais aperçu de la cause réelle de cette cruelle amitié. Les rires qui s'élevaient lui semblaient l'approbation de ce qu'il venait de dire, et sa naïveté servait de bouclier à son amour-propre. Comme, d'ailleurs, on s'amusait trop de ses fautes pour les relever, il ne s'en était jamais aperçu; il avait fini par oublier lui-même de bonne foi son ignorance, et par prendre pour du savoir l'assurance qu'il avait acquise. Aussi l'eût-

on fort offensé en se permettant une critique; il en donna un jour une preuve singulière.

Au nombre de ses habitudes plaisantes, se trouvait celle de citer à tout propos des phrases latines accompagnées de la traduction bouffonne que lui avait enseignée un de ses mystificateurs; il appelait cela ses *proverbes*. Un matin, il sort très-affairé de la chambre du commandant, et monte sur le pont, cherchant des yeux l'aspirant de service.

— Quels ordres? demande celui-ci en accourant.

— *Arma virumque cano*, répond le père Hirel. Et comme le jeune homme semblait ne point comprendre.

— Avez-vous déjà oublié vos classes, reprit l'officier bleu; je vous dis en latin : *Armez les avirons au canot.*

L'aspirant éclata de rire et voulut lui expliquer qu'on s'était moqué de lui; mais le capitaine l'arrêta court.

— Est-ce que vous auriez la chose d'en apprendre à vos anciens? dit-il d'un ton sévère.

Et montrant le canot du commandant suspendu à la poupe en porte-manteau. — *Tityre tu patulæ*, ajouta-t-il, *tire là-dessus et patine-toi.*

Puis il tourna le dos au jeune officier avec un mouvement de superbe dédain.

On conçoit combien de tels faits durent rendre le capitaine Hirel ridicule aux yeux des jeunes gens rieurs et encore un peu entachés de la pédanterie des écoles. Cependant l'homme qui commettait de tels délits contre la syntaxe était, de l'aveu de tous, un de nos meilleurs marins, et avait fait preuve, en vingt occasions de bravoure et de coup d'œil. A l'heure du danger on oubliait les barbarismes de l'officier bleu, car alors le canon seul parlait, et le père Hirel savait cette langue-là.

Il connaissait aussi celle que le cœur enseigne, car dans plusieurs circonstances il avait consolé des compagnons malheureux qui n'avaient point alors remarqué ses fautes de grammaire. Il s'était même fait aimer d'une femme intelligente et cultivée qui avait deviné un cœur généreux sous cette enveloppe grossière, et qui avait consenti à

l'épouser. Malheureusement pour le capitaine Hirel cette union dura peu ; sa femme mourut en lui laissant une fille sur laquelle il concentra toutes ses affections.

Les qualités précieuses de cette fille empêchèrent l'officier bleu, d'ailleurs peu connaisseur, de remarquer ce qui lui manquait en grâces et en esprit. Dans la vie domestique, la bonté peut tenir lieu de tout, mais on n'en sent le prix qu'à l'usage et lentement. C'est comme l'air, comme l'eau, une chose vulgaire et qui manque de saveur.

Aussi la foule, amoureuse des seules apparences, frappait-elle mademoiselle Hirel, excellente au fond, mais laide et ignorante, du même anathème qui avait déjà atteint son père. On fit de ces deux êtres courageux et bons un objet de curiosité que l'on tenait à montrer aux étrangers, et lorsque mademoiselle Hirel sortait en donnant le bras au capitaine, tout le monde se penchait aux fenêtres pour les voir, et l'on répétait avec un rire moqueur :

— Voilà OEdipe et Antigone.

Car, pour comble d'infortune, mademoiselle Hirel s'appelait Antigone! Or un nom ridicule est, après la laideur, le malheur le plus grand qui puisse frapper un enfant à sa naissance; c'est une difformité morale que lui inflige le mauvais goût des parents, et les doléances de Tristan Shandy à cet égard ne sont point d'ingénieux paradoxes, comme on l'a prétendu, mais de profondes vérités. Un nom qui éveille les épigrammes est une sorte de honte que vous traînez toujours forcément après vous. Soyez spirituel, noble, dévoué, il suffira de dire comment vous vous appelez pour exciter le rire; ce nom restera attaché à votre personne comme un signe grotesque, et sera la queue de papier qui fera courir la foule sur vos pas et excitera les huées.

Ajoutons que tout dans la personne de mademoiselle Hirel formait un contraste choquant avec la noble héroïne qu'on lui avait choisie pour patronne; elle était petite, noire, louche, et ses mouvements avaient quelque chose d'interrompu qui indiquait la gêne. Sa toilette, toujours en révolte ouverte contre la mode, était à la fois com-

mune et extraordinaire. Quant à son langage, elle n'avait point eu d'autre maître que son père, et elle parlait, comme lui, ce qu'on appelait dans la marine le *français-hirel;* aussi les *amis* du capitaine venaient-ils lui rendre visite autant pour les bons mots de sa fille que pour les siens.

Parmi ces mystificateurs d'habitude se trouvait un lieutenant de vaisseau, auquel le père Hirel avait loué une chambre dans sa maison. Charles était un de ces jeunes officiers auxquels la protection assure une carrière brillante, et qui, confiants dans l'avenir, se laissent vivre joyeusement. On le citait comme un marin d'intelligence et de courage; mais il y avait en lui une sécheresse de cœur, enveloppée de sans façon et de légèreté qui en faisait un caractère plus heureux qu'estimable. Reçu chez le capitaine, qui le traitait non en locataire mais en ami, il ne s'en joignait pas moins à ceux qui s'amusaient de son ignorance. Agissant en cela comme la plupart des hommes qu'on appelle aimables dans le monde et qui ne sont que des égoïstes riants, il acceptait les soins du père Hirel et de sa fille parce qu'il

y trouvait son profit, et les tournait en ridicule parce qu'il y trouvait son plaisir. Du reste, bon compagnon avec le capitaine, se résignant à faire la partie de dominos et à boire son grog toutes les fois qu'il n'était point invité ailleurs, et n'oubliant jamais d'offrir à mademoiselle Antigone les pastilles qu'il n'avait pu distribuer aux bals de la préfecture.

Quelque insignifiantes que fussent ces marques d'intérêt, c'étaient les premières et les seules que mademoiselle Hirel eût jamais reçues d'un jeune homme. Les cœurs les plus tendres sont aussi les plus crédules et les moins exigeants; ils se nourrissent de leur propre affection, et s'en réchauffent : c'est comme un soleil intérieur, aux rayons duquel ils éclairent et colorent tout ce qui est en dehors d'eux-mêmes. Aussi Antigone était-elle heureuse et reconnaissante des attentions du jeune officier. Elle le témoignait non par des paroles, mais par des soins attentifs et continus.

Malheureusement, toutes les actions de la pauvre fille reflétaient la gaucherie de sa personne; son

dévouement même manquait de charme. Or nous sommes généralement moins touchés du bien que l'on peut nous faire que de la manière dont on le fait; car, si l'on apprécie la bonté pour le profit qu'on en retire, on ne l'aime guère que pour la grâce dont elle s'entoure.

Peut-être aussi l'intelligence de mademoiselle Hirel nuisait-elle un peu à son cœur. Comme tous les esprits sans culture, elle avait resserré la vie dans les besoins matériels de chaque jour, et ses soins tendaient uniquement à les satisfaire : c'était une femme rangée, économe, attentive, mais dont l'imagination se promenait invariablement de la cuisine à la chambre à coucher; sans cesse occupée de ceux qu'elle aimait, elle connaissait au juste leurs mets favoris, leur vin préféré, et la manière dont leur lit devait être fait; mais la perspicacité de son affection n'allait pas plus loin : elle ne savait ni deviner vos sentiments, ni distraire vos ennuis. Si vous étiez triste, elle vous proposait une promenade, vous faisait préparer un dîner plus délicat, puis elle était à bout; et si votre tristesse continuait, elle ne savait plus

que pleurer tout bas, ce qui l'enlaidissait encore. Pauvre âme déshéritée, à laquelle le monde des intelligences était resté fermé, et qui *sentait sans comprendre!*

Charles n'avait jamais vu dans Antigone Hirel qu'une idiote assez bonne fille, qui faisait brosser exactement ses habits et veillait à ce que rien ne lui manquât.

Or, un soir qu'il n'avait rencontré aucun de ses amis, il revint plus tôt que de coutume, et, ne sachant que faire, entra chez le capitaine Hirel. Antigone lui remit une lettre qui venait d'arriver pour lui.

— Pardieu! s'écria Charles après l'avoir lue, voici du nouveau : mon frère va venir à Brest.

— Quel frère? demanda le père Hirel; l'administrateur?

— Précisément : il a son changement, et me prie de lui chercher une maison.

— Bah! c'est donc un homme établi?

— Un peu, papa Hirel.

— Et il arrive avec son épouse?

— Comme vous dites... une blonde char-

mante !... élève de Hertz, rien que cela !... Allons-nous faire de la musique !... Vous ne connaissez pas de maison à louer ?

— Faut-il que ça soit *conséquent ?*

— Mais oui ; mon frère voudrait que nous pussions loger ensemble.

Antigone leva brusquement la tête en laissant échapper une exclamation.

— Je comprends la manœuvre, reprit le capitaine : vous allez nous quitter, muscadin.

— Peut-être bien : je ne puis refuser mon frère. D'ailleurs, vous le savez, je suis ici trop à l'étroit ; je n'ai qu'une chambre, et j'en voudrais deux : je ne sais où placer mes livres, ma musique.

— C'est juste, ousqu'il y a de la gêne, n'y a pas de plaisir. Voyez la maison de M. Noiraud le *serugien*, ça vous ira.

On vint demander Charles, et la conversation en resta là.

Mais le lendemain, en sortant, le jeune officier rencontra sur l'escalier mademoiselle Hirel qui faisait tout déloger de la chambre qu'elle avait jusqu'alors occupée.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme.

— Ne vous êtes-vous pas plaint d'être trop à l'étroit? répondit Antigone; cette chambre peut communiquer avec la vôtre; désormais vous aurez place pour vos livres, et peut-être vous vous trouverez assez bien pour ne pas nous quitter.

Charles fut presque ému; il prit la main de mademoiselle Hirel.

— Vous êtes bonne comme une sainte, dit-il, mais je ne veux pas que vous vous dérangiez ainsi pour moi.

— C'est convenu avec mon père.

— Et où logerez-vous, si vous me donnez cette pièce?

— Tiens, s'écria Antigone, avec un gros rire, est-ce que nous n'avons pas le *ratz-de-chaussée?*

Charles laissa aller la main de la jeune fille, en se mordant les lèvres.

— Au fait, répéta-t-il, le *ratz-de-chaussée* est au niveau de la cuisine; vous y serez fort bien.

Cependant, ce fait et mille autres lui apprirent la tendre affection que lui avait vouée la fille de son hôte; chaque jour lui en apportait quelque nouvelle preuve. Son appartement était toujours le premier fait et le mieux ciré de la maison; Antigone avait dépouillé toutes les autres chambres pour l'orner : on n'y voyait que vases de fleurs sous verre, pendules mythologiques, porcelaines dépareillées, plâtres coloriés et tableaux représentant le Temple de la Fidélité, brodé à l'aiguille. Les amis de Charles finirent par remarquer ces attentions de mademoiselle Hirel et par en deviner la cause. Ce fut alors un thème inépuisable de plaisanteries; on ne l'aborda plus sans lui adresser d'ironiques compliments sur sa conquête. Il se lassa, à la longue, de ces épigrammes banales, et y répondit avec aigreur; dès lors, elles redoublèrent. Comme tous les officiers parvenus sans peine, Charles avait beaucoup d'envieux; lorsque ceux-ci apprirent qu'il y avait chez lui un point vulnérable, tous voulurent y toucher avec une maligne joie; les indifférents suivirent, portèrent à leur tour

le doigt à sa blessure, par imitation ou par curiosité. Ainsi tourmenté de toutes parts, le jeune homme prit en haine la cause innocente de ses ennuis, et chercha les moyens de quitter la maison du capitaine Hirel, où le retenait un reste de pudeur. En attendant, il cessa presque entièrement ses visites chez l'officier bleu, et ne parla plus à sa fille qu'en passant, lorsqu'il y était forcé.

Antigone s'aperçut du changement de Charles, mais sans en deviner le motif. La pauvre fille était loin de savoir jusqu'à quel point la nature lui avait été marâtre. Elle avait souvent entendu dire que l'amour d'une femme était une gloire et un bonheur pour l'homme aimé ; comment eût-elle soupçonné que le sien était un ridicule? L'affection de son père lui ayant longtemps suffi, elle n'avait point encore été assez malheureuse pour se rendre justice, car on ne se voit tel que l'on est que le jour où l'on apprend qu'on ne peut être aimé.

Puis, nous l'avons dit précédemment, elle remplaçait aisément le bonheur par la bonne vo-

lonté. Quant à son amour, c'était un de ces sentiments qui s'ignorent ; passions sourdes et muettes, qui vivent sans communication avec le monde extérieur, ne se donnent point de nom, et dont les gens vulgaires meurent, sans savoir eux-mêmes ce qui les a tués. Il n'y avait dans cet amour aucune apparence d'exaltation ; c'était un besoin impérieux et tranquille à la fois, comme ceux que donne l'habitude; quelque chose de comparable au jour, dont la vue n'excite aucun transport, et sans lequel, pourtant, nous ne pouvons vivre.

Un matin qu'Antigone était triste de n'avoir pu parler à Charles depuis longtemps, elle monta doucement à un petit cabinet qu'elle s'était réservé, et qui n'était séparé de la chambre du jeune homme que par une simple cloison. Elle s'y rendait souvent, sans savoir trop elle-même pourquoi, si ce n'est qu'elle s'y trouvait mieux qu'ailleurs. De là, elle écoutait la voix de Charles, quand il chantait; elle entendait le bruit de ses pas ; elle épiait tous ses mouvements, pour savoir s'il était joyeux ou triste, indulgent ou

moqueur. Ce jour-là, elle fut étonnée du silence qui régnait dans l'appartement. Elle se demandait déjà ce qui avait pu forcer son hôte à sortir si matin, lorsqu'un bruit de pas retentit sur l'escalier. Le nom de Charles avait été prononcé. Antigone ouvrit vivement la porte du cabinet, et jeta un cri... Elle venait d'apercevoir le jeune officier, que l'on rapportait couvert de sang.

Par suite des plaisanteries auxquelles l'exposait depuis quelques mois la passion de mademoiselle Hirel, Charles avait provoqué un de ses camarades et venait d'être grièvement blessé. Après le premier mouvement de surprise et de douleur, Antigone ne s'occupa que des soins à lui donner. Son état inspira d'abord de sérieuses craintes; mais insensiblement les symptômes devinrent moins alarmants, et au bout d'un mois il entra en pleine convalescence.

Pendant ses jours de fièvre, Charles avait à peine remarqué mademoiselle Hirel, qui l'avait pourtant rarement quitté; mais lorsque la liberté d'esprit et la réflexion lui revinrent, il s'irrita de trouver à son chevet celle qui avait été la cause

de son combat et de sa blessure. Les grands cœurs s'attachent aux êtres pour lesquels ils ont souffert, mais les petites âmes au contraire s'en éloignent et les prennent en détestation; elles ne comprennent point que la douleur est, après l'amour, le plus sacré des liens, et que les sûres affections ne se cimentent jamais si bien qu'avec du sang ou des larmes. La présence de mademoiselle Hirel devint insupportable à Charles, et il le lui fit savoir avec une dureté que la politesse ne déguisait plus; car pour voir un égoïste dans toute sa sincérité, il faut le prendre vieux ou malade.

Antigone, n'ayant point appris le motif du duel, ne vit dans cette ingratitude qu'un caprice de convalescent, et s'y soumit sans murmurer. Elle visita Charles plus rarement, et seulement lorsqu'il était seul, car elle avait remarqué que sa présence était surtout désagréable au jeune homme lorsqu'il avait près de lui quelque camarade. Elle allait un jour entrer dans son appartement, pour savoir si rien ne lui manquait, lorsqu'elle entendit monter l'escalier en riant.

Elle reconnut, à la voix, des amis de Charles, et, ne voulant point les rencontrer, elle entra brusquement dans le cabinet dont nous avons déjà parlé. Les trois officiers de marine passèrent sans l'avoir vue.

— Eh bien! s'écrièrent-ils en entrant, comment va aujourd'hui le blessé?

— Fort bien, si ce n'est qu'il s'ennuie; vous arrivez à propos pour me distraire. Il y a là un hamac, des chiboucks et du tabac turc; asseyez-vous, fumez, et causons.

Antigone, qui allait sortir, eut un mouvement de curiosité; elle prêta l'oreille.

— Comment diable es-tu seul? demanda l'un des visiteurs au malade; est-ce que ta châtelaine néglige les devoirs de l'hospitalité?

— Pas de plaisanteries, messieurs, vous savez que je ne les aime pas, répondit Charles avec humeur.

— Allons, vas-tu encore te fâcher et nous proposer un duel pour savoir *qui de nous a plus belle amie?* tu défendrais une mauvaise cause, je t'en avertis : j'ai vu hier ta tourterelle; elle est

plus jaune qu'une chaloupe que l'on vient de passer au brai.

—Avec cela qu'elle nous regarde toujours de travers, ses yeux ont l'air de batteries à feux croisés.

— Et sa taille !... as-tu remarqué ?... gracieuse comme une barre d'anspeck.

— Il faut avouer que le papa Hirel a construit là un bateau plat fait pour naviguer de conserve avec lui !...

— C'est le plus beau couple d'orangs-outangs que j'aie vu dans mes voyages, et Charles, qui a un cousin au jardin des plantes, devrait les expédier tous deux pour la ménagerie.

— Je voudrais les envoyer au diable? s'écria le jeune officier en se retournant dans son lit avec peine. Comprenez-vous, messieurs, que je ne puisse me débarrasser de cette famille? Quand le père ne m'assassine pas de son latin, la fille me poursuit de son français, qui est pire encore. Dès que je suis seul, elle arrive ici pour me dire le temps qu'il fait ou m'avertir que la volaille a renchéri au marché. C'est là le fond de sa conversation.

— Que veux-tu? elle t'aime!

— Et mordieu! on n'aime pas quand on est si laide!...

— Ne t'a-t-elle jamais demandé une mèche de tes cheveux?

— Non, mais elle me vole mes vieux cordons de montre, qu'elle se passe au cou en manière de *souvenirs.*

— Admirable! et tu ne lui as pas proposé un bouton de chemise pour l'y suspendre en guise de médaillon.

Charles ne put s'empêcher de rire.

— Je donnerais, reprit-il, six mois d'appointements à celui qui me débarrasserait de la noiraude; cette malheureuse me rendra ridicule aux yeux du monde entier; c'est mon vice.

—Messieurs, s'écria le plus jeune des officiers, entre amis il faut du dévouement. Voilà assez longtemps que Charles a pris chasse devant l'Antigone; si nous l'abandonnons, il faudra qu'il amène pavillon : une proposition! tirons à la plus belle lettre qui de nous le remplacera près de la demoiselle.

— Si vous faites cela, dit Charles, en se redressant sur son séant, je vous donne un déjeuner de vingt-cinq couverts à l'Hôtel de Paris.

— Marché fait! s'écrièrent les jeunes gens.

— Ainsi, l'un de vous s'engagera à prendre ma chambre, à se faire aimer de mademoiselle Hirel...

—Et à lui fournir des cordons de montre, ajouta celui qui avait fait la proposition.

— Et l'on ne me tourmentera plus de cette ridicule passion.

— Puisqu'un autre sera devenu le bouc expiatoire.

— C'est entendu!

— Convenu.

— Alors, donnez ici un volume, et à la plus belle lettre.

On apporta à Charles une *Imitation* qui lui venait de sa mère, et ce fut ce livre tout de tendresse et de piété qui servit à cette cruelle mystification. Un bruyant éclat de rire annonça l'arrêt porté par le sort.

— Roujoux ! c'est Roujoux ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— N'oublie pas à quoi tu t'es engagé? ajouta Charles, qui craignait déjà de voir la victime reculer.

— Messieurs, dit Roujoux en se levant, avec une gravité burlesque, je suis homme d'honneur ; je renouvellerai en faveur de Charles le dévouement de Nisus pour Euryale, et quand l'Antigone se présentera, je crierai courageusement : *Me, me, adsum !* Donnez-moi votre bénédiction, et je descends à l'instant même chez le papa Hirel pour lui proposer trois francs de plus par mois de son appartement.

— Non, non, attends que je puisse me lever, dit Charles; dans une dizaine de jours, je partirai sous prétexte de prendre l'air à la campagne, et tu t'établiras ici en mon absence.

— Soit.

Les officiers cherchèrent leurs chapeaux pour sortir.

— A propos, reprit Roujoux à demi-voix, en s'approchant du blessé, lorsque j'ai promis de te

remplacer, j'aurais dû m'informer d'abord si je ne m'engageais pas à quelque chose de trop difficile; l'Antigone et toi, vous n'avez jamais fait, n'est-ce pas, que vous canonner amoureusement des regards... et à distance? On n'est point obligé d'en venir à l'abordage?

— Fi donc!

— A la bonne heure.

Le blessé serra la main à ses camarades, qui tous trois sortirent en riant.

Cependant mademoiselle Hirel avait tout entendu; elle n'avait d'abord pas bien compris, mais la conversation était ensuite devenue trop claire pour qu'elle pût s'y méprendre. Il se passa alors en elle quelque chose d'étrange. Il y eut un moment où l'intelligence de la pauvre fille s'ouvrit comme sous un effort douloureux; elle comprit l'amour qu'elle avait au cœur, et sentit dans toute sa plénitude l'horrible malheur qui la frappait. Cet instant de profonde lucidité fut court, mais ce fut comme un coup de tonnerre qui suffit pour ravager jusqu'au fond cette âme simple. La jeune fille sentit quelque chose se

briser dans son sein. Elle demeura immobile, insensible, muette sous le poids d'une pensée unique : elle était méprisée!...

Au delà de cette odieuse conviction, tout disparut; elle jeta les bras autour de cette croix ignominieuse qui s'était subitement dressée à ses yeux, et ne voulut plus s'en séparer. Les plus dangereux désespoirs sont ceux qui s'accroupissent ainsi sur eux-mêmes. Quand l'imagination s'empare d'une douleur, elle la traite comme ces cavales indomptables que l'on irrite pour les épuiser et les soumettre; l'exaltation nous emporte alors loin de l'objet qui nous fait souffrir, et rend ainsi notre angoisse moins navrante. L'âme, jetée à travers mille souvenirs et mille rêves, va d'une douleur à une autre, et ressemble à ces aérostats changeant à chaque instant d'atmosphères; comme eux elle finit par trouver quelques courants favorables qui la ramènent insensiblement à de plus douces régions; mais lorsque l'imagination ne vient pas au secours du cœur, et que celui-ci reste silencieusement attaché au cadavre de ses espérances, rien ne peut le

distraire, et la consolation lui est à jamais interdite !

Lorsqu'il rentra le soir, après la scène que nous venons de rapporter, le capitaine Hirel ne trouva point sa fille au salon. Il l'appela, et ne reçut point de réponse. Étonné, il parcourut toutes les chambres sans la rencontrer, et monta enfin chez son hôte, pensant qu'elle s'y trouvait peut-être ; mais, en passant, il aperçut le cabinet entr'ouvert, et poussa la porte. La jeune fille était assise à terre, la tête droite et les yeux fixes.

— Que fais-tu là ? demanda le capitaine.

Elle ne répondit rien. Il s'approcha, et voulut lui prendre la main, cette main demeura immobile.

— Mais qu'as-tu donc ? reprit-il, de plus en plus inquiet.

La jeune fille le regarda, frissonna légèrement, remua les lèvres, et dit :

— Je suis son vice.

Hirel toucha le front de sa fille : il était brûlant ; il prit ses mains : elles étaient glacées et tremblantes.

— Tu as la fièvre! s'écria-t-il épouvanté.

— Trop laide pour aimer! murmura la malade avec égarement.

Le capitaine fit chercher sur-le-champ un médecin, qui déclara que mademoiselle Hirel était menacée d'un épanchement au cerveau. Sa vie fut en danger pendant plusieurs semaines; enfin le docteur déclara qu'elle était guérie.

— Guérie! répéta le capitaine, mais elle ne prononce encore que quelques mots sans suite.

— Cela est vrai, dit le docteur embarrassé.

— Elle ne me reconnaît pas.

— Je le sais.

— Et vous dites qu'elle est guérie?... Quelle est donc la maladie de ma fille, monsieur?

— Elle est folle.

Le capitaine consulta d'autres médecins, mais tous ses efforts pour rendre la raison à Antigone furent inutiles. Lorsque Charles, qui était absent, apprit ce malheur, il se contenta de dire : — Bon ! j'en serai du moins délivré. Et il n'y pensa plus.

Cependant la folie de mademoiselle Hirel

était douce, tranquille et quelquefois même touchante. Cette grâce, dont la femme douée de raison avait toujours manqué, la folle la rencontrait quelquefois. Puis le ridicule avait disparu sous la grandeur de l'infortune. Ajoutons que Dieu avait pris la jeune fille en pitié : ses idées avaient changé de cours pendant sa maladie, et maintenant la folie était de se croire aimée et sur le point d'épouser Charles.

Le capitaine Hirel supporta le malheur inattendu qui l'avait frappé sans verser une larme ni pousser une plainte. Seulement, il demanda sa retraite, rompit toutes ses relations et déclina rapidement. Chaque soir on le voyait sortir tenant le bras de sa fille : tous deux suivaient en silence les rues les plus isolées et gagnaient lentement le cours d'Ajot. Là, le vieux marin s'accoudait sur le parapet de granit et regardait longtemps la mer, tandis que la jeune fille, la tête penchée, murmurait tout bas quelques phrases d'amour. Puis, quand la nuit venait, on voyait ces deux pâles ombres reprendre leur route le long des remparts déserts, et l'on enten-

dait parfois une parole d'encouragement que l'insensée adressait encore par instinct à son guide, et qui rassérénait son âme. Tristes promenades, où c'était le père déjà vieux qui conduisait les pas de sa fille jeune encore, et où la folie consolait un instant la raison !

Du reste, le capitaine mourut bientôt. Après sa mort, Antigone fut confiée à des parents qui, pour se débarrasser d'une gênante tutelle, la placèrent à l'hospice de Morlaix, où elle vécut longtemps. C'est là que nous l'avons vue dans notre enfance, et que nous avons recueilli ces détails de ceux qui la gardaient. La folie n'avait altéré en rien la bonté ni la douceur d'Antigone Hirel : c'était toujours, comme autrefois, une pauvre fille sans colère ; et quand des méchants ravivaient ses chagrins par des railleries ou des insultes, elle croisait les mains, en pleurant bas ; mais lorsqu'on l'interrogeait avec bienveillance, elle répondait à toutes les questions, et parlait longuement de Charles, le fiancé qu'elle attendait.

Quant à celui-ci, poussé par des protecteurs puissants, favorisé par d'heureux hasards, il

obtint un avancement rapide, et le jour même où Antigone Hirel, la pauvre folle d'amour, mourait à l'hospice de Morlaix, une ordonnance insérée au *Moniteur* et signée Louis-Philippe le nommait *ministre de la marine.*

195

BIANCA CAPELLO.

BIANCA CAPELLO.

L'éclat des bougies commençait à pâlir ; la musique était devenue plus molle ; les danses plus languissantes ; fatiguée de lumière et de bruit, la foule s'était doucement dispersée, et les couples masqués cherchaient l'ombre des jardins pour de plus intimes causeries.

C'était l'heure où les yeux du père et de l'époux, appesantis par une longue veille, deviennent moins attentifs ; l'instant de la séparation, où l'amour parle plus haut dans les âmes troublées ; où la main, serrée par une autre

main, y laisse un bouquet flétri sur le cœur ; où les lèvres tremblantes glissent un aveu dans un baiser furtif... heure douce où Roméo s'oublie près de Juliette, sans entendre l'alouette et sans voir arriver le jour.

Le seigneur Juliani, chez qui se donnait la fête, avait fui aussi la salle du bal, et était venu s'asseoir au fond d'une galerie faiblement éclairée. Mais lui, ce n'étaient point d'amoureuses rêveries qui lui faisaient chercher le silence et l'ombre ; Juliani n'avait jamais aimé ; ambitieux et dur, sa vie s'était consumée en intrigues. Ne connaissant les hommes que par leurs vices, il les haïssait ; jamais la pitié n'avait touché ce cœur de bronze ; sa main, comme celle de la statue du commandeur, n'étreignait que pour tuer ; son équité même était celle de la hache : elle ne s'exprimait qu'en frappant également.

Membre du conseil des Dix, c'était à lui qu'était confiée l'exécution des mesures implacables et les missions sans pardon. Le sang glissait sur cette main de glace sans la tacher, et le remords s'arrêtait devant cette conscience sans portes.

Il venait de s'asseoir, lorsqu'un homme masqué entra avec précaution. Juliani reconnut son pas.

— Nous sommes seuls, dit-il, tu peux avancer, Martelli.

Celui-ci s'approche davantage et se démasqua.

— Le seigneur Juliani m'a fait demander, dit-il d'un ton de profonde déférence.

— Tu n'as point quitté la fête, qu'as-tu entendu? qu'as-tu vu?

— Rien d'important... quelques intrigues de femmes.

— Tu apporteras demain leurs noms au conseil des Dix.

— Comment! demanda le sbire étonné, les noms des femmes qui...

— Oui... en les tenant par leurs secrets, nous pourrons tout exiger d'elles, savoir ce que pensent leurs maris, leurs frères, leurs amants... La première trahison!... le conseil veut connaître désormais ses affaires.

— Ce sera une comptabilité gigantesque, observa sérieusement Martelli; j'obéirai pourtant.

— Et la fille du vieux Capello? lui demanda Juliani; elle était là : n'as-tu rien remarqué?

— Le même homme a toujours suivi la signora Bianca sous divers déguisements.

Le membre du conseil des Dix leva la tête.

— Et c'est bien celui que l'on retrouve partout sur ses pas depuis son retour à Venise? dit-il.

— Lui-même, seigneur.

— Ce n'est aucun de nos jeunes patriciens, tu en es sûr?

— J'en suis sûr.

— Aucun des seigneurs étrangers qui se trouvent dans notre cité?

— Aucun.

Juliani tomba dans une profonde méditation.

Depuis une semaine, en effet, tous les espions du conseil des Dix avaient été mis en défaut par cet inconnu; tout ce que l'on savait, c'est qu'il était arrivé de Venise le jour où la jeune Capello était revenue chez son père, après un assez long voyage sur la terre ferme.

L'espèce de mystère dont la république enveloppait toujours sa surveillance interdisait les

démarches directes et ouvertes. Mateo (c'était ainsi que se faisait nommer l'étranger) n'avait donc été soumis à aucun interrogatoire ; le conseil des Dix, qui voulait connaître les projets de tous ceux qui se rendaient à Venise, ne s'en informait jamais ostensiblement; le premier principe de cette autorité était de tout savoir par ruse ou surprise, et de ne rien demander.

Les secrètes relations établies entre Bianca et Mateo avaient bientôt été découvertes, mais rien n'avait pu encore faire deviner quel était cet homme qui se cachait sous un nom et des habits vulgaires.

Après un assez long silence, Juliani releva la tête.

—As-tu vu son visage? demanda-t-il à l'espion.

— Cela m'a été impossible; il ne sort que le soir, et le plus souvent masqué. Du reste, ce soir j'espère avoir de meilleurs renseignements.

— Comment cela?...

— La nourrice de la signora Bianca a toute la confiance de sa maîtresse : nul doute qu'elle ne connaisse ce Mateo.

— Après...

— J'ai pensé que la vieille, vu son âge et sa laideur, devait se trouver au dépourvu de sigisbée; en conséquence, j'en suis tombé éperdument amoureux depuis trois jours.

— Eh bien?...

Eh bien... ce soir elle me reçoit!

— Et tu espères lui faire dire ce qu'elle sait?

— J'ai lieu d'y compter, répondit Martelli avec une certaine fatuité.

— Il y a deux cent sequins pour toi si tu réussis.

— Foi de chrétien! ce n'est point trop pour s'exposer à la duègne! murmura Martelli.

Juliani se leva, et lui fit signe de se retirer.

Au moment où l'espion sortait, le comte Capello entra dans la galerie.

C'était un vieillard courbé par les infirmités, mais dont la tête avait conservé une sorte de grandeur vénérable; du reste, intelligence médiocre et courage vulgaire; un de ces hommes qui acceptent la tyrannie établie et les iniquités communes à tous.

Il avait aperçu Juliani et venait prendre congé de lui : il le complimenta d'abord sur le luxe et le bon goût de sa fête.

— Pensez-vous, comte, que la signora Bianca ait pu y prendre quelque plaisir? demanda Juliani.

— Quelle jeune fille résisterait à l'enivrement de cette musique et de ces danses? répondit Capello.

— Je sais que la signora est triste depuis son retour, dit le membre des Dix.

— Qui vous a dit?... demanda le vieillard inquiet.

Juliani sourit.

— La république voit tout, seigneur comte, dit-il; son œil, comme celui d'une femme, aperçoit ce qui pourrait échapper au regard moins scrutateur d'un père... Vous avez, du reste, vous-même remarqué cette tristesse.

— Il est vrai, dit Capello; mais je n'y ai vu que la langueur sans motif qui s'empare très-souvent des jeunes filles de son âge, belle, riche, libre dans l'expression de tous ses désirs, quelle cause d'affliction pourrait avoir Bianca?

— La plus grande de toutes, peut-être.

— Vous la connaissez donc?

Juliani fit un signe affirmatif. Le vieillard parut attentif et saisi.

— Veuillez m'entendre, comte, dit le magistrat en montrant un fauteuil à Capello; je dois vous parler au nom du conseil des Dix.

Le comte pâlit; mais il s'inclina avec respect et s'assit; Juliani resta debout.

— Vous le savez, comte Capello, continua-t-il avec calme, Venise ne défend pas seulement ses frontières contre l'ennemi et ses lois contre la sédition; les noms illustres sont aussi pour elle une propriété sacrée. Dans notre république, l'honneur de la noblesse, ses alliances sont des faits politiques, et le conseil, outre qu'il est le gardien du pouvoir, est notre tuteur à tous. C'est à lui de décider les unions que les grandes familles doivent contracter entre elles dans l'intérêt de Venise... Et ce qu'un roi est ailleurs, chaque patricien l'est ici; car ses actions ne sont point des choix, mais des nécessités d'État.

— Je n'ignore aucune de ces lois, répondit

Capello, et j'ai prouvé que j'étais prêt à m'y soumettre. Le conseil a destiné la main de Bianca à Lorenzo Barbarini, et, quoique Lorenzo ne soit connu ni de moi ni de ma fille, j'ai consenti sans hésiter.

— Le conseil rend justice à votre soumission, comte ; mais vous savez quelle importance nous devons attacher à ce mariage. La bravoure de Barbarini en a fait un de nos plus utiles défenseurs ; lui seul promet un digne successeur à nos généraux : malheureusement il n'est point Vénitien ! Gènes, Ferrare, Milan ont déjà voulu nous l'enlever, et elles pourraient y réussir si nous ne l'attachions à la république par des liens indissolubles. Il faut qu'une union glorieuse fasse de lui un citoyen de Venise ; et vous seul, comte, pouvez nous l'attacher par votre alliance.

— Toutes ces raisons m'ont été déjà données, et j'y ai cédé, répondit Capello ; le mariage de Barbarini et de ma fille doit avoir lieu dans un an...

— Dans un an il sera trop tard.

Le vieillard fit un mouvement.

— Comment cela? dit-il.

— Cette tristesse de la signora Bianca... vous en ignorez la cause?... Elle aime.

— Que dites-vous? s'écria Capello.

— Ne vous êtes-vous donc pas aperçu, seigneur comte, que depuis son retour elle fuyait les fêtes? n'avez-vous pas entendu la nuit, sous les balcons de votre palais, le bruit d'une gondole et une voix qui chantait? Ce soir même, l'amant de la signora était ici... on me l'a montré...

— C'est impossible, s'écria le comte en se levant.

— Regardez, dit Juliani.

Et, forçant doucement Capello à se retourner, il lui montra, dans la galerie voisine, deux masques penchés l'un vers l'autre et qui causaient bas.

— Bianca! s'écria le vieillard en reconnaissant le costume de sa fille.

— Et cet homme est celui qui la suit partout...

Le comte fit un mouvement pour s'élancer vers eux, mais Juliani le retint.

— Point d'éclat, dit-il avec calme ; il déshonorerait votre fille sans rien réparer.

— Mais, est-ce bien elle? répéta Capello, en regardant la femme masquée qui s'avançait de leur côté.

— Vous pouvez vous en assurer, murmura Juliani.

Et prenant la main du comte, il le força à reculer avec lui sous l'ombre des colonnes.

Cependant les deux amants, uniquement occupés de leur entretien, n'avaient rien vu. Arrivé au milieu de la galerie, le cavalier regarda autour de lui et s'arrêta.

— Ici nous sommes seuls, dit-il; au nom du ciel, écoutez-moi, Bianca!

— On peut venir, répondit la jeune fille effrayée.

— Mais ne pourrai-je donc jamais vous parler sans contrainte, vous dire combien je vous aime? Que sont ces aveux furtifs murmurés à voix basse et sous les regards de tous?... Bianca! vous ne savez point tous les désespoirs qui traversent mon âme quand je ne vous vois plus! Chaque fois que

je vous quitte, il me semble que c'est pour la dernière fois; je ne puis vivre ainsi plus longtemps dépouillé de toute espérance.

— Mais que voulez vous donc, mon Dieu?

— Que j'aie seulement l'assurance de vous voir quelquefois; désignez-moi un lieu et une heure de rendez-vous où je vous parle sans témoin.

— Le puis-je?...

— Eh bien! permettez-moi d'en chercher les moyens... promettez-moi de me recevoir si je puis parvenir jusqu'à vous...

— C'est impossible, Mateo! s'écria la jeune fille; non, je ne le veux point... Au nom du ciel, ne me faites point de pareilles demandes; la moindre imprudence pourrait nous perdre... Qui sait si nous ne sommes point déjà trahis... si l'on ne nous a point observés ici?... laissez-moi rentrer au bal... j'ai peur!...

En parlant ainsi, Bianca s'était rapprochée de la seconde galerie. Mateo la suivit, et tous deux disparurent.

Tant qu'ils avaient été là, Juliani n'avait point

quitté la main de Capello, et l'avait retenu du geste et du regard; lorsqu'ils furent sortis, il se contenta de dire froidement au vieillard :

— Maintenant, comte, vous ne doutez plus.

Capello ne répondit rien, mais il se couvrit les yeux.

— Et quel est ce Mateo? demanda-t-il après un assez long silence.

— Nous l'ignorons encore, répondit Juliani; mais, quel qu'il soit, il faut qu'on lui arrache votre fille.

Le conseil a tout prévu. Dans trois jours, Lorenzo Barbarini arrive à Venise pour épouser la signora Bianca; il repartira sur-le-champ avec elle, et alors, comte, son honneur sera sous la sauvegarde d'un époux dont le regard plus jeune sera plus vigilant. Jusque-là, pas un mot, pas un geste qui puisse lui faire deviner que vous connaissez son secret. Des reproches seraient dangereux et pourraient la pousser à quelque résolution extrême : tel est, d'ailleurs, le désir du conseil...

— J'obéirai, répondit Capello anéanti.

Le comte et Juliani étaient arrivés en parlant

dans la salle du bal ; ils y retrouvèrent Bianca, qui était seule. Juliani s'approcha d'elle.

— Je faisais part à votre père, signora, d'une nouvelle qui vous intéresse, dit-il. La paix que la république vient de conclure hâtera, je l'espère, le retour de nos généraux.

La jeune fille tressaillit.

— Le seigneur Lorenzo Barbarini est-il donc prochainement attendu ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Le comte ne laissa point le temps à Juliani de répondre ; il fit un pas vers sa fille, et, la regardant fixement :

— Signora Capello, dit-il d'un ton brusque, dans deux jours vous épouserez Lorenzo Barbarini.

Bianca jeta un cri et s'appuya des deux mains à un fauteuil. Juliani avait fait un mouvement de surprise et de mécontentement ; mais il le réprima presque aussitôt, et, se retournant vers le comte :

— Il ne faut jamais promettre la dépouille d'un brave ni l'arrivée d'un absent, dit-il en

souriant. Le retour de Lorenzo peut tarder plus que vous ne le supposez : pourquoi jeter au cœur de votre fille une émotion qui arrête maintenant sa gaieté ? Le bal ne veut point de figures pensives.

Et, prenant la main de Bianca :

— Vous me devez cette nuit tout entière, dit-il ; venez, je veux vous conduire moi-même au milieu des danses.

La jeune fille appuya machinalement son bras sur celui de Juliani, et tous deux entrèrent dans la salle du bal.

Resté seul, le vieux Capello s'assit et laissa tomber sa tête sur sa poitrine : ce qu'il venait d'apprendre l'avait blessé au point le plus sensible de son orgueil. L'amour de sa fille pour un étranger, indigne sans doute d'une telle préférence, était déjà une douleur cuisante ; mais ce qui l'humiliait par-dessus tout, c'était la pensée que cet amour avait été deviné, que la honte de son sang était connue d'autres que de lui.

Il comprenait, d'ailleurs, que son honneur devenait ainsi la propriété des Dix ; qu'ils pou-

vaient désormais tout lui demander, non plus seulement au nom de leur autorité, mais en récompense de leur discrétion.

Il demeura longtemps plongé dans ses sombres méditations. Les blanches lueurs du jour commençaient à pénétrer dans les galeries. Juliani reparut avec Bianca.

Le comte se leva, fit demander sa gondole, et prit congé de Juliani. Bianca s'approcha pour prendre sa main; mais le vieillard passa devant sans la lui offrir. Ils arrivèrent ainsi aux marches du palais près de la lagune.

Au moment où Capello entrait dans la gondole, un homme enveloppé d'un manteau parut comme une ombre à côté de Bianca; elle tressaillit, et, se penchant vers lui :

— La nuit prochaine, murmura-t-elle, à une heure, sur le quai de la Madone...

Dans ce moment, Capello se retourna; la jeune fille s'élança dans la gondole, et l'ombre disparut derrière les colonnades du palais.

Minuit avait sonné depuis longtemps à l'horloge de Saint-Marc; le ciel était sombre et une

brume flottante couvrait les lagunes; trois hommes enveloppés de manteaux et le chapeau de feutre rabattu sur les yeux se rencontrèrent en face du palais Capello. Ils échangèrent des signes, un mot d'ordre, et se reconnurent.

— Rien de nouveau? demanda l'un aux deux autres.

— Rien, Beppo.

— Vous n'avez vu personne s'arrêter près du palais?

— Personne.

— C'est bien.

Les trois sbires se mirent à longer le quai à petits pas; celui qui paraissait le chef marchant en tête.

Je voudrais bien savoir, dit enfin l'un de ceux qui marchaient derrière, pourquoi le conseil tient tant à connaître ce qui se passe chez les Capello; un vieillard et une jeune fille ne peuvent conspirer contre la république.

Beppo se retourna.

— Francesco? dit-il.

L'espion s'approcha.

— Veux-tu que je te donne un conseil?

— Lequel ?

— C'est de tout voir, de tout entendre et de ne jamais faire de réflexions. Dans notre profession c'est malsain. Ton prédécesseur avait aussi la manie de vouloir connaître ce qu'il faisait ; cela a déplu aux honorables membres du conseil.

Beppo se découvrit.

— Si bien qu'on l'a envoyé se reposer de sa curiosité...

—Dans un cachot? demanda Francesco effrayé.

— Non, dans l'Adriatique.

Le sbire fit un saut en arrière, et Beppo reprit tranquillement sa marche.

Lorsqu'ils eurent dépassé le palais, il se retourna de nouveau.

— Tout est tranquille, dit-il, la lagune est déserte, l'heure du rendez-vous passée; nous pouvons partir. Par la place Saint-Marc, enfants.

Et tous trois s'éloignèrent.

Une heure sonna.

Alors un bruit de rames se fit entendre ; une

gondole glissa à travers le brouillard, aborda au quai de la Madone, et un homme vêtu comme un simple gondolier en sortit : c'était Mateo.

Il venait à peine de toucher la terre lorsque la porte du palais s'ouvrit. Bianca parut.

Les deux amants se reconnurent en même temps, et s'élançèrent l'un vers l'autre. Mateo saisit la main de la jeune fille, et la serrant dans les siennes :

— C'est vous, dit-il, d'un accent plein de tendresse, vous enfin que je puis voir, Bianca !

— Silence, murmura celle-ci, j'ai peur !

— Que pouvez-vous craindre ? tout dort maintenant ; les sérénades elles-mêmes se sont endormies sur les lagunes, et les échelles de soie ne pendent plus aux balcons déserts... Pourquoi trembler ainsi ?

— Si l'on venait...

— Qui peut venir à cette heure ?

Et comme la jeune fille regardait toujours autour d'elle avec effroi, il l'attira plus près de lui et baisa ses mains, qu'il tenait.

— Vous avez donc enfin eu pitié de moi,

reprit-il d'une voix douce... jusqu'à présent je vous avais vainement demandé un de ces entretiens où le cœur peut s'épancher sans témoins... et aujourd'hui vous me l'avez accordé !... aujourd'hui nous sommes là ensemble et seuls !... j'ose à peine le croire ! par instants je me demande si je veille, si je suis Mateo, si vous êtes Bianca !... Oh ! mon Dieu ! quand je me sens aimé ainsi, je ne doute plus de l'avenir, je ne crains plus rien : il me semble que Dieu lui-même ne pourrait vous arracher à moi.

— Hélas ! on va l'essayer, dit Bianca.

Mateo tressaillit.

— Oui, continua la jeune fille ; c'est pour cela que j'ai voulu vous voir, Mateo... demain on me marie.

— Puissances du ciel ! est-ce vrai ! s'écria le jeune homme.

— Hier même, au bal, mon père me l'a déclaré. C'est demain qu'arrive Lorenzo Barbarini.

— Demain... Lorenzo Barbarini !

— Il sera ici pour l'heure du mariage.

— Ah !... et je n'aurai pas le temps de le tuer auparavant !

— Que dites-vous ?

— Aimes-tu donc mieux qu'il t'enlève à moi, Bianca ? s'écria le jeune homme désespéré. D'où vient-il, cet homme qui prend ta main sans avoir demandé ton cœur ? Quoi ! lui que tu n'as point choisi, lui que tu n'aimes pas, il viendrait, un décret des Dix à la main, t'arracher de mes bras !... Ah ! je lui clouerai ce décret au cœur avec mon poignard.

— Et vous vous perdriez sans me sauver, dit Bianca les yeux baignés de larmes. Les instants sont précieux... Écoutez-moi, Mateo ; vous êtes noble...

Mateo fit un mouvement.

Présentez-vous à mon père ; dites-lui ce que je sais, moi, que vous êtes venu de Ferrare sous les habits d'un homme du peuple, parce que le territoire de la république était interdit aux Corsini. Ce nom illustre est connu de mon père comme de tous ; quand il saura que vous le portez, il vous écoutera. S'il le faut, nous nous

jetterons tous deux à ses pieds; nous implorerons sa miséricorde. Peut-être se laissera-t-il toucher.

— Qu'importe! dit Mateo en secouant la tête, le conseil des Dix n'a-t-il pas décidé de votre sort? que pourrait contre cette volonté suprême la volonté d'un vieillard? Les nobles vénitiennes appartiennent à la république, et non à leur père!

— Eh bien! nous implorerons le conseil lui-même.

Le jeune homme sourit amèrement.

— Ne savez-vous donc pas que les hommes qui gouvernent n'ont point de cœur? dit-il; que leur feront vos larmes? Ils sont accoutumés à en voir répandre. Non, non, point de vain espoir; les Dix ont parlé, et votre père placera votre main dans celle de Barbarini, dût-elle s'y glacer pour jamais.

— Mais alors, quel moyen de salut? dit Bianca éperdue.

Les yeux de Mateo s'animèrent.

— Il en est un, reprit-il... un seul... mais, pour l'employer, il faut ne compter sur la pitié

de personne. Nous sommes encore maîtres de notre sort, pourvu que nous ne nous abandonnions pas nous-mêmes.

Et, prenant la jeune fille par les deux mains : Bianca! s'écria-t-il, veux-tu te confier à moi?

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Ici, continua Mateo, tu es l'esclave des Dix ; moi je t'offre la délivrance, la délivrance avec un amour sans bornes... avec le monde qui s'ouvre tout entier devant nous!... Bianca... une gondole est là!... partons ensemble.

La jeune fille recula.

— Fuir avec vous! dit-elle.

— C'est le seul moyen d'assurer notre bonheur.

— Et ma honte, Mateo.

— Ne seras-tu point la femme de mon cœur?... Un prêtre sanctifiera notre union.

— Et mon père!... mon père que je laisserai ici seul, déshonoré... mon père dont chacun montrera au doigt les cheveux blancs.... oh! jamais...

Mateo joignit les mains, et la regarda avec un désespoir sombre.

— Alors, dit-il, que voulez-vous faire?... Vous épouserez Lorenzo Barbarini?

— Je mourrai, répondit l'enfant éperdue.

Il sourit amèrement.

— Ainsi, vous préférez la mort à l'exil avec moi, continua-t-il; et cependant, Bianca, vous avez dit que vous m'aimiez, que j'étais tout pour vous.

— Et j'ai dit la vérité, balbutia l'enfant en pleurant.

— Ne répétez point cela, s'écria Mateo, par le Christ! ne le répétez point! Vous m'aimez! et vôus allez en épouser un autre! Je vous tiens lieu de tout, et vous me préférez l'orgueil de votre père!... Ah! ne me parlez plus d'amour, signora! Dites qu'un instant vous avez eu pitié de moi, et que nous avons pris tous deux cette compassion pour de la tendresse.

— Mateo! s'écria Bianca.

Mais, tout à son désespoir, il ne l'entendait plus.

— Insensé, continua-t-il en frappant sa poitrine, qui ai cru qu'à la première menace de

m'être arrachée, Bianca Capello viendrait se jeter dans mes bras en criant : Emporte-moi! comme si ce n'était point trop déjà pour Bianca Capello, la belle Vénitienne, d'avoir un instant abaissé ses regards jusqu'à moi.

Tout cela avait été dit avec une amertume si sombre, que la jeune fille fut plus émue qu'irritée; elle leva sur Mateo des yeux mouillés de pleurs, et, joignant les mains :

— Hélas ! je ne vous comprends pas, dit-elle d'un accent doux et triste; pourquoi la noble Vénitienne rougirait-elle du noble de Ferrare?

On eût dit que ces mots, au lieu d'apaiser Mateo, ravivaient quelque blessure de son cœur.

— En effet, répondit-il, c'est le *noble* de Ferrare que l'on aime dans Mateo.

— Le premier jour où Mateo se présenta à moi, j'ignorais ses titres, et je l'ai aimé, répondit la jeune fille avec une noble candeur.

Le jeune homme fut touché.

— Eh bien ! dit-il en saisissant de nouveau les mains de Bianca, réponds-moi, et avec toute ta loyauté : Qu'aurais-tu fait si Mateo n'eût point

19.

été noble comme toi? si ce n'eût été qu'un homme du peuple, mais avec assez d'amour pour remuer le monde?.. Qu'aurais-tu dit s'il fût venu là, comme moi, te demander à mains jointes de l'aimer?...

Pour toute réponse, Bianca se laissa tomber sur sa poitrine.

— Ah! merci, dit Mateo étouffé de larmes, merci, et pardonne-moi de t'avoir soupçonnnée; je suis fou; mais je t'aime tant!

— Ne doute jamais de moi, Mateo, dit la jeune fille; mais laisse-moi tenter un effort près de mon père! Je suis son unique enfant; quand il saura que de sa résolution dépend ma vie ou ma mort, il sera touché, je l'espère du moins... S'il ne peut disposer de ma main, eh bien! qui sait? peut-être permettra-t-il que je quitte Venise, et que je devienne ton épouse ailleurs!

— Et s'il rejette ta prière?

— Alors... Dieu m'inspirera! Ne me demande rien; sais-je moi-même ce que je ferai : je n'ai qu'un mot à vous dire, Mateo? c'est que je vous aime.

Mateo la serra sur son cœur.

— Et quand te reverrai-je? demanda-t-il.

— Ici, demain, à la même heure.

— Et si tu ne pouvais venir?

— Julia, ma nourrice, m'est dévouée; tu sauras tout par elle : mais adieu, je tremble qu'on ne s'aperçoive de mon absence. Adieu.

Ils s'oublièrent dans un long baiser.

Bianca parvint pourtant à s'arracher des bras de Mateo, et allait rentrer, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. Les deux amants se réfugièrent derrière une niche de madone placée vis-à-vis du palais.

Bientôt un cavalier parut, marchant avec précaution; c'était Martelli qui arrivait à son rendez-vous. Il longea quelque temps le palais Capello, trouva la porte que Bianca avait laissée entr'ouverte, et, persuadé que cette précaution avait été prise pour lui à son intention, il se hâta d'entrer.

Dès que le bruit des pas eut cessé, les deux amants sortirent de leur retraite.

Il y eut encore une dernière étreinte, un dernier baiser, et Bianca courut vers la porte.

Mais à peine y eut-elle appuyé la main, qu'elle recula épouvantée.

— Fermée ! dit-elle.

— Se peut-il ? s'écria Mateo.

— Regarde.

— Malédiction ! c'est vrai !

— Mais nous sommes découverts, alors !

— Fermée ! répéta le jeune homme, en essayant en vain d'ouvrir.

Bianca porta ses deux mains à sa tête avec délire.

— Je suis perdue ! dit-elle, on va venir... Mateo ! sauve-moi !...

— Il n'y a plus à choisir, dit le jeune homme ; ma gondole est proche... fuyons !

— Fuir ! répéta Bianca égarée.

— Que faire maintenant ?.. On va connaître notre amour... Si nous restons, nous sommes perdus tous deux... Viens...

— Oh ! non, non, dit-elle ; je les attendrai.

— Alors, je les attends avec toi ; ils me frapperont à tes côtés.

Bianca jeta un cri.

— Fuyons, Mateo, fuyons, dit-elle.

Elle l'entraîna vers la lagune; puis, s'arrêtant tout à coup, elle se retourna vers le palais.

— O mon père! ô mon père! s'écria-t-elle en sanglotant, quel réveil pour toi!

— Hâtons-nous, hâtons-nous, Bianca!

Elle tendit les bras vers le palais.

— Oui, dit-elle; adieu à mon père, adieu à ma ville. Maintenant je suis de Ferrare, non de Venise; maintenant je suis Bianca Corsini.

A ce nom, Mateo s'arrêta brusquement, et laissa tomber la main de la jeune fille, qu'il avait saisie. Celle-ci le regarda avec étonnement.

— Qu'as-tu, Mateo? demanda-t-elle... Pourquoi ce nom te trouble-t-il? n'est-ce point celui que je vais porter comme ton épouse?

— Viens, viens, dit le jeune homme troublé.

Mais elle s'arrêta court et devint pâle.

— Tu ne réponds pas!

Et, comme si un soupçon traversait pour la première fois son esprit :

— Mateo, s'écria-t-elle, l'amour et la fatalité m'ont jetée en ta puissance, mais tu ne peux pas

abuser de ma confiance, ce serait trop lâche! non, tu ne m'as pas trompée! tu ne me trompes point, n'est-ce pas?

— Le jour vient, le jour vient, Bianca!

— Ah! vienne le jour, vienne mon père!... la honte et la mort plutôt que le doute!... Mateo... sur le salut de ton âme, jure-moi que tu me conduis à ta noble famille, jure-moi que je porterai comme légitime épouse le nom de Corsini... Tu ne me réponds rien!... tu détournes les yeux!... un mot, un seul mot....

— Maudis-moi! dit le jeune homme en cachant sa tête dans ses mains.... je t'ai trompée!

— Trompée!...

— Je ne suis point un Corsini!

— Toi!... s'écria Bianca en reculant; mais qui donc êtes-vous, alors?

— Un homme du peuple, signora, dit Mateo d'un accent troublé et brisé, un misérable qui n'avait droit ni de voir combien vous étiez belle ni de sentir en votre présence qu'il avait un cœur, et qui cependant a osé lever les yeux sur vous. Ah! si vous saviez combien de nuits il

a veillé sous vos fenêtres, en pleurant et en vous nommant !... Il ne pouvait parvenir jusqu'à vous sous ses habits de pêcheur; alors il a vendu l'héritage de son père pour acheter des vêtements de cavalier; il a déguisé son nom sous un nom illustre !... Pour vous voir, pour vous parler, signora, il eût livré son âme au démon !... Vous savez le reste, vous savez tout maintenant. Non, je ne suis pas un Corsini; je ne suis qu'un homme qui vous aime !

— Et pourquoi, pourquoi ne pas m'avoir détrompée? demanda la jeune fille.

— Ah! je l'ai voulu souvent, signora, répondit Mateo tristement; tout à l'heure encore!... Mais vous ne savez point ce que coûtent à prononcer ces mots qui brisent à jamais l'espérance! la main tremble pour tuer ainsi soi-même son bonheur. Je savais que le jour où je dirais : Je suis Mateo le pêcheur, verrait finir mon rêve; et il était si doux! j'en avais tant besoin !... car je vous aime tant, signora, je vous aime tant, que là, maintenant accusé, méprisé par vous, je ne puis me repentir de vous avoir trompée; je vous

aime tant, que je regrette mon mensonge, qui me faisait heureux, et mon aveu, qui va briser ma vie!

Bianca fit un geste!

— Oh! pardon, reprit Mateo : je suis insensé de vous parler encore ainsi. Mon amour, qui vous rendait heureuse tout à l'heure, vous déshonore maintenant; pardon et adieu.

Bianca avait tout écouté avec une émotion croissante; il semblait y avoir lutte dans son âme; ses mains se portaient convulsivement et tour à tour à sa tête ou à son cœur, comme pour en comprimer la souffrance; mais au mot d'adieu elle s'élança vers Mateo, et, se laissant tomber dans ses bras.

— Je t'aime, dit-elle; emmène-moi.

Mateo jeta un cri :

— Est-ce vrai?

— Le jour vient... emmène-moi, répéta la jeune fille.

— Ange! s'écria Mateo, près de tomber à genoux.

Mais elle saisit sa main et l'entraîna vers la

gondole. Ils venaient d'y entrer, lorsque le palais Capello s'éclaira subitement.

— Fuyons, ou nous sommes perdus, dit Bianca.

La gondole glissa rapidement sur la mer. Dans ce moment, la porte du palais s'ouvrit avec fracas, et Martelli parut avec le comte et des serviteurs armés.

— Là-bas! au bout de la lagune! s'écria l'espion, en montrant la barque qui fuyait.

Le vieux Capello et ses gens coururent vers les gondoles amarrées au quai de la Madone; mais la barque de Mateo avait disparu!

LE JEUNE HOMME PALE.

LE JEUNE HOMME PALE.

§ I.

— Dix heures bientôt, et pas encore habillée ! mais dépêchez-vous donc, Louise !

Et elle tournait avec impatience le riche bracelet dont son bras était entouré, en ouvrait et fermait alternativement la riche agrafe. A la voir ainsi empressée et toute tremblante, qui n'eût attribué cette émotion d'enfant à l'attente de la fête ? Qui n'eût cru voir une naïve coquetterie se refléter dans cet œil bleu et clair qui souriait si doucement au miroir ? Qui eût pensé que ce front si épanoui sous de frais camélias pouvait

porter autre chose que des fleurs?... Et pourtant, à en croire ses *amies*, il n'en était pas ainsi. Il y avait, disaient-elles, un jeune homme devant lequel tout ce charmant enfantillage de Marie disparaissait. La veille même, au bal de l'ambassadeur d'Espagne, elles en avaient longtemps parlé avec des signes mystérieux et des rires moqueurs.

— Voyez donc, disait l'une, elle ne danse qu'avec lui.

— Mais quel est ce M. Arthur? demandait une autre.

— Un journaliste, je crois.

— Oh! mon Dieu!... et mademoiselle de Beaugency peut aimer un pareil homme?

— C'est une républicaine!... Elle me disait hier que nous n'en étions plus à l'aristocratie de naissance, et qu'il était temps que celle du talent lui succédât.

— Quelle phrase de journal!

Et les *amies* riaient en haussant les épaules.

Tout ce qu'elles disaient ainsi pourtant était vrai. Mademoiselle de Beaugency aimait Arthur Aubert. Élevée dans un pensionnat, loin des hau-

taines inspirations de sa famille, Marie avait puisé dans ses rêveries et dans ses lectures solitaires une exaltation qui, en la défendant des triviales erreurs, pouvait la jeter dans de dangereuses imprudences; plaçant peut-être trop haut le bonheur, elle ne pouvait se résigner à une de ces existences où le lendemain se traîne semblable à la veille, dont toutes les époques ne se datent qu'avec des chiffres, et où l'impression ne laisse jamais un souvenir. Déjà elle avait bien des fois tressailli douloureusement au toucher de cœurs froids et incrédules; mais elle aimait mieux sa vie entremêlée de froissements et de telles espérances que les joies vides de ceux qui l'entouraient; elle marchait confiante au-devant de son rêve, présentant son âme toute nue à l'avenir, plaignant ces gens qui s'enveloppent d'indifférence comme d'un manteau contre la douleur, et qui aiment mieux n'être jamais caressés d'un rayon de soleil que de s'exposer à une goutte de pluie.

Il y a pour ceux auxquels le monde n'a point ôté la foi dès la première enfance un âge de facile

admiration pour toute chose; non qu'ils ne comprennent le beau réel, mais parce que la beauté morale que leur âme porte en elle se reflète alors sur tout comme un rayon de soleil donnant l'éclat du diamant au verre le plus grossier. Époque pleine de doux enchantements où nous nous passionnons à la lecture d'un mauvais drame, où nous croyons pleurer d'amères larmes sur le roman que nos yeux parcourent, tandis qu'elles ne tombent que sur celui qui est écrit au fond de notre cœur. C'est à cet âge que la jeune fille vient s'accouder à sa fenêtre pour écouter les bruits harmonieux du soir. C'est alors qu'elle se met à regarder dans son avenir, à songer à celui qu'elle doit aimer. Et puis, le lendemain, pleine de ses espérances, elle cherche dans la foule celui qu'elle a vu la veille, et, s'il se trouve sur sa route une figure répondant à son rêve, son cœur cède, sa vie est décidée.

C'était là ce qui était arrivé à Marie : après avoir songé d'un ange, elle avait vu Arthur, qui avait un front pâle, des yeux pensifs, une voix douce !... et elle s'était sentie troublée jusqu'au

fond de l'âme. Dès lors, son regard n'avait plus quitté le jeune homme; elle avait observé ses moindres actions. Au bal, elle avait remarqué qu'il commettait sans cesse de ces distractions qui annoncent une âme occupée plus haut; à la campagne, elle l'avait vu fuir les danses et s'asseoir à l'écart, l'œil fixé sur un livre; mais le vent seul en tournait les feuillets, comme si les pensées d'Arthur n'eussent trouvé de sympathies dans aucune pensée humaine!... Puis, il était pauvre, et l'on avait dit devant Marie que c'était un jeune homme d'une haute intelligence, auquel les moyens de réussite avaient seuls manqué. Alors elle s'était mise à le regarder comme un de ces génies refoulés par leur siècle et se débattant dans une silencieuse torture. Elle avait songé combien il serait doux pour une femme d'appuyer sur son épaule cette tête lourde de pensées, et elle s'était dit qu'elle voulait être cette femme. Comment en eût-il été autrement? elle avait dix-huit ans, et l'expérience ne lui avait pas encore appris le doute.

Aussi, quand l'œil noir d'Arthur s'abaissa

plus doux et moins triste sur elle, lui sembla-t-il qu'elle n'avait plus rien à demander au ciel.

Le jeune homme ne tarda pas à la deviner, et tous deux s'entendirent.

Chaque jour Marie le voyait et l'aimait davantage. Ce soir même il devait venir au bal pour lequel elle était parée ; il le lui avait promis la veille, elle allait le voir.

Maintenant vous comprenez pourquoi elle était si impatiente d'arriver à cette fête ; pourquoi elle avait grondé Louise !

§ II.

Neuf heures sonnaient, et la bienséance ne permettait pas de se présenter si tôt à la fête. Arthur était assis près du feu, non plus avec cette attitude pensive, ce regard distrait qu'il ne prenait que comme dernière pièce de sa toilette, mais avec l'air d'impatient ennui d'un homme qui attend quelque chose de plus important que l'heure d'un bal. Raymond Perrier entra.

Arthur et Raymond étaient entrés à la même

époque dans la carrière littéraire, tous deux ignorés et sans protection. Sentant qu'ils n'avaient d'abord à espérer que l'appui l'un de l'autre, ils s'étaient rapprochés par instinct, et la ressemblance de leur position les avait amenés à une aussi grande familiarité que l'eût pu faire une sympathie d'idées. Raymond Perrier était un de ces hommes qui, au lieu de lutter contre l'abjection morale à laquelle de fâcheuses circonstances les entraînent, se mettent tout de suite à l'aise dans leur dégradation et s'abritent à elle comme d'autres s'abritent à l'hypocrisie. Il calculait tout haut sa conscience avec une naïve impudeur, et rejetait ouvertement tout sentiment qui ne devait produire que des zéros à la masse des bénéfices positifs. Quant à Arthur, sans avoir l'âme plus élevée, il se montrait moins franc dans l'expression de ses désirs ; aussi sa liaison avec Raymond lui était-elle un embarras ; il souffrait chaque fois que celui-ci, avec une bonhomie toute bienveillante et sans songer à le blâmer, lui dévoilait quelque honteuse pensée qu'il croyait bien cachée au fond de son âme. Il se sentait insulté par cette

indulgence qui semblait établir entre eux une parité qu'il n'aurait point voulu s'avouer, et il avait honte de cette association de deux âmes qui n'avaient que des vices pour points de contact.

Cependant Raymond ne s'était pas même aperçu de la froideur d'Arthur, et il était toujours resté avec lui sur le même ton de familiarité. A peine fut-il entré qu'il se jeta sur un divan, caressa sa moustache blonde avec une coquetterie toute féminine, et fit quelques oiseuses questions qui conduisent à une demande plus intime.

— A propos, dit il tout à coup sans plus chercher de transition, tu es un homme fini; ton opinion est en baisse, et ton journal se meurt de consomption.

— Du moins, reprit Arthur, on ne pourra pas dire que j'ai transigé avec mes convictions.

— Non, pardieu! c'était ton système, à toi, tu pensais arriver plus vite au but en ayant l'air de *croire*. Malheureusement, tu n'as point réussi. Au reste, tu as mieux que cela maintenant en perspective.

— Comment?

Raymond se croisa les jambes en ricanant.

— N'as-tu pas rendez-vous ce soir au bal avec mademoiselle de Beaugency? demanda-t-il.

Arthur tressaillit. Il y a, dans ces révélations brusques de notre propre pensée faites par un autre, un choc stupéfiant qui ne laisse point place d'abord à la manifestation du mécontentement; aussi releva-t-il la tête avec une expression plus surprise qu'irritée.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

— Mais Raymond continua sans se donner la peine de répondre.

— Au fait, cinquante mille livres de rentes valent bien la peine de calculer quelle courbe il faut donner à son œil! On étudierait à moins l'art de la mélancolie et la gymnastique des soupirs.

Arthur avait eu le temps de se remettre, et il reprit avec cette dignité exagérée qui indique toujours l'absence de dignité réelle :

— Il y a certaines accusations auxquelles il est inutile de répondre.

Raymond éclata de rire.

— Au reste, reprit Arthur un peu déconcerté, je ne sais ce qui a pu faire penser que j'avais des vues sur mademoiselle de Beaugency ; je la connais à peine.

— Oh! celui-là est trop fort! s'écria le journaliste; tu nous crois plus bêtes que des actionnaires. Que diable! mon cher, on voit ce que l'on voit; il est clair que depuis trois mois tu as les yeux tournés vers la baronnie du sire de Beaugency...; et ne pense pas que je t'en blâme!... — Il n'y a qu'un but dans le monde, et nous savons très-bien que toutes les routes sont bonnes, si l'on arrive... — L'or! l'or! — C'est la vie, c'est le siècle, c'est tout. — J'en veux, moi, et je n'écris que pour cela. Je suis bien obligé de me salir les mains en ramassant la boue que je jette aux autres; mais qu'importe! mes articles sont bien payés; on ne me croit pas, mais on me lit. Toi, les espérances t'échappent de ce côté et tu prends une autre direction : c'est du savoir-vivre. Un beau mariage a moins de retentissement qu'un succès littéraire; mais aussi on se trouve riche le lendemain du contrat, et les reve-

nus qu'on tire de son esprit ne sont jamais aussi sûrs que ceux qu'on tire d'une métairie. Je te dis, moi, que tes attentions pour mademoiselle de Beaugency ne sont autre chose qu'une action prise dans une bonne spéculation. Je fais le feuilleton, tu fais le sentiment; ton métier est plus lucratif que le mien.

— Il y a des gens qui trouvent moyen de tout salir, dit Arthur avec aigreur. En admettant même que j'eusse de l'amour pour mademoiselle de Beaugency, qui pourrait vous faire mettre en doute la sincérité de ce sentiment? L'homme qui souille ses plus nobles facultés pour de l'or ne peut-il même plus croire à la délicatesse des autres? Ne peut-il comprendre que l'on aime sans aucune arrière-pensée de position sociale?

— Connu! s'écria Raymond, avec un geste populaire; tu es un de ces êtres qui ne demandent qu'un cœur d'ange à la femme qu'ils choisissent... comme moi je ne demande au monde que de la gloire et un grenier. Au moins, tu ne te retranches plus dans tes dénégations, et tu avoues que tu en veux à la belle Marie.

— Non, j'ai vu dans mademoiselle de Beaugency, comme tu l'as dit toi-même en raillant, un ange qu'on ne peut s'empêcher d'adorer, et je l'ai aimée avant de m'être demandé où me conduirait cette affection.

— Parbleu! au mariage.

— C'est une plaisanterie cruelle. Ignores-tu quelle distance énorme les préjugés ont mise entre elle et moi?

— Non; mais je ne sache personne au monde plus propre que toi à les faire oublier. Quand un œil se noie comme le tien dans une mer de tristesse, quand le corps a assez de souplesse pour prendre à volonté ces attitudes affaiblies qui semblent l'effet d'une organisation pliant sous le poids de la pensée, quelle femme pourrait vous résister? Et puis tu es pâle!... et, vois-tu, ce mot-là résume tout. Nos poëtes ont tant parlé de la pâleur, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une *âme type*. Être pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos; le tout est de tirer

parti de ce présent de la nature, et tu ne laisses rien à désirer à cet égard.

— Tu es fou, et bien impertinemment fou, répondit Arthur en haussant les épaules avec humeur.

— Dis que je suis clairvoyant. Et toi-même, mon discret ami, tu n'ignores point que ta belle et poétique figure t'a servi merveilleusement près de Marie, qui raffole de toi. La pauvre enfant se compromet tous les jours davantage pour le *jeune homme pâle :* elle est ridicule à force d'amour.

— Assez, Raymond; elle, du moins, épargnez-la. Quand il serait vrai que mademoiselle de Beaugency eût deviné et accepté mon amour, ce serait un malheur de plus, car sa famille n'en resterait pas moins inexorable!

— En vérité?... Et tu ne vois pas que cet amour poussera vers toi la jeune fille d'une manière si ostensible, que sa famille sera forcée de te la donner?

— Sa famille cachera son amour, étouffera ses larmes et la mariera ailleurs.

L'indignation sans chaleur vraie d'Arthur avait

fait place au ton d'une causerie raisonnée ; Raymond lui-même avait moins de raillerie dans la voix. La dernière objection du jeune homme le fit réfléchir un moment ; puis il reprit :

— Ce que tu dis est juste ; mais tu peux prendre tes précautions : fais un éclat.

— Comment !

— En entraînant Marie à une démarche décisive... à un enlèvement, par exemple.

Arthur haussa les épaules.

— Cela est bon dans un opéra-comique ; mais dans la vie réelle...

— La vie réelle n'est pas faite pour les êtres d'exception comme mademoiselle de Beaugency. Si je ne me trompe, tout ce qui la sortira de la voie commune lui paraîtra l'accomplissement d'une destinée d'élection qu'elle recherche.

— C'est impossible... et sa famille... elle nous maudirait...

— Vous déshériterait, tu veux dire ?

— Nullement.

— Elle est fille unique, on lui pardonnera. En tous cas, vous auriez la réserve légale, ce qui est

encore fort convenable. Puis, vois-tu, ces gens nobles ont du tact ; ils ne font jamais de scandale inutile. Après l'éclat d'un enlèvement, ils sentiront qu'ils n'ont rien à te refuser.

Et pour ce qui est de donner du retentissement à l'affaire, ajouta en riant Raymond, tu peux compter sur moi : ne suis-je pas journaliste?... je dirai :

Ici le jeune homme prit une voix grotesquement solennelle.

« Qu'une jeune fille d'une de ces races que le monde appelle nobles, et qu'une éducation orgueilleuse n'avait pourtant point viciée, n'écoutant que la voix de son cœur, a repoussé loin d'elle de gothiques préjugés, et vient de s'enfuir avec un jeune homme sans naissance et sans fortune, mais appelé aux hautes destinées du talent!

Je désignerai les personnes de telle sorte, qu'on ne pourra s'y méprendre, et le baron de Beaugency sera trop heureux de tout étouffer par un mariage.

Le front d'Arthur s'était coloré d'une de ces rougeurs équivoques qui peuvent être ou l'ex-

pression d'une adhésion humiliante dans votre pensée, ou celle d'une indignation méprisante; il garda un instant le silence, puis se leva et prit son chapeau.

—Voilà assez de folies, dit-il à Raymond; viens, le bal doit être commencé.

§ III.

Le salon retentissait du son des instruments et du bruit de la danse. On entendait éclater les rires frais des jeunes filles, les exclamations complimenteuses des jeunes gens; puis les murmures plus sourds de ces mystérieuses causeries qu'on hasarde à travers les bruyantes harmonies du bal. La fête était dans toute sa beauté. Les voix semblaient plus émues, les bras des jeunes femmes posaient plus mollement sur les épaules de leurs valseurs, les regards des hommes brillaient plus chauds d'admiration et de volupté.

Il y a tant d'enchantement dans un bal! là les fronts soucieux perdent leurs rides; l'air, chargé de parfums, passe sur les yeux humides comme

une main bien-aimée ; les flots souriants de danseurs roulent avec l'oubli, et le malheureux lui-même se sent entraîné à la remorque de cette joie universelle.

Mais parmi ces figures à expression riante, il y en avait une plus lumineuse que toutes les autres. Mlle de Beaugency semblait abîmée dans son bonheur : uniquement occupée d'Arthur, elle restait immobile au milieu de ces mouvements joyeux, et son long regard planait sur la foule sans la voir ; le monde tout entier était sorti de son âme, qui ne contenait plus maintenant que la pensée du jeune homme. Voulant échapper aux invitations sans cesse renouvelées qui troublaient son enchantement, elle se dirigea vers une croisée, souleva le double rideau de soie qui la cachait, et se glissa sur le balcon.

C'était une belle soirée du mois de mars, froide encore, mais qui apportait déjà quelques exhalaisons de printemps ; une de ces soirées où le vent ne siffle plus dans les feuilles séchées, et nous arrive en rafales parfumées de violettes et d'hyacinthes.

Marie se sentit rafraîchie par cette brise un peu rude. Si heureuse, elle n'avait pas trop de tout le ciel à respirer! Elle s'appuya sur la balustrade du balcon, contempla longtemps la nuit scintillante d'étoiles; puis, saisie d'un de ces élans de piété qui ne viennent que dans les grandes joies, elle joignit les mains comme si elle eût voulu prier.

Le bruit d'un rideau qu'on écarte et celui d'un pas qui cherche à se dérober la fit se redresser précipitamment : Arthur était déjà près d'elle.

— Pardon, dit-il, j'ai enlevé un ange à sa méditation.

La jeune fille rougit.

— Cette nature est si belle, répondit-elle, que je n'ai pu me défendre, en sa présence, d'un mouvement religieux. Ne raillez pas cette faiblesse.

— Moi vous railler? Me croyez-vous donc sans foi parce que je suis sans espérance!

— Et pourquoi sans espérance? dit l'enfant à voix basse.

— Est-ce à vous de me le demander, Marie?...

Ne connaissez-vous point le fond de toutes mes pensées? voulez-vous aussi vous envelopper de ces étroites dissimulations auxquelles la femme est accoutumée?

— Non, dit la jeune fille vivement, je vous ai compris... Mais vous?

— Moi? Je sais que vous avez été touchée de mon amour; mais tant d'obstacles nous séparent!... Vous êtes femme, Marie, vous vous lasserez de lutter pour un malheureux qui ne peut vous payer de vos sacrifices que par de nouvelles douleurs.

— Dieu est témoin que c'est vous qui avez parlé de ces sacrifices; moi, je n'avais pensé qu'au bonheur de nous être rencontrés.

— Pardon, j'ai tort de vous attrister, je le sais; c'est mal, cette prudence d'avenir... Je ne devrais songer qu'au présent, qu'à vous, Marie, qu'à vous qui avez voulu me guérir de mon désespoir,—vous qui m'aimez!—car vous m'aimez?

Marie pleurait doucement, et pourtant elle répondit :

— Je vous aime.

— Oh ! répétez-le souvent ; dites-moi, Marie, que vous serez à moi, et à nul autre.

— Je vous l'ai promis.

Un étrange éclair de triomphe passa dans le regard d'Arthur ; la jeune fille sourit comme un ange, car elle crut que c'était le bonheur qui lui donnait cette lumière. Il y eut un instant de silence, pendant lequel, sa main dans la main du jeune homme et sa tête appuyée sur le balcon, elle laissa couler ses larmes.

Tout à coup Arthur lui montra une étoile qui courait à l'horizon et alla mourir dans la nuit.

— Voyez, dit-il, elle n'a fait que briller un instant au ciel ; elle a parcouru dans une seconde l'espace que ses sœurs mettent une éternité à parcourir : ainsi en sera-t-il peut-être de moi ! — Qui sait si je n'épuise point dans ce moment tout le bonheur qui m'avait été réservé ?

— C'est vous qui êtes faible maintenant, répondit la jeune fille ; moi, qui ne suis qu'une femme, je ne doute pas de l'avenir ; j'ai confiance en Dieu et en vous : Dieu ni vous ne me tromperez.

Dans ce moment la musique, qui s'était tue, donna de nouveau le signal de la danse.

— Rentrons, dit Arthur, une absence plus longue pourrait être remarquée.

Il sortit le premier; la jeune fille ne tarda pas à le suivre. En passant devant un groupe de femmes qui se trouvaient près de la fenêtre, elle entendit un éclat de rire à demi voilé, puis une voix pleine d'un amer triomphe s'écria :

— Ils y étaient tous deux.

L'enfant entendit ces paroles et cet éclat de rire comme les esprits bienheureux entendent les bruits de la terre; elle portait dans son âme trop de bonheur pour qu'une raillerie la troublât.

§ IV.

Tous me l'ont dit, Marie!... Ont-ils menti, ou est-ce vous qui m'avez trompé?... — Menti! et pourquoi?... Que leur importe à eux que vous soyez la femme d'un riche duc de Monthyon ou celle du pauvre artiste Arthur Aubert! Ils ont dit

que vous épousiez le premier, parce que cela est. Et vous, jeune fille candide, vous vous êtes tue sur ce mariage, parce qu'il aurait fallu me retirer vos promesses. Oh! oui, je conçois qu'après tant d'espérances données vous vous trouviez embarrassée de venir me dire : Je me marie!... Et pourtant il y avait un moyen bien simple de me l'avouer sans rougir; vous n'aviez qu'à me dire : *J'épouse un duc et pair!* Alors j'aurais compris.

Car moi aussi, tout ignorant que je suis de vos soumissions sociales, je sais qu'il y a des titres et des noms devant lesquels toute résistance tombe.

Soyez heureuse. Adieu. ARTHUR.

Arthur, quoiqu'il y ait eu dans ma vie un événement que je vous ai caché, je n'ai point mérité vos reproches. Je ne vous l'ai laissé ignorer que pour vous épargner une douleur qui n'eût rien changé à nos situations. En voyant la calme expression de votre figure, j'avais plus de force pour la lutte qu'il me fallait soutenir.

Vous êtes toujours près du soupçon ; moi je me repose avec confiance dans la conviction de votre amour. Dites-moi, qui vous a donné le droit de douter de ma force quand il s'agit de votre destinée à vous?... N'est-ce pas pour vous que j'ai oublié toutes les hontes qu'on m'avait apprises? Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais? n'ai-je pas osé vous l'écrire? Pour vous j'ai supporté les railleries d'un monde dont les préjugés de position sont la plus forte croyance ; et tout ce passé s'est effacé devant un mot qu'on vous a jeté : *Elle se marie.* Vous les avez crus, ceux qui vous répétaient cette nouvelle insouciamment, comme l'annonce d'un bal ; et pour moi dont toute la bonne foi, dont toute l'énergie de cœur étaient compromises dans ce fait, vous avez dit : *Elle a menti.*

Non, Arthur, j'étais sincère et sûre de moi quand je vous ai dit que je serais votre femme, et ce n'était pas une de ces résolutions que renverse le premier événement. Savez-vous, d'ailleurs, quel est l'homme qu'on me propose? Avant même de vous connaître, je l'aurais refusé. Je vous ai promis, et je vous le promets encore,

je ne serai qu'à vous. Je ne ferai point de demi-sacrifice. MARIE.

Vous êtes généreuse, Marie : vous voulez bien rester la jeune fille *promise* à mon avenir et continuer *votre sacrifice.* Je vous remercie; mais moi, j'avais rêvé une femme heureuse de mon amour, et non *sacrifiée.* Je ne veux point vous sentir pleurer sur votre passé dans mes bras... C'est beaucoup déjà de vous être compromise jusqu'à parler, jusqu'à écrire au pauvre artiste : que d'autres hontes il faudrait oublier pour porter son nom!

Vous ne pouvez être à moi, vous, belle, riche et enviée de tous. Ce n'est pas pour les nuits d'orage que Dieu a fait ses étoiles. Allez, vous êtes promise aux joies de ce monde : vos épaules satinées pourraient-elles se couvrir d'autre tissu que de celui du cachemire; vos pieds, habitués à ne fouler que des tapis, ne seraient-ils pas endoloris par le contact d'un rude parquet?... La na-

ture vous a faite pour être la femme d'un duc et pair : pourquoi vous refuseriez-vous à cette belle destinée?... Vous ne l'aimez pas, cet homme, qu'importe?... Vous voyez vous-même ce qu'est l'amour pour le bonheur.

Et puis, votre mère ne vous l'a-t-elle pas dit : on finit toujours par aimer son mari! Qu'a-t-il d'ailleurs qui dépare un duc et pair? Ses mains sont belles et bien gantées, ses joues fraîches, sa bouche souriante, il est parfait, cet homme, et vous êtes une femme heureuse!...

A quelle triste vie vous échappez!... Vous ne savez pas que de privations il y a dans les existences médiocres : qu'aurais-je pu vous offrir, moi? une maisonnette hors des barrières, avec un petit salon à rideaux blancs; un parterre de six pieds, orné de quelques fleurs que j'aurais cultivées moi-même. Adieu alors à ces longues charmilles qui sont les salons en plein air de vos hôtels! Il aurait fallu vous contenter d'une tonnelle en clématite, d'un banc bien étroit où nous n'aurions pu tenir que deux! Là, serrée près de, moi, votre taille entourée de mon bras, vous

n'auriez entendu que ma voix, vous n'auriez vu que mes lèvres vous sourire.

L'hiver, il aurait fallu vous contenter d'une lecture près du foyer, d'un peu de musique, pâle et languissante, sans doute; car qui vous aurait écoutée? moi, toujours moi, que vous auriez connu tout entier, dont vous auriez épuisé le cœur, qui ne vous aurais applaudie que d'un regard ou d'un serrement de main. Oh! combien vous devez préférer les longs retentissements de la louange dans vos salons ruisselants d'or et de lumière! — Restez-y, Marie, c'est votre place.

Adieu.

Que vous ai-je fait pour que vous m'accabliez ainsi? Moi, mon Dieu, je vous ai dit que je ne serais à vous que pour ne pas *mentir à mes promesses;* que j'étais encore prête à consommer pour vous tous les *sacrifices commencés?* — Mais j'étais donc folle? mais vous ne savez donc

pas que, si je ne vous avais fait aucun serment, à cette heure je les ferais tous? Oh! non, non, mon ami, je ne sacrifie rien, je ne veux que vous d'ici-bas! C'est votre existence toute paisible, toute simple que je demande à Dieu, et non les délices payées du monde!

Mon Dieu! pourquoi avoir fait en raillant le tableau de ma vie près de vous? — Oui, c'est une maison simple que je veux : votre maison! Oh! que je respirerais à l'aise dans cette petite demeure!... comme toutes les surveillances de ménage me plairont!... Vous verriez si c'était pour la vie du grand monde que Dieu m'avait faite, et si je n'étais pas, au contraire, réservée aux joies saintes et calmes de l'intérieur! Vous verrez si ce n'est pas à l'air de votre petit jardin que mes joues reprendront leurs couleurs d'autrefois, et si mon front sera moins serein sous la fleur que vous aurez cueillie que sous les diamants et les oiseaux de paradis!

Votre lettre m'a fait souffrir par la pensée de ce que vous avez souffert vous-même, et cependant je suis bien heureuse en songeant à l'avenir qui

nous attend tous deux. Adieu ! aimez-moi : maintenant c'est un devoir pour vous.

Pardon, pardon, Marie, j'ai dû vous blesser bien cruellement, vous si dévouée !... Mais si vous saviez ce que j'éprouve quand je songe que mon bonheur, ma vie dépendent d'une volonté que tout doit ébranler !

Ne comparez point nos deux situations, je vous en conjure ; vous êtes l'ange que tout le monde voudrait associer à sa destinée, moi je suis le paria repoussé de tous ; parmi tant d'êtres qui se pressent autour de vous, ne peut-il s'en trouver un qui vous promette plus de bonheur que vous n'en pouvez espérer de moi ?

Songez-y bien, ce n'est pas avec un préjugé, avec le monde seulement qu'il faut rompre pour m'appartenir, c'est avec votre famille tout entière. Croyez-vous, dites-moi, qu'à moi seul je puisse remplacer tous les nœuds qui vont se briser ? Moi, je me sens assez de force pour vous

rendre heureuse ; vous, en aurez-vous assez pour l'être? Si vous avez cru que vos parents céderaient à des sollicitations, qu'ils reculeraient devant la peur de vous rendre malheureuse, vous vous êtes trompée. Je vous parle sans irritation, sans aigreur, mais ils vous donneraient à un forçat aussi bien qu'à Arthur Aubert. Moi aussi je suis le forçat de votre société aristocratique ! Elle a écrit sur mon front : *plébéien et pauvre*, et ces deux mots-là contiennent à eux seuls toutes les hontes. Songez à ce qu'il vous faudra de force pour lutter contre la réprobation de tous! Oh! mon Dieu ! ayez-la cette force, mais ne venez à moi que sûre de vous-même, car je serais sans courage si je voyais vos regrets.

J'ai fait ce que je devais ; je vous ai dit toutes les résistances qu'il y aura à vaincre pour notre union. — Maintenant, voyez qui vous préférez de votre famille ou de moi.

C'est vous, vous, Arthur; en pouvez-vous douter?... mais pourquoi rompre pour cela avec

ma famille? Mon père, ma mère... ce serait les tuer que de les abandonner; c'est sur moi qu'ils placent leurs plus chères espérances. Ne pouvons-nous attendre?... Je suis leur fille unique et chérie, ils céderont; je vous le dis, quand ils me verront si malheureuse; attendez qu'ils veuillent vous appeler leur fils; je vous promets qu'un jour ils vous donneront ce nom. Mais s'exposer à leur haine, à leurs reproches, oh! ce serait affreux!

Je vous le dis encore, je vous aime plus que tout ce que j'ai aimé; mais cet amour ne doit pas être un linceul jeté sur toutes mes affections d'autrefois. Vous êtes noble, vous, mon ami; c'est surtout votre générosité de cœur que j'ai aimée... Pourquoi donc ne voudriez-vous pas faire le sacrifice de quelques jours de notre bonheur au repos de mes parents?... Attendons et espérons.

Je vous l'avais dit, Marie, il ne suffit pas d'un de ces courages d'enfants, qui, n'osant regarder

l'objet de leur terreur, vont vers lui les yeux fermés... *Attendons et espérons*, dites-vous ; et dans quel but?... Plus vos parents vous ont aimée, plus ils ont placé de rêves sur votre tête, plus ils se montreront implacables, parce que ce n'est pas un bonheur simple qu'ils ont désiré pour vous, mais un rang. C'est là leur ciel à eux ; ils veulent vous y placer : ils font bien; et vous aussi vous faites bien d'être une fille soumise.

Non, Marie, je ne passerai point des années d'angoisses dans l'attente d'une position qui ne peut arriver. Je sais que vos parents ne consentiront jamais; qu'attendrais-je alors?... Que la mort vous ait laissée seule sur la terre... — Je comprends : quand vous n'auriez plus autour de vous que des tombes, vous voudriez poser votre front sur le cœur vivant qui vous restera! mais qui sait, Marie, si alors mes bras ne vous seraient point aussi refermés à jamais?

Qu'importe, au reste? attendons! puisque vous le voulez. — Je saurai bien toujours me débarrasser de ma douleur quand elle sera devenue trop cuisante. Attendons, Marie, et prions la mort,

puisque c'est sur deux cercueils que vous devez prendre votre couronne de fiancée.

§ V.

Le mariage de Marie avec le duc de Monthyon, d'abord présenté comme une simple possibilité, puis comme un projet, avait enfin été annoncé comme une décision arrêtée. En vain la jeune fille avait prié, avait embrassé les genoux de sa mère, la baronne l'avait consolée avec douceur, avait essuyé ses larmes et baisé ses yeux tout gonflés, mais sans rien accorder à ses prières. C'était une de ces femmes qui environnent toujours de caresses la dureté d'une volonté inébranlable, et dont la main de fer ne s'appesantit sur ce qui l'entoure que cachée dans un gant de velours.

Marie, voyant tout espoir lui échapper, avait voulu déclarer qu'un autre amour remplissait son cœur. Mais, aux premiers mots de cette confidence, la baronne avait refusé d'en entendre davantage. Elle avait attiré, en souriant, sa fille

sur ses genoux, l'avait pressée contre sa poitrine, et d'une voix calmement impérieuse, elle lui avait déclaré qu'aucune raison ne pourrait la détourner de sa résolution.

— Sois raisonnable, mon enfant, avait ajouté la bonne mère en caressant les joues pâles de Marie ; je sais ce que c'est que ces fantaisies de jeunes filles; tout cela disparaîtra devant les avantages d'une position élevée.

La violence aurait exaspéré Marie, et l'eût rendue capable d'une résolution extrême; cette sorte d'indulgence affectueuse brisa tout son courage. Elle demeura indécise, désespérée, ne pouvant plus que pleurer et n'espérant que mourir.

Cependant son amour n'avait fait que s'accroître. Sa nature romanesque et tendre s'était exaltée en présence des douloureuses oppositions que le sort mettait à l'accomplissement de ses vœux. D'ailleurs les lettres d'Arthur venaient chaque jour raviver chez elle la passion, et plus les difficultés s'élevaient insurmontables, plus les sacrifices devenaient immenses à faire, plus

cette position, toute d'exception, séduisait la noble jeune fille, qui se cramponnait à ce rêve tout doré d'un éclat de dévouement.

Cependant les prières d'Arthur étaient devenues plus pressantes. Un jour Marie reçut un billet qui ne contenait que ces mots :

« Une décision, une décision, quelle qu'elle soit; si vous me la refusez, je ne demande plus rien. »

Égarée, elle répondit, elle promit tout, mais elle demandait du temps, elle espérait encore dans l'avenir, dans le hasard, dans tout ce que l'on espère, quand la raison dit qu'il n'y a plus d'espoir. Arthur ne répondit pas.

Deux jours s'écoulèrent, le silence du jeune homme continuait; Marie commença à trembler.

Bientôt sa frayeur devint un soupçon; son soupçon une certitude. Elle écrivit trois fois sans recevoir de réponse. Elle avait prié trois nuits, pleurant à genoux sur son lit, mains jointes, et offrant sa vie à Dieu pour un seul mot de lui. Rien n'était venu!...

Le vendredi arriva, c'était le jour où elle le voyait à la soirée ordinaire du général. Elle y arriva au moment où l'on éclairait le salon. Elle attendit. Les habitués arrivèrent lentement, l'un après l'autre; un seul n'arrivait pas! Chaque fois que le laquais paraissait à la porte pour annoncer un nom nouveau, Marie tremblait; mais dix heures sonnèrent, et son nom n'avait point encore été prononcé; un profond découragement s'empara de la jeune fille.

Enfin un pas se fit entendre; un jeune homme parut à la porte; elle se lève à demi...

— M. Raimond Perrier! dit le laquais.

Elle se laissa retomber sur son fauteuil...

Cependant le journaliste, après avoir fait quelques tours dans le salon, avoir distribué ces inclinations de tête et ces questions aimables que l'usage ordonne, aperçut mademoiselle de Beaugency, et s'avança vers elle.

— Je n'osais compter sur le bonheur de vous voir ce soir, mademoiselle; vous devenez si rare!

— Je sors peu, murmura Marie; j'étais souffrante...

— Je l'ai appris par Arthur Aubert.

Au nom d'Arthur Aubert, Marie releva vivement la tête, comme si alors seulement elle eût été frappée de l'idée que Raymond le connaissait.

—L'avez-vous vu depuis peu, demanda-t-elle d'une voix basse et vive.

— Tout à l'heure.

— Il était bien?

— Bien.

— Et pourquoi n'est-il pas venu?

— Je ne sais... il est triste... il n'a point voulu.

Toutes ces réponses furent faites avec un embarras évident. Le visage de Raymond était devenu si subitement sérieux, que Marie se sentit glacée.

— Mon Dieu ! dit-elle, serait-il arrivé quelque chose à M. Aubert ?

— Il m'attriste et m'épouvante, répondit Raymond en secouant la tête; je l'ai trouvé livré à un profond désespoir; j'en ignore la cause, mais j'en crains les suites...

— Que dites-vous?

— J'ai voulu rester avec lui ce soir ; il a refusé et m'a forcé de le quitter avec une sorte d'emportement que je ne puis m'expliquer ; puis au moment où je le laissais, il m'a serré la main d'une façon étrange...

— Eh bien ? s'écria Marie égarée.

— Eh bien ! je crois qu'il est las de la vie, dit Raymond tranquillement.

Elle n'en entendit pas davantage ; un cri s'éteignit sur ses lèvres, et elle s'évanouit.

Le lendemain, au milieu de la nuit, elle descendait mystérieusement au jardin, pâle et éperdue. A peine revenue à l'hôtel de son père, elle avait pris une résolution désespérée ; elle avait écrit à Arthur, et elle l'attendait, décidée à tout.

La nuit était obscure ; minuit sonnait au Val-de-Grâce ; la pauvre enfant s'assit sous la charmille en fondant en larmes. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un léger bruit se fit entendre : la porte du jardin s'ouvrit ; Marie se leva avec un cri, et elle se trouva dans les bras d'Arthur.

§ VI.

Trois ans après, un groupe de dames élégantes et de jeunes gens se promenaient aux Tuileries, le long de la terrasse; une calèche découverte suivait les quais au petit pas.

— N'est-ce point là monsieur Aubert? dit une des dames à un dandy qui lui donnait le bras?

— Lui-même; il vient de perdre son beau-père; ce deuil-là vaut cinquante mille livres de rentes.

La calèche passait près des promeneurs; le jeune homme qui avait parlé salua Aubert.

— Vous le connaissez? lui demanda-t-on.

— Pardieu! dit Raymond en souriant, c'est moi qui l'ai marié.

— N'y a-t-il pas eu une affaire d'amour, un enlèvement?...

— Précisément.

— Cet Arthur Aubert a fait rapidement son chemin, murmura un des promeneurs.

— C'est un homme habile, répéta un second.

— Un charmant cavalier, ajouta la dame.

— Il faudra, mon cher Raymond, que vous me fassiez faire sa connaissance, reprit le premier interlocuteur.

Raymond s'inclina en signe de consentement.

— Sa jeune femme est bien pâle, dit quelqu'un.

— Elle est malade, répondit Raymond.

— Comment cela?

— Elle s'est aperçue que l'on avait traité son cœur comme une denrée en circulation, et que l'on avait spéculé dessus : elle se meurt d'un espoir rentré.

La dame qui avait déjà parlé haussa les épaules.

— Elle a toujours eu des idées romanesques, murmura-t-elle.

— Dites que c'est une folle qui finira à Charenton, ajouta un gros député qui n'avait encore rien dit. J'ai défendu à ma fille de la voir.

Tout le monde approuva, et ils continuèrent leur promenade.

FIN DU PREMIER VOLUME.